

Fondation

de la



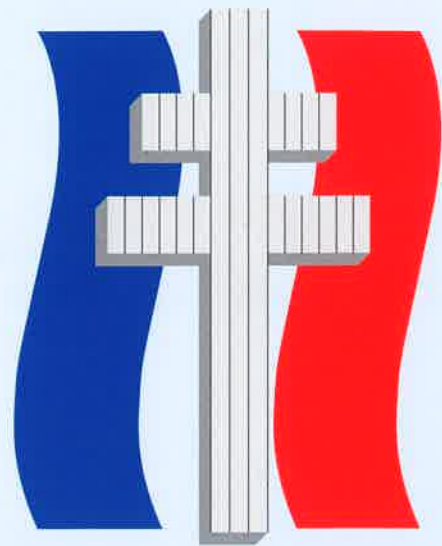
France Libre



**Ceux qui n'ont
jamais posé
leurs armes**

www.france-libre.net

30
Numéro



Faire un don DEDUCTIONS FISCALES

Ce dont il faut se rappeler !

En aidant la Fondation de la France libre, reconnue d'utilité publique, vous bénéficiez de la réduction d'impôt maximum prévue par la loi. 66% de votre don est déductible de votre impôt dans la limite de 20% de votre revenu imposable. Si vous faites un don de 100 €, et c'est un petit exemple, votre vraie dépense n'est que de 34 €. Intéressant ... Il faut essayer une fois. Nous vous adressons votre reçu fiscal dès réception de votre chèque.

Don
100 €

Coût réel
34 €

A propos de notre relance pour une contribution à notre Fondation

Un quatrième participant à notre Fondation m'ayant, par téléphone, exprimé, très amicalement d'ailleurs (mais cela n'a pas été le cas avec d'autres), son étonnement et sa réprobation pour avoir reçu de notre part une lettre rappelant combien le soutien financier de chacun nous est indispensable, je pense nécessaire une explication sur le sujet.

Nous n'ignorons pas que cette circulaire, que nous avons voulu très explicative, va toucher des amis nous apportant avec constance et très régulièrement leur contribution. Elle ne leur est pas adressée, mais nous ne disposons que d'un listing général à l'intérieur duquel nous n'avons pas les moyens d'effectuer tri et sélection.

Cet envoi nous paraissait d'autant mieux compris et motivé que très nombreux sont ceux, qui, régulièrement, nous prient de leur rappeler la nécessité de leur aide, car dans le cas contraire, ils oublieraient tout simplement de nous l'envoyer. Comment répondre aux sollicitations des uns sans froisser personne.

En attendant de trouver une solution, nous demandons à chacun compréhension et indulgence, et nous exprimons à tous notre reconnaissance.

Georges Caïtucoli

Visitez notre site :

www.france-libre.net

Sommaire

La Vie de la Fondation

Les vœux du Président	2
Le 9 novembre à Paris	3
Dans les délégations	4

Chez nos amis

Inauguration du Mémorial de Colombey	9
Remise du prix littéraire de la Résistance 2008	10
1 ^{re} DFL rend hommage au général Brosset	11
Les SAS au Bois d'Anjou	12
Les évadés de France par les Pyrénées	12
Hommage des SAS au 8 ^{ème} Régiment de parachutistes d'Infanterie de Marine (RPIMa)	14

4^{ème} cahier de la 1^{ère} DFL

Chronique

Le bataillon de marche BM 21	17
Le groupe "Ardennes".	23
La brigade SAS prépare Overlord	25
Alerte générale au PC central du réseau Gallia à Lyon	26

Chronique littéraire

30

In memoriam

32

Carnet

36

La vie du Club

37



Revue d'information
trimestrielle de la
Fondation de la
France Libre
Parution : Décembre 2008
Numéro 30

© « BULLETIN DE LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE ÉDITÉ PAR LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE »
N° commission paritaire : 0212 A 056 24
N° ISSN : 1630-5078
Reconnue d'utilité publique (Décret du 16 juin 1994)
RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ :
59, rue Vergniaud - 75013 Paris
Tél. : 01 53 62 81 82 - Fax : 01 53 62 81 80
E-mail : revue.fl@free.fr
VERSEMENTS : CCP Fondation de la France Libre
Paris CCP La Source 42495 11 Z
Prix au N° : 5 Euros

Abonnement annuel : 15 Euros
Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la présente publication - loi du 11 mars 1957 - sans autorisation de l'éditeur. La conception de la croix de Lorraine pour la une de couverture est un copyright © CASALIS, gracieusement mis à la disposition de la Fondation.
MISE EN PAGE, IMPRESSION, ROUTAGE :
Imprimerie LA FERTOISE - 02 43 93 00 05
Dépôt légal 4^{ème} trimestre 2008
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Georges CAÏTUCOLI
CONCEPTION GRAPHIQUE : Bruno RICCI

Les vœux du président



L'année qui s'ouvre va requérir tous nos efforts dans la perspective de 2010, soixante-dixième anniversaire de l'Appel du 18 juin, au cours de laquelle nous ferons briller de mille feux l'action du général de Gaulle et le glorieux parcours des combattants de Forces Françaises libres.

Sera publié cette année-là, le « *Dictionnaire de la France libre* » auquel nous travaillons depuis des mois déjà. Ainsi seront magnifiés ceux auxquels le général de Gaulle a rendu un vibrant hommage : la 1^{ère} DFL, les marins de FNFL, les aviateurs, les parachutistes. Qu'on n'oublie pas « ceux qui n'ont jamais posé leurs armes » !

Nous tiendrons un colloque de deux jours sur l'Appel du 18 juin date mémorable. Dès le lendemain de la demande d'armistice, le Général appelle à poursuivre le combat et prend en main les destinées de la France comme il le confirmera le 27 octobre 1940 dans son manifeste de Brazzaville : « *Il faut donc qu'un pouvoir nouveau assume la charge de diriger l'effort français dans la guerre. Les événements m'imposent ce pouvoir sacré, je n'y faillirai pas !* »

Nous mettrons ainsi tout en œuvre pour que les jeunes à travers le Concours de la Résistance et de la Déportation s'expriment, comme en 2004, sur les combats et les actions héroïques de nos camarades.

Soyez tous prêts à vous mobiliser et à nous soutenir pour ce grand moment,

Et bonne année 2009 !
Yves Guéna

CARTES DE VŒUX 2009

Au seuil de l'année 2009, la Fondation vous propose ses cartes de vœux. Elles sont disponibles au prix de **10 €** le paquet de 10 cartes avec enveloppes (frais de port et d'emballage compris)

Pour toutes commandes, veuillez retourner le bon ci-dessous, accompagné du chèque correspondant à l'ordre de la « **Fondation de la France Libre** ».



Mme/Melle/M. :Prénom :
 Adresse :
 Code postal : Ville :
 Désire recevoir:paquet(s) de 10 cartes de vœux
 Je joins à cet effet, un chèque de :euros.

Fondation de la France Libre – 59 rue Vergniaud – 75013 PARIS

Dimanche 9 novembre



Après la cérémonie officielle, deux jeunes touristes russes ont déposé leurs petits bouquets au pied de la statue du Général.



La traditionnelle messe à la mémoire du général de Gaulle et des Français libres a été célébrée le dimanche 9 novembre par le Père Théron dans la chapelle Saint Louis de l'Ecole militaire. L'on reconnaît, entre autres, Madame Jean Simon, le fils du général Brosset, André Quélen qui représentait le chancelier de l'Ordre de la Libération, Yves Guéna, président de la Fondation, Madame Catherine Vieu-Charier, représentante du maire de Paris, Charles Pasqua, le colonel Demolins et de nombreux Français libres.

Dans les délégations

Bouches-du-Rhône

Le premier trophée de la France libre

La délégation des Bouches-du-Rhône a procédé pour la première fois à la remise de son trophée de la France libre, lors de la distribution des prix du Concours National de la Résistance dans les Bouches-du-Rhône.

En effet, c'est dans les salons d'honneur de la préfecture de Marseille, en présence du préfet délégué à la ville et plus de 400 personnes que nous avons remis à Madame la Principale du collège Carcassonne de Pelissanne, la collection complète de la revue de la France Libre.



Les questions ont été nombreuses, l'attention soutenue, les élèves du Collège ayant participé ont reçu une pluie de cadeaux ainsi qu'un diplôme individuel pour concrétiser leur participation. ■

Marcel Chaparria

Cette dotation d'une très grande valeur offerte par la Fondation de Paris, accompagnée de nombreux autres lots (ouvrages, cassette, DVD) est la récompense attribuée à l'établissement scolaire qui a eu le plus de participants au Concours National de la Résistance.

Nous précisons bien : qui a eu le plus de participants et non le plus de récompensés. La section des Bouches-du-Rhône a pensé, en effet, qu'il fallait que la Fondation de la France Libre marque sa présence dans ce grand événement annuel commémorant le combat de la Résistance dont le général de Gaulle a été, à l'origine par son Appel du 18 juin 1940. La Fondation étant partie prenante dans l'organisation de ce concours (corrections des épreuves, déroulement de la remise des prix), il était naturel que par un geste fort, elle pérennise les idéaux de la France Libre.

Naturellement, toutes les autorités Nationales des différentes composantes de ce concours ont validé expressément notre souhait, ce dont nous les remercions vivement.

Dorénavant, chaque année, nous remettons ce trophée à l'établissement qui aura souscrit le plus de participants. Ainsi la Fondation de la France Libre perpétuera sa présence lors de cette manifestation !

Charente Maritime

Un drapeau bien gardé

Dans un numéro précédent (juin 2007), nous relations que le drapeau de la section de Charente-Maritime de la Fondation avait été remis à la garde de l'Union Nationale des Parachutistes lors d'une cérémonie à Lagord le 11 février 2007.



Cérémonie du 18 Juin 2008 à Lagord. Au premier plan, André Gayot porte le drapeau de la Fondation.

C'est le moyen d'en assurer la garde même quand les derniers combattants Français libres ne seront plus. Depuis lors, c'est l'ancien SAS André Gayot qui assure la garde de l'étendard. Très souvent accompagné de Alexandre Thobellem et de Jean Billaud, ce trio infatigable assure la présence des anciens Français libres dans les commémorations. Depuis janvier 2008, ce drapeau a représenté les Français libres plus de dix-huit fois. Citons la cérémonie en l'honneur de Lazare Ponticelli, les cérémonies du 8 mai et du 18 juin à La Rochelle et à Lagord. A La Rochelle, la cérémonie du 1^{er} septembre revêt une importance particulière car elle commémore la mort en déportation pour résistance de l'ancien maire Léonce Vieljeux. Celle du 14 septembre rend hommage aux



Cérémonie du 8 mai 2008 à La Rochelle, monuments aux morts de g. à d. : Bernard Jean (Président de l'UNP 17), André Gayot, Jean Billaud, Alexandre Thobellem.

morts lors des combats de la poche de La Rochelle. Là encore les Français libres étaient là. Pour les anciens Harkis, les morts en Indochine, le sacrifice de la Légion à Camerone, ils étaient là aussi. Ils ont accompagné cette année plusieurs anciens combattants de différents conflits vers leur dernière demeure. Le 23 août à St Aigulin, lors des obsèques du sergent Damien Buil (8^{ème} RPIMa) mort en Afghanistan, la FFL était représentée. Secondés par l'UNP 17, soyez assurés que les Français libres de Charente-Maritime se donnent sans compter pour accomplir leur devoir de mémoire et transmettre aux plus jeunes l'histoire de la France libre. Le 9 novembre prochain, ils seront là pour rendre hommage à celui qui a guidé leur combat dans la période la plus noire de l'histoire de France du XX^{ème} siècle. ■

Richard Douard

Jean Noël de Lipkowski, parachutiste SAS honoré à Royan

Le samedi 25 octobre 2008 à Royan, une cérémonie a eu lieu en hommage à Jean Noël de Lipkowski, ancien SAS de Marnes françaises libres.



Inauguration de la place A g. M. Quentin et M. Bussereau à d. Ariane sa fille et son fils Emmanuel

Cette cérémonie se déroula devant le Carel qui fut fondé par Monsieur Jean Noël de Lipkowski à l'époque où il était ministre et député-maire de Royan. Cette place fut inaugurée en présence de sa fille, Ariane et de son fils, Emmanuel, du ministre Dominique Bussereau, du député maire de Royan, Didier Quentin, de nombreux invités dont les deux derniers Français libres de Royan, Madame Dolly Boursier et Monsieur Louis René Marc. Des discours élogieux retracèrent la vie de Jean Noël de Lipkowski, au cours de laquelle il fut, en particulier, longtemps ministre des affaires étrangères, représentant la France dans le monde entier, mais aussi un député-maire de Royan très proche de ses concitoyens dont la ville avait extrêmement souffert des bombardements aériens lors des combats pour sa libération.



Après la cérémonie d'inauguration, un vin d'honneur offert par le maire a rassemblé convivialement tous les invités. ■

Thierry Baisson

Marne

Une plaque a été déposée sur la tombe de Madame Samson, secrétaire de la 1^{ère} DFL pendant plus de 40 ans. La cérémonie s'est déroulée le 16 mai 2008 au cimetière de l'Est, en présence des porte-drapeaux de la légion étrangère, de la légion d'honneur et des Français libres.

La plaque a été déposée par Monsieur Pelloni devant une vingtaine de personnes dont le fils et le beau-frère de Madame Samson, Monsieur Desmets, Compagnon de la Libération, le président des porte-drapeaux, Monsieur Bonon et Monsieur Pelloni, organisateur de la cérémonie. La cérémonie s'est terminée sur un petit mot d'adieu de Monsieur Desmets. ■

Mexico

Sous la conduite du délégué de la Fondation pour le Mexique, André Gérard, le 11 novembre a été célébré à Mexico au monument des Français du Mexique morts pour la France avec une participation exceptionnelle, car le contre-amiral Jean-Louis Vichot, commandant supérieur des Forces armées en



L'amiral Vichot lisant son discours

Polynésie française, de passage à Mexico avait tenu à se joindre à Madame la consule générale, Madame Vera Valenza et au colonel Manuel Guillamo, attaché de défense, pour honorer ce grand jour de recueillement.



André Girard et l'épouse du colonel Guillamo

Après les dépôts de gerbes par les autorités présentes et par le délégué de la France libre, André Gérard, de très nombreuses gerbes ont été déposées par les associations d'anciens combattants, britanniques, américains, polonais, russes, ainsi que par les représentants des Forces armées mexicaines et par l'attaché allemand, en signe de réconciliation.



La chorale du lycée franco mexicain

L'Appel aux Morts fut lu par la chorale des élèves du lycée franco-mexicain, suivi d'une prière multiconfessionnelle par le père de la paroisse française. La sonnerie aux morts par un clairon de la marine mexicaine, qui fut suivie par une minute de silence. La cérémonie se termina par les hymnes mexicain et français chantés par la chorale.

Après la cérémonie, presque tous se retrouvèrent au Club France pour un repas très convivial avec une tombola dotée de nombreux cadeaux. Une copie de l'affiche de l'Appel du général de Gaulle fut mise aux enchères et rapporta un petit bénéfice à l'Association. ■

André Gérard

Morbihan

Cérémonie du 18 juin à Vannes

Placée sous la présidence de M. Laurent Cayrel, préfet du Morbihan, la cérémonie commémorant l'appel du 18 juin a réuni une nombreuse assistance parmi laquelle on remarquait Mme Guilloux-Moinard, vice-présidente du Conseil Général du Morbihan, M. Georges André, 1^{er} adjoint au maire de Vannes, le colonel commandant le 3^{ème} RIMa, le colonel commandant la gendarmerie du Morbihan, le colonel Hermeneux, DMD adjoint, M. Dereusme, directeur de l'ONAC, l'inspecteur d'académie, les présidents des principales associations patriotiques du département avec leurs porte-drapeaux et de nombreuses autres personnalités civiles et militaires du département.

L'historique fut rappelé par un Français

libre, notre ami le capitaine de vaisseau Gérard Cauvin. L'appel du 18 juin a été lu par Jérémy, membre du conseil municipal des jeunes de la ville de Vannes, élève de 3^e du collège Montaigne. Jean Jacquot, Français Libre ancien du BCRA accompagnait Pierre Oillo, délégué départemental pour le dépôt de la gerbe de la Fondation. ■

13 juillet à Plumelec

Le dimanche 13 juillet, à l'endroit même où le capitaine Marienne, le lieutenant Martin, cinq parachutistes du 4^{ème} SAS,



huit résistants et trois fermiers du village furent exécutés, la cérémonie commémorant la tragédie du 12 juillet 1944 a été célébrée dans le village de Kerihuel, en présence d'une foule recueillie au sein de laquelle se retrouvaient comme chaque année, des membres des familles des patriotes assassinés auxquels s'était joint le neveu de Pierre Marienne. C'est M. Léon Guyot, maire de Plumelec, accompagné de M. le sénateur Josselin de Rohan et de Pierre Oillo, délégué départemental de la Fondation de la France Libre, qui déposa la gerbe au pied des plaques portant les noms des 18 victimes de la Gestapo et de la milice. ■

**Neully
Les anciens de la France libre à
Colombey : une aventure**

Il était une fois, deux irréductibles français libres fidèles et heureux de nature, qui s'étaient mis en tête d'assister à l'inauguration du mémorial Charles de Gaulle à Colombey, entraînant leurs amis et condisciples dans cette aventure, car ce fut bien une aventure !!!
Tout d'abord, tandis que tout était bouclé (autocar, restaurant, rendez-vous...) pour le vendredi 10 octobre, patatras, contre-ordre deux semaines avant : ce sera le samedi 11. Défection d'une partie des participants retenus ailleurs ce jour-là, réor-

ganisation du déplacement et des services. Invitations en poche, notre car se présente aux portes de Colombey et nous cherchons en vain les navettes qui devaient nous monter au hall d'accueil ; mais rien à l'horizon et voilà nos anciens, dont l'aîné a 92 ans, à l'assaut de la colline avec, bien sûr, moins d'allant qu'au monte Casino ou au nid d'aigle !!! Le miracle c'est que tout le monde arriva sain et sauf après cette interminable et difficile escalade.
Enfin, arrivés dans la salle de conférence, nous nous trouvons debout derrière la presse bien assise et attendons deux bonnes heures que notre couple présidentiel franco-allemand fasse son apparition. Après les discours officiels, un généreux buffet nous attendait et, par là même, désorganisait notre emploi du temps, ne nous laissant plus la liberté de visiter les étages supérieurs du mémorial. 600 kilomètres dans la journée, une montée incroyable, plus de trois heures d'attente et de cérémonies, plus la fatigue de nos vieilles carcasses : c'est vraiment beaucoup. Le bilan aurait pu être positif si des conditions d'accueil et de confort avaient pu être meilleures. Il est vrai que localement personne n'était avisé de l'importance des arrivages. Mais... nous reviendrons, car notre devoir de mémoire est indéfectible. ■

Paulette Levalleur

**Nouvelle-Calédonie
Compte rendu du 68^{ème} anniversaire
du ralliement de la Nouvelle-Calédonie à la France libre**

Grâce à notre très regretté Paul Robineau, parachutiste de la France libre, qui avait eu l'idée et la volonté de réactualiser cette commémoration tombée en désuétude, le 68^{ème} anniversaire du ralliement de la Nouvelle-Calédonie à la France libre a fait l'objet d'une cérémonie le 19 septembre 2008 à 17 h au pied de la Croix de Lorraine du mont Coffin.
Après l'accueil des autorités civiles et militaires par notre Président José Casaroli, M. Jean Lecques, maire de Nouméa, commandeur de la Légion



Recueillement de Jean Casaroli.



Discours de Jean Lecques, maire de Nouméa.

d'honneur, a brossé avec talent et émotion le cheminement du peuple calédonien sur la voix du refus de la collaboration et sur sa farouche volonté de rejoindre le général de Gaulle.
Cette allocution précédait le dépôt de gerbes des autorités présentes ainsi que la sonnerie aux morts et le chant des partisans.

**Célébration du 38^{ème} anniversaire
de la disparition du général de Gaulle**

À l'initiative de la section calédonienne de la Fondation de la France Libre, présidée par Monsieur José Casaroli, une messe à la mémoire du général de Gaulle a été célébrée en la cathédrale de Nouméa le 9 novembre 2008.

Madame la secrétaire générale du Haut Commissaire de la République, Monsieur le sénateur Simon Louekhote, Monsieur Jean Lecques maire de Nouméa, Madame Sonia Lagarde élue de la province sud ainsi que Monsieur le capitaine de vaisseau Philippe Long représentant le général commandant les Forces armées en Nouvelle Calédonie, les drapeaux des associations patriotiques, de nombreux anciens combattants et une petite assistance de fidèles à la mémoire du Général ont assisté à cet office célébré par le Père André Glantenet dans une ambiance recueillie accompagnée par la fanfare municipale de la ville.

À l'issue de la célébration les participants se sont retrouvés sur le parvis de la cathédrale et sont restés un long moment à évoquer leurs souvenirs liés la mémoire du général de Gaulle, et à l'exemple légué par ce dernier au monde et à la France. ■

*Michel Mourguet
secrétaire*

Paris-Est

Mes chers camarades,

Bonjour. Je vous suis reconnaissant d'être venu nombreux, malgré les difficultés de toutes sortes que nous vivons, assister à cette réunion placée sous le signe de l'amitié.



Je voudrais tout d'abord remercier M. Louis Cortot, Compagnon de la Libération, Président de l'Association Nationale des Combattants Volontaires de la Résistance, de nous faire l'honneur d'être parmi nous avec son fidèle adjoint, Jacques Varin. Remercier également Benjamin Josset, du bureau de la 2^{ème} DB, qui, après une fugue en province a réintégré la capitale sans oublier Roger et Paulette Levalleur, déléguée de la Fondation pour Neuilly-sur-Seine avec qui nous entretenons des liens de chaleureuse amitié depuis de longues années et saluer surtout notre ami, le Colonel Pierre Castelneau qui a tenu à nous rejoindre malgré ses difficultés de santé.



Cette réunion est aussi essentielle, car elle est pour moi l'occasion de vous présenter mon successeur à la tête de la délégation de Paris-Est, le professeur Christian Vauge. C'est notre ami, Hugues Eugène qui me l'a fait connaître et je l'en remercie. Christian Vauge a accepté les fonctions de délégué et notre choix a été approuvé par les instances dirigeantes de la Fondation. Tout comme Hugues, je resterai bien entendu à son côté aussi

longtemps qu'il me sera possible de le faire pour assurer la transition, la continuité et la pérennité de la délégation Paris-Est de la Fondation de la France libre.

Le professeur Christian Vauge est comme chacun de nous, attaché à la personne, à l'œuvre du général de Gaulle, à l'épopée de la France libre, ainsi qu'aux valeurs qui ont fait la grandeur de la France, c'est un homme de science, un savant je n'hésite pas à le dire, aux multiples facettes. Docteur en sciences, docteur en électronique, chercheur, professeur d'énergétique et j'en passe. Ses travaux lui ont valu notamment, je dis bien notamment, car la liste est longue, la Légion d'honneur, la Croix d'officier dans l'Ordre National du Mérite et dans l'Ordre National de la Croix du Sud du Brésil, les palmes académiques au rang de Commandeur et ici aussi j'en passe tant leur liste est longue. C'est pour nous tous un honneur et une réelle fierté d'accueillir le professeur Christian Vauge, délégué de la Fondation de la France libre pour Paris-Est à qui je cède la parole en vous demandant de l'applaudir. ■

Jean Camus

Polynésie Française

La délégation de Polynésie française s'est présentée aux autorités. Cela a débuté le 1^{er} octobre par la présentation de la délégation amenée par son président Patrick Ragivaru au colonel Bruno Sanz, chef de corps du RIMAP/P au salon d'honneur où des souvenirs très émouvants sont exposés. Entre autres, les photos des premiers volontaires tahitiens de 14/18 et de 39/45. Plus particulièrement, des souvenirs du glorieux bataillon du pacifique, qui s'est tant illustré à Bir Hakeim, ont retenu l'attention.



Quatre générations de combattants.

Le colonel Sanz a tenu ensuite à exposer les missions dévolues à son unité dans

toute cette région du Pacifique, avec une adaptation de ses effectifs, compte tenu des nouvelles dispositions applicables à notre force armée. La réception s'est terminée par le verre de l'amitié dans les salons du chef de corps.

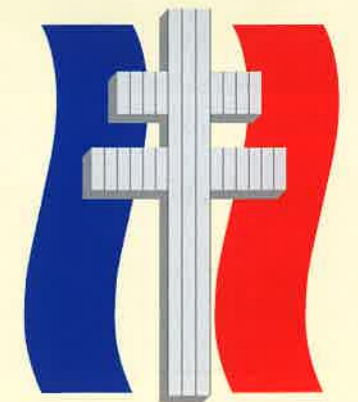
Ensuite, le 27 octobre à 15 heures, la délégation de Polynésie s'est présentée au commandement. Elle a été reçue le 27 octobre à 15 heures par le contre-amiral Jean-Louis Vichot, commandant supérieur des Forces armées en Polynésie française et de la zone maritime du Pacifique.



Conduits par le lieutenant-colonel Martin, chef d'état-major de l'amiral, les membres de la délégation se sont présentés à l'amiral, et leur président, tout en dégustant le café qui était offert, a précisé les buts de la Fondation de la France libre ainsi que les projets de la délégation locale.

L'amiral a été d'autant plus réceptif à ces exposés qu'ayant commandé le SNA Rubis au passé prestigieux dans les FNFL, il connaît tout le parcours des marins du général de Gaulle. Il a également participé, ces dernières années, à de nombreuses cérémonies et manifestations rappelant les actions des Polynésiens engagés dans les Forces françaises libres.

L'amiral a ensuite informé la délégation des missions qui lui incombent et l'a rassurée sur le maintien des Forces armées dans le Pacifique. Il a aussi détaillé le calendrier de ses projets. La réception s'est terminée dans une atmosphère de grande cordialité. ■



Les Pyrénées Orientales en visite dans le Var

En accord avec la délégation du Var, une délégation pyrénéenne orientale des lauréats du concours de la Résistance emmenée par Michel Aiximeno, des forces aériennes françaises libres et délégué de la Fondation de la France libre, a visité le mémorial du débarquement de Provence au Faron, sur les hauteurs de Toulon



Les lauréats (majoritairement féminins) ont été très assidus sur les questions concernant le débarquement et la libération de Toulon et ont souhaité plus d'informations sur l'engagement des forces d'outre-mer (notamment les Goumiers marocains) représentées sur les défilés de la libération de Marseille au côté des Résistants. Ils ont pu assister

à la projection du film historique sur le débarquement et la libération de la Provence; le commandant Vasseur, absent pour raison de santé avait délégué Michel Magnaldi pour accueillir au nom de la délégation Toulon Provence et servir de guide au mémorial.



Ils n'oublieront pas, en dépit des intempéries, la montée et descente en téléphérique et la vue sur la plus belle rade d'Europe. Félicitations aux lauréats pour leur civisme et leur engagement pour le devoir de mémoire ! ■

Michel Magnaldi



Val d'Oise

Le 15 novembre 2008, Marcel Labbe des Forces Navales françaises libres demeurant à Courdimanche dans le Val d'Oise, en présence de sa famille, à été fait chevalier de la Légion d'honneur par Monsieur Patrick Flefner contrôleur général de la police judiciaire, quai des Orfèvres.

Était présent Madame le maire de la commune, le colonel Officier de la Légion d'honneur et président du Val d'Oise ouest, Messieurs Robert Passeron et Jean-Claude Huré délégué et délégué adjoint de la FFL du 95

Le délégué départemental Robert Passeron, à retracé le long et douloureux parcours des Forces Navales de la France libre. La cérémonie a été clôturée par un convivial pot de l'amitié. ■

Mémorial Charles de Gaulle

à la rencontre d'un homme qui a rencontré l'histoire.

Colombey, terre gaullienne, est un lieu de mémoire unique et exceptionnel puisqu'il offre au visiteur trois sites marquants : le village où le Général a choisi de s'établir en 1934, abrite à la fois sa demeure, sa tombe et la monumentale croix de Lorraine, point de ralliement de la mémoire gaullienne.

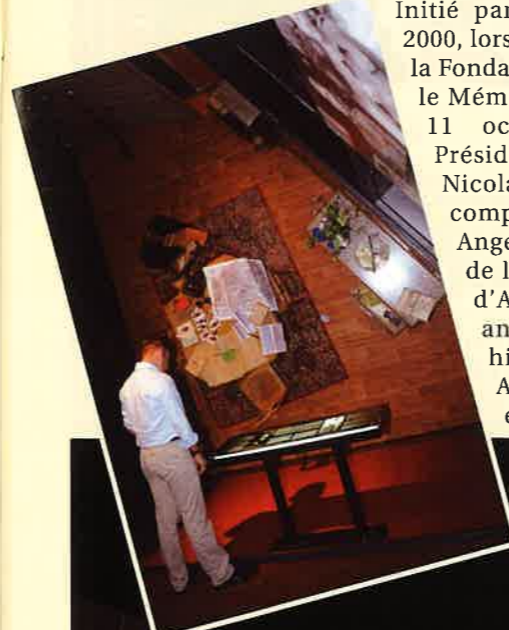
Ce nouveau lieu d'histoire offre une surface de 4000 m² répartis sur deux niveaux :

- Il comporte un espace d'exposition permanente de 1600 m, 50 audiovisuels, des bornes multimédias et des installations interactives,
- un auditorium de 200 places
- un espace restauration et boutique
- un espace d'exposition temporaire de 200 m.

Actuellement cet espace est consacré à l'exposition « De Gaulle-Adenauer : une réconciliation franco-allemande »

Cette réalisation, d'un coût total de 22 millions € à été possible grâce à l'aide financière de l'Etat, de l'Union européenne, du Conseil régional et du Conseil général de Haute Marne ainsi que d'un nombreux mécénat.

Initié par Yves Guéna en l'an 2000, lorsqu'il était président de la Fondation Charles de Gaulle, le Mémorial a été inauguré le 11 octobre 2008 par le Président de la République Nicolas Sarkozy en compagnie de Madame Angela Merkel Chancelière de la République fédérale d'Allemagne, cinquante ans après la rencontre historique de Gaulle - Adenauer à la Boisserie en 1958.



LA GUERRE DES ONDES THE WAR OF THE AIRWAVES

« Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? »

« La défaite est-elle définitive ? Non ! »



Le Médaillon du Souvenir...

*Finition « bronze vieilli »
Diamètre 16 cm
Fourni avec vis de fixation*

Mme/Mlle/M. : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville : Pays :

Passer commande de médaillon(s) au prix de 45 € l'unité + 5 € de frais de port et joint à ce titre un chèque de €

Prix littéraire de la Résistance 2008

Allocution d'Yves Guéna lors de la remise du prix le 15 octobre 2008

Nous avons, cette année, décerné le prix littéraire de la Résistance à l'ouvrage « *Les combats et l'honneur des Forces Navales Françaises Libres* » d'Etienne Schlumberger, ancien officier des FNFL, avec son neveu Alain Schlumberger comme co-auteur.

Le jury a aussi donné une mention spéciale à Anne Vallaeys pour son remarquable « *Dieulefit ou le miracle du silence* », une bourgade qui, du début à la fin de l'occupation, sut abriter ceux qui auraient pu être pourchassés par l'occupant.

S'agissant du livre de notre lauréat, il comporte deux messages. D'une part, un rappel des combats auxquels a participé l'auteur sur les navires portant la Croix de Lorraine au pavillon de beaupré, d'autre part, une dénonciation de l'incroyable comportement des amiraux restés fidèles à Vichy.

Voici quelques uns des faits d'armes de notre camarade Etienne Schlumberger.

Sorti de polytechnique, il choisit le Génie maritime et reçoit une formation rapide, car la guerre est déclarée. Il est affecté à Cherbourg avec mission d'achever la mise en état de quatre sous-marins de poche en construction. Déjà, il fait la preuve de son indépendance d'esprit ; alors que les ordres sont de mettre l'accent sur l'armement de ces sous-marins, il juge, lui, que pour un navire, la priorité est d'être en état de naviguer. Bien lui en prit, car en raison de l'avance ennemie, les navires stationnés à Cherbourg vont recevoir l'ordre de rejoindre l'Angleterre. Ils appareillent dans la journée du 18 juin. Et grâce aux diligences de Schlumberger, les quatre sous-marins pourront traverser la Manche.

Lui-même prend à son tour la mer. Arrivant en Angleterre, il est informé de l'Appel du général de Gaulle. Il répond aussitôt ; il se présente à l'amiral Muselier et lui dit qu'il entend servir non comme ingénieur, mais en tant qu'officier de marine. Devant l'hésitation de Muselier, il réplique que sinon il s'engagera dans la Royal Navy. Muselier, face à cette détermination, le nomme enseigne de vaisseau.

Et Etienne Schlumberger va connaître la vie exaltante des combats. Il sera de l'expédition de Dakar où il essuie le feu de

la marine Vichyste. De Gaulle poursuit vers le Cameroun et l'Afrique équatoriale qui viennent de le rallier. Au Gabon, le gouverneur, après avoir hésité, se dérobe. Et il faut faire donner les armes. Schlumberger est sur le « *Savorgnan de Brazza* » commandé par Thierry d'Argenlieu. Un navire vichyste de même tonnage, le « *Bougainville* » l'attaque. C'est un cas unique dans l'histoire de la marine française ! Le « *Brazza* » l'emporte et le Gabon rejoint de Gaulle.

Après avoir opéré en mer durant la campagne d'Erythrée, Schlumberger regagne l'Angleterre où il retrouve les sous-marins. En qualité de commandant de bord, il accomplit des missions périlleuses dans les fjords de Norvège pour y déposer et récupérer des patrouilles qui opèrent en territoire tenu par l'ennemi.

Oui, ce sont des récits passionnants et, précisons le, car nous décernons un prix littéraire, écrits dans un style tout à fait remarquable.

Et nous voici au tournant de l'ouvrage.

En 1944, le commandant Schlumberger est affecté en Algérie. Il y retrouve des camarades des Forces Navales Françaises Libres, ainsi que des officiers de marine qui, jusqu'en 1943, n'avaient pas rejoint le combat contre l'ennemi. Et, à sa surprise comme à celle de tous ses camarades des FNFL, il note de la part de ces ralliés tardifs, nul regret pour le temps mis à reprendre le combat, et vis-à-vis des FNFL, aucune marque de considération, mais de la réprobation, voire des sarcasmes.

Le livre « *Honneur et combats des FNFL* » va, à juste titre, fustiger les responsables de cet inacceptable comportement.

J'apporte ici une notation. Nous FFL, n'avons pas l'habitude de débattre des motifs de notre ralliement à de Gaulle. Quand on nous interroge sur ce point, nous répondons simplement que c'était une « *évidence* ». Oui, il est évident, lorsque l'ennemi occupe et souille le sol de la patrie, si l'on en a la moindre occasion, de poursuivre le combat.

Parallèlement, ne nous intéressent pas les motivations de ceux qui ont adopté l'attitude inverse. Aussi bien, Etienne Schlumberger et son co-auteur, Alain, s'en tiennent-ils à la dénonciation de ces



Le 15 octobre, dans les salons du Sénat de g. à d. Le général Pierre de Villiers, représentant le 1^{er} ministre, madame Christienne de la mairie de Paris, le S.E. aux A.C. Jean-Marie Bockel, Yves Guéna, président de la Fondation et Alain Schlumberger, cousin d'Etienne et co-auteur du livre "Les combats et l'honneur des Forces Navales Français Libres".

amiraux qui, dans la ligne de Vichy, ont choisi la voie du deshonneur et qui, hélas, n'ont jamais cessé de s'y complaire. Ces amiraux. Je veux dire Darlan qui s'était rendu à Berchtesgaden pour recevoir les instructions de Hitler. Et les autres dont je ne citerai même pas les noms. Celui-là qui nous a fait perdre notre flotte de Mers El Kebir ; cet autre qui a maintenu au mouillage notre escadre d'Alexandrie, même lorsque la 8^{ème} armée britannique avec la 1^{ère} division française libre se battaient à quelques dizaines de kilomètres de là pour barrer à Rommel l'accès au canal de Suez ; celui qui a donné l'ordre à notre escadre de Toulon de se saborder ; et bien entendu ceux qui leur ont obéi.

Etienne Schlumberger les dénonce avec vigueur et talent. Je ne vais pas reprendre tout ce qu'il a si bien exposé. Je m'en tiendrai à un seul exemple qui concerne Etienne Schlumberger lui-même.

Lorsque notre flotte à Toulon se retrouva engloutie, que firent ses officiers ? Eh bien, ils s'installèrent dans la ville et ils y constituèrent même un conseil de guerre pour juger et condamner ceux qui avaient rejoint de Gaulle, ceux qui n'avaient cessé de combattre pour l'honneur de la France, ceux qui avaient coulé des navires ennemis et non pas leurs propres navires. Et ce conseil de guerre, en avril 1943, condamne Etienne Schlumberger aux travaux forcés à perpétuité, pour désertion en temps de guerre !

Mais qu'importait au commandant Schlumberger cette triste mascarade alors que le général de Gaulle allait lui conférer l'honneur suprême en le nommant Compagnon de la Libération.

1^{ère} DFL

En ce dimanche 9 novembre la 1^{ère} DFL se souvenait et rendait hommage à son chef le général Brosset, au monument qui lui est dédié quai Branly



Dépôt d'une gerbe par Jean Tranape, Compagnon de la Libération et Jacques Pigneaux de Laroche, trésorier de la Fondation.



de g. à d. le député-maire du 15^{ème} M. Philippe Goujon, Madame Catherine Vieu-Charrier, qui représentait le maire de Paris, le général Combette, et de nombreux Français libres anciens de la 1^{ère} DFL. Parmi les nombreux drapeaux, l'on reconnaît notre président Yves Guéna et celui de la 1^{ère} DFL André Quélen, qui ont déposé une gerbe.

SAS

Cérémonies du Bois d'Anjou

Comme chaque année, très fidèlement, le souvenir de l'opération Dickens, au mois de juillet 1944, est rappelé par Michel Petit accompagné seulement d'Octave Bernault, car les anciens sont devenus rares, mais escorté par des paras de plusieurs générations.

Le drapeau présenté devant la stèle a été offert lors d'une cérémonie à Assen en Hollande, en avril 2007, lors d'un pèlerinage pour l'anniversaire de l'opération Amherst.

Michel Petit



LES EVADES DE FRANCE PAR LES PYRENEES 1940 — 1945

Pour une évaluation la plus exacte possible du nombre des évadés, le document de base est celui concernant les convois organisés par la Croix Rouge en Espagne (Monseigneur Boyer Mas) de février 1943 au 5 mai 1945, à destination de l'Afrique du Nord Française. Les deux bâtiments français utilisés étant Le gouverneur général Lépine et le Sidi-Brahim.

100 - Les « non-partants » ainsi dénommés par Monseigneur Boyer Mas car étant restés en Espagne, souvent chez des parents ou amis espagnols, et évalués à 100.

1100 - Les évadés de réseaux français, anglais, belges, polonais, ainsi que les aviateurs alliés parachutés en France et récupérés par la Résistance depuis 1940. Le total étant de 1100.



Le Sidi-Brahim.

Ce document recense 19815 évadés y compris les 227 dirigés vers la France le 30 avril 1945.

Il faut y ajouter 3050 évadés correspondant aux cas suivants :

50 - Les évadés décédés en Espagne, cités par Monseigneur Boyer Mas le 7 novembre 1965, soit 50 dont 32 rapatriés en France. Le chiffre réel est probablement supérieur et serait proche de 100.

500 - Les rapatriés de France (zone libre) par l'ambassade de France à Madrid avant le 8 novembre 1942 et remis aux autorités de Vichy, soit environ 206 en 1941, mais au total environ 500 personnes. C'est le cas de Pierre DAC, lors de sa première tentative en novembre 1941.

100 - Les expulsés par les autorités espagnoles, hors de toute procédure légale, soit environ 100 personnes, dont des prostituées et des droits communs.

1050 - Les refoulés à la frontière par les autorités espagnoles avant 1943 et remis aux autorités françaises estimés à 352 pour les Pyrénées Orientales par E. Eychenne, et à 1050 par R. Belot pour l'ensemble de la chaîne.

150 - Les évadés « spéciales » d'agents de réseaux ou personnalités restés « clandestins », surtout agents des réseaux de la base Espagne et d'Andalousie - environ 150.



On arrive ainsi à un total de 22865 évadés. Ce chiffre correspond à celui indiqué par Monseigneur Boyer Mas, soit 23000 ou celui cité par R. Belot, soit 22900. Enfin ce chiffre correspond à la comptabilité de la mission française de Madrid.

En ce qui concerne les tentatives d'évasion, il convient d'ajouter les évadés de juifs, souvent restés en Espagne ou au Portugal, mais surtout les échecs : remis aux Allemands, arrêtés, internés, déportés,

fusillés, morts en montagne... Le nombre de ces échecs, serait compris entre 7000 et 10000 selon les recherches les plus sérieuses. Le nombre total de tentatives serait donc compris entre 30000 et 33 000.

Cette estimation est d'ailleurs celle du président de la confédération des évadés de France, le Père Maurice Cordier ou de Monsieur R. Belot dans son ouvrage paru en 1998 chez Fayard (page 679).

Enfin, sur les 20800 évadés ayant rejoint l'Afrique du Nord, environ 19 000 se sont engagés dans les armées françaises de la Libération ou dans des armées alliées, comme les élèves pilotes aux USA. On est bien loin des chiffres fantaisistes ou ridicules qui malheureusement ont été publiés. Je ne citerai que trois exemples :

- Le Dictionnaire historique de la Résistance, publié chez Robert Laffont en 2006, indique page 110 : « Par voie terrestre, les Pyrénées, environ 10000 tentatives de passage volontaire eurent lieu ... »

- L'ouvrage « Les évadés de France à travers l'Espagne » publié en 1998 aux Editions des Ecrivains, indique page 155 : tentatives 120500 ; évadés 36150 ; échecs 84350.

- Le Quid Edition 1995 page 716 C écrit : sur 1 000 000 de tentatives, 33 000 ont réussi.

Cette grossière erreur, signalée mais non corrigée, a été toujours reproduite; Edition 2007 page 1096 a.

Ces erreurs sont d'autant plus inadmissibles qu'il existe des ouvrages très bien documentés sur ce sujet. En particulier :

- Ippécourt : Les chemins d'Espagne - Editions Gaucher (Pseudo de Pierre Vuillet) ancien chef de la base Espagne à Madrid (1943-1945)

- E. Eychenne : les Pyrénées de la Liberté Editions France Empire ainsi que tous ses ouvrages sur les départements pyrénéens.

- R. Belot : aux Frontières de la Liberté - Editions Fayard.

- La Revue de la Fondation de la France Libre : Articles du Père Maurice Cordier de 2001 à 2006.

- Les Archives de l'ASSDN, Services Spéciaux de la Défense Nationale, et sa remarquable bibliothèque.

Gérard de Clarens

Détails des convois partis d'Espagne et du Portugal en 1943, 1944 et 1945

1 ^{er} février 1943	:	Algésiras (150) Anglais - Londres
19 février 1943	:	Setubal (1 500) Croix-Rouge - Casa
28 avril 1943	:	Setubal (1 500) Croix-Rouge - Casa
23 mai 1943	:	Setubal (300) Croix-Rouge - Casa
09 juin 1943	:	Setubal (592) Croix-Rouge - Casa
25 juin 1943	:	Setubal (500) Croix-Rouge - Casa
15 juillet 1943	:	Setubal (1 500) Croix-Rouge - Casa
18 août 1943	:	Setubal (1 162) Croix-Rouge - Casa
21 septembre 1943	:	Setubal (1 200) Croix-Rouge - Casa
21 octobre 1943	:	Malaga (1 500) Croix-Rouge - Casa
2 novembre 1943	:	Malaga (1 500) Croix-Rouge - Casa
15 novembre 1943	:	Malaga (1 500) Croix-Rouge - Casa
29 novembre 1943	:	Malaga (1 500) Croix-Rouge - Casa
13 décembre 1943	:	Malaga (1 500) Croix-Rouge - Casa
29 décembre 1943	:	Malaga (1 500) Croix-Rouge - Casa
02 février 1944	:	Gibraltar (27) Croix-Rouge - Casa
11 février 1944	:	Gibraltar (33) Croix-Rouge - Casa
24 février 1944	:	Gibraltar (207) Croix-Rouge - Casa
22 mars 1944	:	Gibraltar (199) Croix-Rouge - Casa
1er avril 1944	:	Gibraltar (40) Croix-Rouge - Casa
08 avril 1944	:	Gibraltar (35) Croix-Rouge - Casa
15 avril 1944	:	Gibraltar (39) Croix-Rouge - Casa
28 avril 1944	:	Gibraltar (37) Croix-Rouge - Casa
07 mai 1944	:	Gibraltar (221) Croix-Rouge - Casa
16 mai 1944	:	Gibraltar (27) Croix-Rouge - Casa
26 mai 1944	:	Gibraltar (432) Croix-Rouge - Casa
02 juillet 1944	:	Gibraltar (534) Croix-Rouge - Casa
14 août 1944	:	Gibraltar (402) Croix-Rouge - Casa
29 septembre 1944	:	Gibraltar (30) Croix-Rouge - Casa
08 octobre 1944	:	Algésiras (26) Croix-Rouge - Casa
11 octobre 1944	:	Algésiras (40) Croix-Rouge - Casa
23 octobre 1944	:	Algésiras (77) Croix-Rouge - Casa
03 novembre 1944	:	Algésiras (17) Croix-Rouge - Casa
13 décembre 1944	:	Algésiras (6) Croix-Rouge - Casa
19 décembre 1944	:	Algésiras (20) Croix-Rouge - Casa
02 janvier 1945	:	Algésiras (35) Croix-Rouge - Casa
31 décembre 1944	:	depuis Madrid vers la France (227)
30 avril 1945	:	depuis Barcelone vers la France (?)
05 mai 1945	:	depuis Barcelone vers la France (?)

icare

Revue de l'aviation française
éditée par le SNPL

ICARE

Roissy Pôle Le Dôme, Bât. 5
5, rue de la Haye
BP 10955 Tremblay-en-
France
95733 Roissy CDG Cedex

Téléphone : 01 49 89 24 06

e-mail : revueicare@aol.com
Commandes sur Internet :
<http://www.revue-icare.com>

Pour la correspondance
concernant la revue :

revue.fl@free.fr

Hommage des SAS au 8^{ème} Régiment de Parachutistes d'Infanterie de Marine (8^{ème} RPIMa)

La France a rendu un hommage solennel et plein d'émotion aux soldats qui, au nom de notre pays, sont morts au combat en Afghanistan. Presque tous appartenaient au 8^{ème} RPIMa. Les anciens parachutistes français libres du « *Special Air Service* » en ont, plus que d'autres, été particulièrement touchés car les « *RPIMa* » font partie des forces spéciales et que le 1er RPIMa à Bayonne est le régiment de tradition des anciens SAS, ayant la garde de leur glorieux drapeau et de leur passé. La presse en cette douloureuse occasion, avec complaisance et parfois de façon odieuse s'est ingénié à rechercher le moindre fait pouvant être critiquable, ignorant ce que les anciens SAS savent bien pour avoir souvent pratiqué l'embuscade au cours de leurs missions en France en 1944. Ces reporters ne méritant pas ce titre, semblent ne pas savoir que dans un pays qui s'y prête particulièrement, une embuscade montée par des hommes aguerris, bien armés fait obligatoirement courir les plus grands risques à ceux qui sont secrètement attendus en un lieu bien choisi. Hélas, sans y connaître grand-chose, des journalistes sans vergogne, cherchent le sensationnel pouvant les mettre en avant, sans état d'âme pour ceux qui peuvent en être blessés. C'est pour illustrer cette situation que j'ai tenu, au nom des anciens SAS, à vous livrer la teneur de la superbe lettre d'un homme du 8^{ème} RPIMa. Elle se passe de tout autre commentaire.

Georges Caïtuoli

Lettre envoyée à la rédactrice d'un grand hebdomadaire

Je suis un enfant du 8 et c'est à ce titre que je vous écris.
Entendez 8, comme 8^{ème} RPIMa, sigle que vous connaissez depuis peu.
Et enfant, car j'y ai fait toute ma carrière de parachutiste.
Un régiment de parachutistes, vu de l'extérieur, c'est un monde qui vit derrière des murs, c'est un microcosme opaque, une société hiérarchisée: « *Oui chef! Non chef!* » C'est aussi un monstre froid qui broie les personnalités et transforme l'humain en machine. Les gradés ne font rien, les soldats balaisent les couloirs et tout le monde est payé par la République.
C'est ce que beaucoup se plaisent à dire pendant que les autres se satisfont à le croire. Les Français ne connaissent pas leur armée, on le sait.
En vérité ce régiment, c'est une communauté d'hommes et de femmes (depuis peu chez nous) qui réagissent aux mêmes valeurs, aux mêmes codes et chez laquelle on va trouver de la solidarité, de la fraternité, de l'amitié. C'est un petit univers où tout le monde se parle, se reconnaît. Un endroit où il est interdit de laisser quelqu'un en arrière. Un endroit où les relations sont franches, où les chefs disent « *Suivez-moi! Et pas « En avant!* »
C'est aussi un endroit où il faut se fatiguer, très souvent se dépasser, aimer et souffrir et toujours tenter d'approcher l'excellence. On y ri parce qu'il y a de l'humour, on y pleure aussi car les fautes et les échecs s'ils peuvent être parfois pardonnés sont toujours sanctionnés. Les médiocres sont écartés et le manque d'enthousiasme est condamné. On se dit les choses sans détours et la camaraderie fait le reste. Nos familles sont impliquées dans notre vie de parachutiste et vivent au rythme de nos joies et de nos peines.
Nous saluons les trois couleurs, nous nous redressons pour la Marseillaise, respectons une foule de valeurs qui ailleurs sont devenues des « *gros mots* ».
Nous aimons notre chef et notre chef nous le rend bien.
Notre prière.

*« Mon Dieu donnez-moi ce qui vous reste
Donnez-moi ce que les autres ne veulent pas »*

Je viens d'écrire ceci pour vous apprendre ce qu'est un régiment de parachutistes.
On sait vivre dans des situations extrêmes, on sait aller à la guerre et l'on sait aussi y mourir. Cela vous le savez.
On a perdu huit garçons du régiment et toute la presse en a parlé, des jours durant.
Naïvement, car parfois nous le sommes, nous avons cru que cette presse allait un peu s'intéresser à nous pour nous. S'intéresser à ces jeunes hommes qui se sont battus sans faiblir, à ce chef qui a sauvé les 22 qui restaient, le premier moment de surprise passé, alors que la section a toujours été à deux doigts d'être submergée, plusieurs heures durant.
Non, l'héroïsme ne doit pas payer car la presse s'est intéressée à tout autre chose, je ne détaille pas ce n'est pas mon propos.
En final arrivent le reportage et vos photos qui font couler de l'encre et beaucoup parler.
Quel est mon point de vue et par là celui de bien d'autres alors que de ci, de là on vous reproche en bloc votre travail.
Quelqu'un de chez vous a voulu d'ailleurs désamorcer tous ces « *grincements* » en disant que Match n'était pas là pour faire la propagande de l'Armée Française ?
Ce qui correspond à ce que dit l'Histoire contemporaine puisque la presse de l'hexagone a très rarement soutenu l'armée française, elle avait plutôt des faiblesses pour ceux d'en face. Preuve que cela n'a guère changé d'ailleurs.
Alors ce reportage sur « *La parade des talibans* ».
Vous avez pris des risques en allant chez eux. Eux qui font passer les femmes après les chèvres !
Ils ont accepté, c'est dire qu'ils avaient sacrément besoin de se confier !

Vous avez pris des photos, (Elémentaire pour une photographe !), et vous êtes revenue vivante. On est content, il est vrai que vous avez une bonne tête.

Le reportage ne nous gêne pas tous, bien que s'il n'avait pas été fait, il ne nous aurait pas manqué. Les photos des talibans portant les équipements de nos gars tués nous choquent à divers degrés mais c'est du matériel militaire et il ne permet pas de dire qu'il appartenait à tel ou tel. Cela reste en quelque sorte anonyme. Mais la montre ?

La montre c'est un objet personnel ! Ce n'est pas du matériel militaire ! Une seule personne l'a reconnue du fond de la Basse-Normandie et s'est effondrée pour la seconde fois en quinze jours, la mère du garçon.

C'est de l'info avez-vous répondu à une interview !

Je sais lire et écrire, vous avez un niveau d'étude supérieur au mien alors en dix lignes vous seriez certainement capable de me convaincre que cette photo de montre c'est de l'info ? On ne voit même pas la marque pour de l'info !

De l'info, qui n'a touché violemment qu'une personne en France, la mère. Touchée et coulée puisqu'elle l'a bien mouillée cette page 46 ! C'est vrai que dans des statistiques une personne en larmes sur plusieurs milliers de lecteurs c'est négligeable en regard des exemplaires vendus.

Au nom de l'info, il y a quelque chose de glacial dans tout cela.

Nous ne sommes pas spécialement émotifs dans ce métier mais il arrive tout de même parfois que l'on réfléchisse avec le cœur.

Je ne vais pas vous insulter, je ne vais pas vous condamner, je veux simplement vous faire découvrir quelque chose.

Avec la main droite positionnez vos doigts de chaque côté de votre larynx et serrez à peine. Après deux ou trois secondes si vous sentez comme de petits battements c'est que vous avez un cœur.

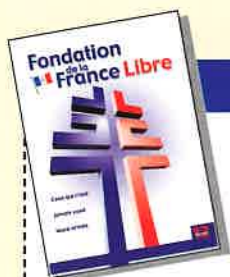
Alors servez vous en un peu dans votre travail de grâce !

Le fric ça se dévalue, pas les valeurs du cœur.

Agréer mes salutations de provincial (parce que je suis bien élevé).



Obsèques nationales aux Invalides.



ABONNEMENT - ABONNEMENT - ABONNEMENT - ABONNEMENT

ABONNEZ-VOUS A LA REVUE DE LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE

M^{me}, M^{lle}, M. :

Adresse :

Code Postal : Ville :

- Désire s'abonner à la revue de la Fondation de la France Libre pour 1 an (4 numéros)
 Désire offrir l'abonnement à la revue de la Fondation de la France Libre pour 1 an (4 numéros)

Je joins à cet effet un chèque de 15 € (par abonnement) libellé à l'ordre de :

FONDATION DE LA FRANCE LIBRE
59 rue Vergniaud – 75013 PARIS

*(il est impératif de souscrire un abonnement
pour recevoir la revue de la Fondation de la France Libre)*



L'épopée

De la Première Division Française Libre

Cahier N° 4

« Le jour se lèvera aussi sûrement que le soleil demain, où les noms des Français Libres, riches d'honneurs reconnus seront gravés dans la pierre de toutes les rues et de tous les villages d'une France rendue à sa pleine liberté » Déclaration aux Communes de Winston Churchill en août 1940

DAKAR ou L'OPERATION « MENACE »

Par Guy CRISSIN
 Capitaine de Vaisseau – Ecrivain

Dans le cahier N°3 nous avons laissé notre fil rouge le 22 septembre à bord du Westernland en route pour Dakar. Le présent cahier comporte cinq chapitres

- La situation à Dakar
- L'opération « Menace »
 - . Phase terre
 - . Phase « air »
 - . L'action mer
 - . Le plan « Charles »
- Les batailles navales du 24 et 25 septembre
- Fin de l'opération « Menace »
- Cap sur Douala

4 - 1 SITUATION A DAKAR

Le gouverneur général Boisson vient de prendre son commandement depuis peu. Il arrive du Congo. C'est un fervent de l'application stricte des clauses de l'armistice. Son autorité intransigeante le place au-dessus de six officiers généraux qui manœuvrent la forteresse « Dakar », position clé sur la route du Cap. Les moyens militaires y sont considérables. La main de fer du gouverneur a prise sur tout.

Les six généraux sont chevronnés et forment bloc autour du gouverneur : général Barrau, COMSUP (commandant supérieur) en AOF ; général Arnoux, commandant militaire du Sénégal ; général Picard, commandant le point d'appui de Dakar ; général Gama, commandant l'Armée de l'air en AOF ; contre-amiral Landriau, commandant la marine en AOF et le vice-amiral Lacroix qui vient de prendre le commandement de la force navale YANKEE en remplacement de Bourragué, relevé de son commandement par un Darlan furieux qui n'a pas apprécié que son subordonné se soit laissé enfermer avec ses bâtiments, derrière les filets de protection anti-sous-marins qui protègent l'entrée du port de Dakar.

En haut lieu, le choix s'était porté sur Lacroix jugé plus mordant envers les Britanniques. Et pour cause, il a subi les attaques de Mers El Kebir alors qu'il commandait les contre-torpilleurs au mouillage dans cette zone. De plus le croiseur Mogador qui portait sa marque a été gravement atteint par un obus anglais de 380.

Sitôt atterri à Dakar, le vice-amiral Lacroix a pris le commandement de la force YANKEE. Nous sommes le 21 septembre 1940.

Tous les soirs, à la tombée de la nuit, les hydravions français de Dakar partent en reconnaissance à une distance de 50 nautiques autour de port, tant au sud qu'au nord. La zone de Freetown a été surveillée maintes fois, la concentration navale étrangère devant le port de la Sierra Leone a été repérée mais on estime que cette mise en place prépare plutôt une mission de blocus commercial ; une attaque de Dakar par mer a été jugée improbable.

C'est ainsi que le 22 au soir la patrouille aérienne quotidienne est dirigée vers le nord où l'on attend le transport « Banfora » qui apporte des munitions au « Richelieu ». L'avis de grand-garde « Calais » se concentre aussi sur le secteur nord : il doit guider le convoi précieux vers son mouillage en rade. Les gargousses rangées dans les soutes du « Banfora » rendront à nouveau opérationnelles, les tourelles les plus puissantes du Richelieu.

Voilà une réorientation de la surveillance aéromaritime qui - en désertant volontairement les approches sud de Dakar - prolonge favorablement le transit incognito de la force M partie de Freetown ! L'amiral Cunningham et le général Irwin sont à bord du croiseur Barham, quant au général de Gaulle et à son état-major, ils sont sur le Westernland.



Photo NM

Le Barham (à droite) et l'Inglefield manoeuvrent

De juillet à début septembre 1940, la manoeuvre des 9 batteries de front de mer qui protègent la place de Dakar (Yoff, N'Gor, Mamelles, Fann, Madeleines, Cap Manuel, Gorée, Bel Air et Rufisque) a été repensée par le général Picard qui a fait doubler par des canonnières marines les postes dotés d'ouvrages importants et servis en temps normal par les seuls artilleurs de la Coloniale.

Le 23 septembre au matin, le puissant ensemble d'artillerie de Gorée (10 pièces, dont deux de 240 mm) est placé sous le commandement du capitaine de corvette des Essarts ; les 3 pièces de 240 mm des Mamelles et les 2 du Cap Manuel sont aussi actionnées par des servants marins nouvellement affectés. Au large, les officiers d'état-major britanniques qui feront manoeuvrer la Force M, savent qu'ils doivent maintenir leurs bâtiments au delà d'une portée de 12 kilomètres, sous peine de dommages irréversibles. Une artillerie rendue muette serait propice au bon déroulement de l'opération combinée, aéromarine et terrestre.

4 - 2 L'opération « MENACE »

Le 23, au large de Dakar, à 6 heures du matin, on n'y voit goutte, il y a une brume à couper au couteau ; voilà un ennemi contre lequel on ne peut pas grand chose et qui s'est invité, hélas, dans le plan d'opération franco-britannique. Le manque de visibilité est un phénomène météorologique côtier fréquent, à cette période.

Le ballet des actions de ralliement a été décidé en mer et réglé à Freetown, il est prévu qu'il se déroule sous le double signe de la volonté politique et de la force militaire. On y a rajouté finalement le plan « Charles », voulu par De Gaulle, qui s'organise autour d'opérations de type commandos : la prise - par les fusiliers marins du lieutenant de vaisseau Detryat - du petit port de Rufisque et une pénétration discrète déstabilisatrice - par les agents du capitaine Hettier de Bois Lambert - en ville et à Thiès, opération prévue en cas d'échec à Dakar.

La brume est bien étalée mais épaisse au ras de l'eau. Pas question de différer l'opération, il va falloir faire sans l'effet moral que devait produire la vue de l'armada, sur la garnison et la population. C'est de Gaulle lui-même qui démarre l'opération Menace en s'adressant par radio, sur ondes courtes, à la marine, aux troupes et aux habitants leur annonçant sa venue. L'opération de ralliement doit se dérouler en 3 phases concomitantes, par terre, air et mer, détaillées dans le plan Menace que le capitaine de vaisseau Mercier Naine a traduit en langue française pendant toute la traversée.

La phase terre

Le capitaine Hettier de Bois Lambert a reçu la responsabilité de l'action terre à la mi-septembre. Aux ordres de Leclerc (alias Douglas

à cette période), c'est sous le pseudonyme de Charles que Bois Lambert avait participé avec succès, au ralliement du Cameroun à la fin du mois d'août. Le ralliement du bloc équatorial français était une conséquence logique de la vision stratégique du Général qui avait projeté alors d'ancrer la France Libre sur quatre territoires français d'Afrique : le Tchad, le Cameroun, le Congo et le Gabon. Il fallait le réussir.

Après quelques atterrissements ce nouvel petit empire d'environ six millions d'individus avait été acquis à la cause de De Gaulle. La Croix de Lorraine y flottait partout sauf au Gabon dont les responsables avaient fait machine arrière, au dernier moment ; laissant momentanément une épine dans le pied de Leclerc. Les premiers succès de ralliement assurés. Leclerc avait reçu à Douala, le 11 septembre, un télégramme ordonnant le voyage « au plus tôt » de Charles à Freetown, où il devait rencontrer « celui qui ne serait joignable que là » ; nous savons pourquoi ! De Gaulle et Bois Lambert se connaissent depuis la Campagne de France. Ce capitaine de cavalerie connaisseur de l'Afrique Equatoriale avait été le premier officier à se présenter au Général et à faire partie de son état-major opérationnel.

C'est l'hydravion royal britannique « Clyde », resté au Nigeria après la mission Leclerc, qui l'a transporté à Freetown via Lagos. L'aéronef aux ordres du gouverneur britannique Sir Bourdillon et de son adjoint, le général Giffard a été affecté spécialement pour accomplir la requête de De Gaulle.

Bois Lambert est à Freetown quand le Devonshire mouille en rade le 17 septembre. Après un entretien avec le Chef de la France Libre, il participe à la conférence franco-anglaise qui réunit les quatre officiers généraux de l'opération Menace. La conférence se termine à 23h45. L'équipe de Bois Lambert éclairée sur sa mission à haut risque fait déjà route pour prendre position au Sénégal en passant par Bathurst en Gambie.

C'est dans la « case » de l'administrateur français Campistron atteinte après un court vol en hydravion (jusqu'à Bathurst) puis plusieurs heures de pirogue pour débarquer à Foundiougne, que se déroulent les réunions de mises au point pour progresser vers les zones d'opérations ; de « points sûrs en points sûrs ». Les derniers ordres ont été donnés à Bois Lambert qui décolle définitivement de Freetown le dimanche 22 septembre à l'aube, accompagné au plus près de l'hydravion par le capitaine de frégate Thierry d'Argenlieu. C'est demain matin que la flotte franco-britannique doit arriver au large du Cap Manuel, pointe protectrice avancée de Dakar, armée de redoutables pièces de 240.

« Ramollir la défense et faire bouger l'opinion publique », voilà un programme audacieux, dur à réaliser mais à la hauteur de l'équipe des 5 agents français : Bois Lambert et Bissagnet, adjoint de l'administrateur Campistron qui doivent se focaliser sur Dakar et le terrain d'aviation de Ouakam ; le lieutenant Akoum et l'administrateur Campistron sur le terrain d'aviation de Thiès ; le médecin Brunel est resté disponible, en réserve ; mais rejoindra les autres sur ordre ou le 23 septembre à 05h00 au plus tard.

Le 22, les premiers contacts avec les Dakarais soi-disant sympathisants font comprendre à Bois Lambert que les aides humaines et en matériel lui seront comptées. Une « promenade » à bicyclette pour prendre l'ambiance du port, montre des croiseurs en posture de repos avec leurs lignerolles chargées du linge des marins, étendu sous les prélatars. Les propriétaires des tenues de travail qui séchent sont descendus à terre, en permission de jour. De ce point de vue, la surprise du débarquement franco-britannique du lendemain est presque assurée ! La marine vraiment ne se doute de rien. Dans la nuit du 22 au 23 septembre, Bissagnet, Bois Lambert et deux volontaires recrutés en ville, armés de pinces, de ciseaux à froid et d'outillage vont « s'occuper » - pendant plusieurs heures - des circuits électriques et des fils téléphoniques. Le câble qui relie les batteries lourdes du Cap Manuel et le commandement de l'artillerie est sectionné aux premières lueurs du jour.

Au dernier moment, Bois Lambert qui s'est introduit à l'Hôtel de

Palais, réveille en sursaut le colonel commandant de l'artillerie, l'homme clé sur qui repose le silence des batteries. Hélas, Bois Lambert s'aperçoit bien vite que ce n'est plus lui l'homme de la situation, cet officier supérieur a été remplacé, il y a 2 jours par un officier de marine artilleur. Il est trop tard pour changer son fusil d'épaule. Les batteries resteront donc battantes et approvisionnées.

La phase « air »

Comme les deux autres actions, l'action « air », est prévue pour la seule journée du 23 septembre.

Dès 06h00, 10 Swordfish décollent de l'Ark Royal pour « arroser » le centre ville de Dakar de milliers de tracts bleu-blanc-rouge. On peut lire sur certains que « des forces françaises aux ordres de De Gaulle arrivent pour soulager les habitants menacés par l'ennemi et la famine » ; Quelle erreur d'appréciation que d'annoncer ce cadeau de l'Angleterre à Dakar : 1 cargo chargé de vivres faisant route vers le port ! C'est une provocation qui rend furieux le gouverneur Boisson, une vision mensongère et intolérable de la situation de « sa » capitale. Quel ennemi ? Il a les affaires en main ! Quelle famine ? Dakar n'est assurément pas une place isolée !

Les services de renseignements britanniques qui sont à l'origine de ces écrits, mal ou insuffisamment informés, se sont trompés. Les derniers rapports d'août, celui d'un capitaine marchand polonais en escale à Dakar et ceux de deux officiers de liaison britanniques affectés sur place, en sont la cause. Il ressortait tout de même de ces interrogatoires que la population blanche de Dakar refuserait de se rallier, les marins en particulier. Quelques minutes plus tard, c'est au tour des 2 Luciole non armées d'entrer dans le bal. Guidées par un Sworfish, elles conduisent vers le terrain de Ouakam, quatre émissaires français (Gaillet, et Moulènes ; Soufflet et Joire) pour mener une

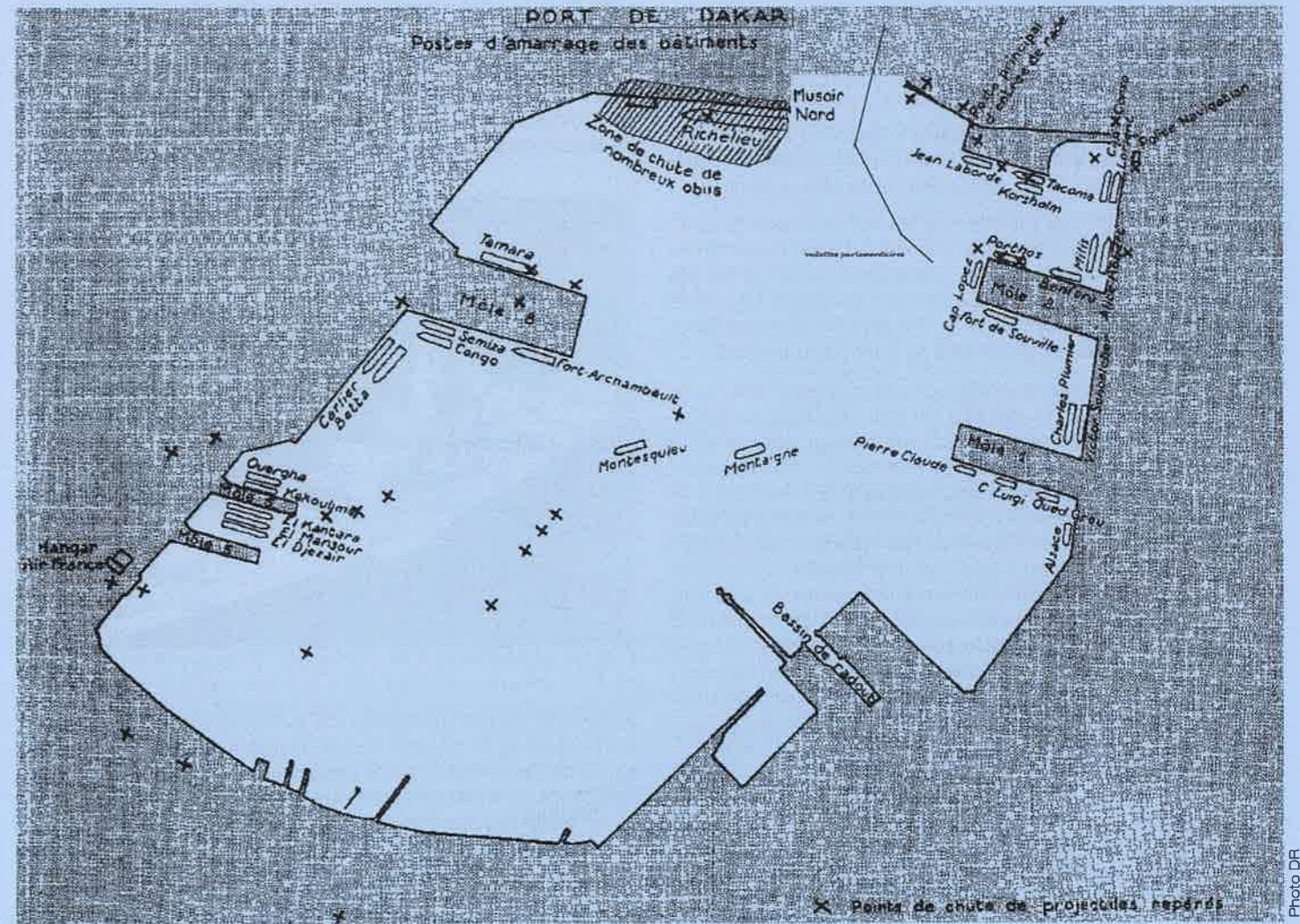
ambassade de fraternisation et d'explication auprès de camarades avec lesquels ils avaient servi en AOF. Si la situation le permet, un renfort en hommes pourra être demandé par signal optique. Un Swordfish déposera alors trois autres missionnaires (Scamaroni, Pécutia et Sallerin). L'atterrissage et le roulage jusqu'au hangar sont réalisés sans difficulté. « D'où venez-vous ? Que voulez-vous ? ». La rencontre avec le commandant du groupe de chasse des Curtiss H75 se passe mal et celle avec le général commandant l'air à Dakar, pire encore ! Les missionnaires de De Gaulle sont ligotés et interrogés pour qu'ils dévoilent leur provenance et l'objet de leur présence sur cette base. Ils sont enfermés dans la prison militaire du camp en attente de jugement. L'action air n'a pas réussi, elle se termine là.

L'action mer

A 06h05, deux vedettes appareillent de l'avis Savorgnan de Brazza. Elles conduisent vers le port, 6 officiers : 3 parlementaires et leurs adjoints (le capitaine de frégate Thierry d'Argenlieu, le chef de bataillon Gotscho, le capitaine d'aviation Bécourt-Foch, tous les trois porteurs d'une lettre du Général ; le capitaine Perrin, l'enseigne de vaisseau Schlumberger et le sous-lieutenant Porgès). La mer est calme et la visibilité très réduite.

L'avis FNFL, en rade, à 5 miles de l'île de Gorée, près du filet de protection du port, se maintient à une position d'attente risquée pour lui, tandis que les officiers foncent vers le môle n°2 pour porter, sous couvert du pavillon français et celui blanc des parlementaires, les lettres destinées aux autorités civiles et militaires. Aucun des missionnaires n'est armé.

A 06h15, la DCA du Richelieu s'en prend à un aéronef distributeur de tracts qui, trop sûr de lui, voulait « flirter » avec le navire de ligne. Plus tard, en se dirigeant vers l'escalier situé au fond du môle, les vedettes



Plan n° 1 - Port de Dakar & carte des impacts des principales attaques des Britanniques

Photo DR



La vedette parlementaire de Thierry d'Argenlieu ; photo d'Argenlieu et Schlumberger.

passent le long de l'impressionnant bâtiment, sous le regard de quelques matelots en bleu de chauffe. Seule la vedette du chef de mission accoste, l'autre reste à 200 mètres environ, moteur au ralenti.

Une courte entrevue sur le quai tourne au vinaigre. L'officier de marine accouru vers les parlementaires ne veut rien entendre et menace. S'exécutant, il coince la vedette parlementaire entre l'escalier et le remorqueur Ouakam accouru sur ordre à la rescousse. Un tirailleur aurait refusé de tirer sur les parlementaires et désarmé sa mitrailleuse, un lieutenant l'a remplacé, réarmé la mitrailleuse et blessé d'Argenlieu et Perrin.

Le gouverneur Boisson a donné des ordres très stricts que le responsable du port entend respecter. Sous le coup d'être faits prisonniers, les parlementaires de De Gaulle ne doivent leur salut qu'à un vigoureux appareillage « arrosé » par le feu d'un jumelage de 13,2 en provenance du musoir sud du port et des rafales de mitrailleuses en provenance de Gorée.

A 07h30. Les tirs blessent sérieusement d'Argenlieu et Perrin. Les tireurs « conformistes » viennent de commettre l'irréparable. Le premier sang français « Rebelle » vient d'être versé pour la Cause.

Alors que les vedettes font route vers le Savorgnan de Brazza, celui-ci qui est toujours en planque dans la brume est approché par l'avis dakarois « Air France IV » qui le confond avec l'avis « d'Iberville », arrivé la nuit dernière en compagnie du « Banfora » mais resté mouillé à l'extérieur. Les vedettes et leurs occupants sont « ramassés » avec rapidité à 08h15. La brume peut se lever à tout moment !

La phase initiale de l'opération Menace est un échec total. Ni les agents, ni les pilotes, ni les marins n'ont mené à bien leurs ambassades. Le gouverneur Boisson tient ses hommes en main, renforcé dans ses décisions par les harangues récentes du ministre amiral Platon qui avait fait une tournée des colonies d'AEF pour tenter de maintenir dans le giron de Vichy, les militaires et les administrateurs français qui ne faisaient pas mystère de leur préférence pour le rejet de la défaite et leur volontariat pour continuer la guerre. Malgré sa blessure, d'Argenlieu fait adresser un compte-rendu à de Gaulle : « nous nous trouvons face à une résistance organisée et résolue ». Dans le texte, il utilise le mode code qui déguise la forme « difficile », le plus haut niveau d'action de l'opération Menace ; d'Argenlieu donne son point de vue sur la suite qu'il conviendrait de donner au plan franco-britannique.

De Gaulle et Churchill sont fixés, on ne veut pas d'eux à Dakar.

Les services de renseignements alliés allaient devoir se rendre à l'évidence : les armées font corps autour de Boisson et la situation de la population est loin d'être celle exprimée par Churchill au maréchal Smuts, premier ministre de l'Afrique du sud : « étant donné le moral assez bas et la situation malheureuse de cette colonie, ainsi que la

ruine et la famine qui la menacent du fait que nous sommes maîtres de la mer, je considère qu'il y a peu de chances de se heurter à une résistance sérieuse ». La blessure du capitaine Perrin infirmait les dires de Churchill.

Mais qu'à cela ne tienne, de Gaulle et Churchill ne sont pas hommes à rester sur un échec !

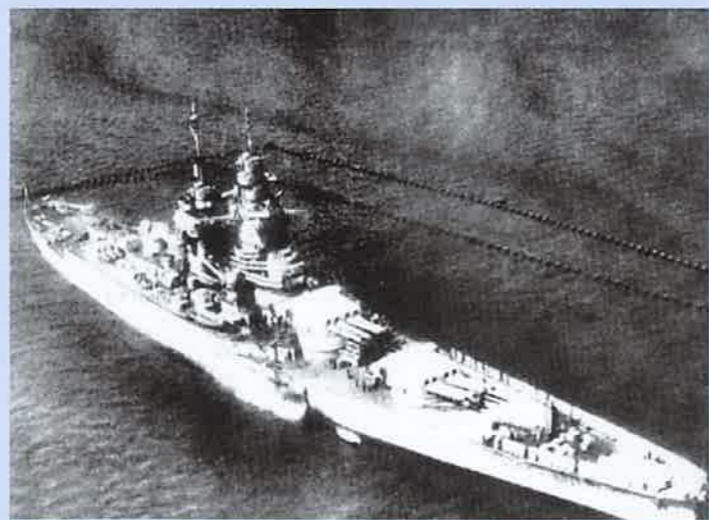
Sur les ondes, le ton va maintenant monter d'un cran. A l'aube, c'est le Général lui-même qui intervient depuis l'émetteur radio du Westernland. Ses dires, adressés au Gouverneur Général Boisson n'ont appelé aucune réponse pour le moment.

Peu après 08h00, de Gaulle adresse un nouveau message sur la même de longueur d'ondes de 45m. Le ton et les propos jusque là centrés sur la persuasion se colorent de menace. Pour la rendre crédible, il fait mettre en route les avisos de 600 tonnes, le Commandant Dominé et le Commandant Duboc qui ont embarqué les fusiliers de Détrouyat en vue d'un débarquement à l'entrée du port. La brume toujours présente, ne cache pas complètement cette tentative qui est semoncée à distance par les 100mm du Richelieu.

La position exacte du navire de ligne était connue des Alliés depuis quelques jours, révélée par une mission photographique à haute altitude. Les développements qui avaient été parachutés, en mer, à proximité du Devonshire montrent le Richelieu entouré d'un filet anti-torpilles, amarré le long du môle nord-est, non loin de 2 croiseurs accostés à l'épave de la forme de radoub. Les artilleries navales sont battantes sur le point prévu du débarquement des fusiliers-marins

Le risque prit dans ses conditions pour mettre des hommes à terre, dans le port, par faible visibilité, en ce début de matinée est à la mesure de l'enjeu : L'artillerie et les mitrailleuses d'un Richelieu hostile pourraient, sans crainte de méprise, neutraliser les commandos fusiliers-marins et anéantir les équipages des avisos. Ce plan audacieux marque la volonté de réussir mais aussi la certitude d'être bien accueilli.

Dès les semonces, les 2 avisos coloniaux - pour éviter d'être enfermés à l'intérieur des jetées - font demi-tour en émettant une fumée abondante pour se protéger des tirs. Deux coques de noix contre le mastodonte le plus puissant de France ! La lutte est par trop inégale.



Le Richelieu embossé à l'abri du filet anti-torpilles

A Dakar, le Conseil de défense est maintenant éclairé sur l'exacte composition de la menace. Les derniers comptes-rendus en provenance de l'avis Calais et de hydravion d'exploration Cuverville de l'escadrille 4E mesurent de manière explicite, la quantité et la qualité des unités qui bloquent l'accès à la baie de Tiaroyé.

Mise en situation « Alerte guerre », la force navale YANKEE reçoit l'ordre d'appareiller et de se disperser sur rade. Boisson proclame l'état de siège. Au même moment, la force M reçoit l'ordre de gesticuler

pour dissuader toute tentative de sortie des bâtiments du vice-amiral Lacroix. C'est le début d'un ballet naval, les uns derrière le filet de protection, les autres au large, hors de portée des batteries des Mamelles et des Madeleines.

A partir de 10h00, les événements vont se précipiter. En réponse aux tirs contre le Barham et l'Australia, les messages ultimatum de Cunningham et de De Gaulle, amènent, en guise de ponctuation, le destroyer Foresight à franchir la ligne jaune (limite de 20 miles en mer - décrétée depuis l'agression de Mers El Kebir - imposable aux bâtiments britanniques). Le destroyer essuie aussitôt des tirs et reçoit un obus de 240 qui tue 3 marins et en blesse 13. C'est sur une alerte émise par un aéronef de l'Ark Royal que le Foresight a été missionné pour contrer la menace de 2 sous-marins, le Persée et l'Ajax qui avaient appareillé et franchi le filet de protection ouvert à leur intention. Torpilles contre canons, le Persée sombre à 11h37, son équipage est recueilli par l'avis La Surprise de Dakar. L'Ajax s'échappe ; la batterie de Cap Manuel touche l'Inglefield, le Dragon et le croiseur Cumberland.

L'Amiral Cunningham ordonne alors aux 16 pièces de 380 du Barham et du Resolution de prendre pour cible le Cap Manuel et le Richelieu ; plusieurs obus vont « s'égarer » sur l'hôpital indigène et la caserne Borgnis-Desbordes du 6e RAC (Régiment de l'Artillerie Coloniale). Il est dénombré 27 morts et 45 blessés. Le cargo Porthos, à quai non loin du Richelieu est gravement endommagé. Le navire de ligne peu endommagé s'en tire plutôt bien ; pour répondre aux attaques, le capitaine de vaisseau Marzin devra faire sans son artillerie de 380 qui n'est pas en état de fonctionner.

Les explosions et les dégâts des salves adverses entraînent la peur et l'exode d'une foule bigarrée, au milieu de laquelle, sur la route de Rufisque, Boislambert et Bissagnet, à bicyclette, slaloment tant bien que mal. Vue de terre, ils ont estimé que tout débarquement à Dakar était désormais condamné et que la suite de l'opération M, ne pourrait se dérouler favorablement que dans les environs du phare du petit port de Rufisque, situé à une vingtaine de kilomètres de Dakar, lieu où le plan Charles pourrait être exécuté.

En fin de matinée, le gouverneur général Boisson, se fait entendre sur les ondes : il rend le Chef de la France Libre responsable de tous les malheurs survenus. En début d'après-midi un jeu d'échanges radio entre le Westernland et le Barham occupe les ondes : Heure du déclenchement de l'opération à Rufisque ? Mesures de protection des unités de la France Libre ? Participation des renforts britanniques ? La réussite est impérieuse pour amener la place forte de Dakar au ralliement, isolée par terre et par mer.

Le plan Charles

Vers 15h30, l'amiral Landriau à Dakar est informé que : « plusieurs bâtiments font route vers Rufisque ». Il fait ouvrir le filet de protection à l'Est de l'île de Gorée pour laisser passer le contre-torpilleur L'Audacieux commandé par le capitaine de frégate Derrien qui a pour mission de se rendre compte, sur place, de ce qui se passe en baie de Rufisque.

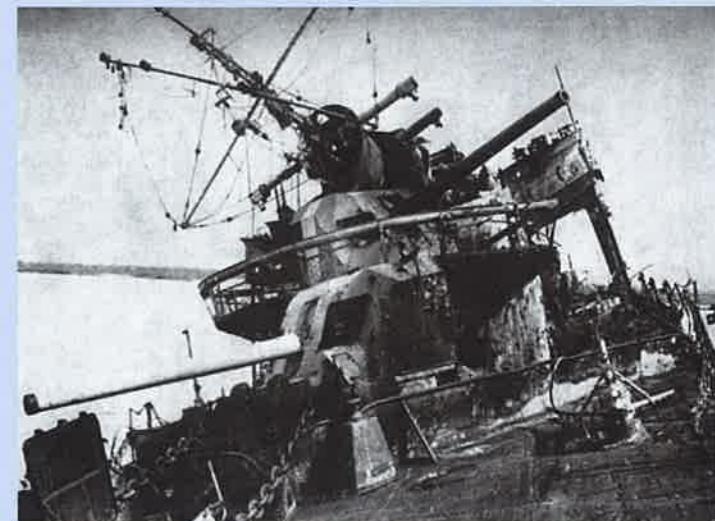
A peine a-t-il franchi le barrage protecteur que le bâtiment est repéré par un avion de reconnaissance qui immédiatement guide l'Australia vers la cible. Le croiseur britannique de 10 000 tonnes ouvre le feu à 3000 m ; la première salve tombe court. La deuxième et la troisième d'obus de 203 font de L'Audacieux une épave désemparée, en flammes, qui ira s'échouer dans la nuit sur la côte, non loin de Rufisque, sur la plage de Popenguine.

C'est de nouveau La Surprise, toujours en surveillance, qui va assurer la recherche et la récupération des marins pendant 5 heures durant, dans la brume. Le sauvetage comptera 81 morts et 70 blessés.

La disparition du contre-torpilleur accompagnée d'échos de fortes explosions et ce, à quelques kilomètres du croiseur Georges Leygues, l'un des fleurons de la force navale YANKEE fait réagir l'amiral

Lacroix qui détache sur zone le contre-torpilleur Le Malin. Sur le secteur assigné, le bâtiment ne constate rien de particulier. L'Australia s'est déjà éloigné, fondu dans la brume.

Vers 16h00, un Glenn Martin du général de l'air Gama, annonce la détection visuelle d'un groupe naval comprenant 5 transports en route vers l'Est. C'est pour l'amiral Lacroix le signe d'un débarquement probable à Rufisque ! Pour en avoir confirmation, il fait appareiller d'urgence le Georges Leygues et le Montcalm qui devront naviguer dans la brume, à terre du dangereux banc de la Résolue et se tenir le plus tôt possible en position au large du phare. Cette sortie à deux, connue des Britanniques, entraîne une certaine confusion sur la conduite à tenir. Cunningham au large, ordonne l'arrêt du plan Charles.



L'Audacieux échoué à Popenguine

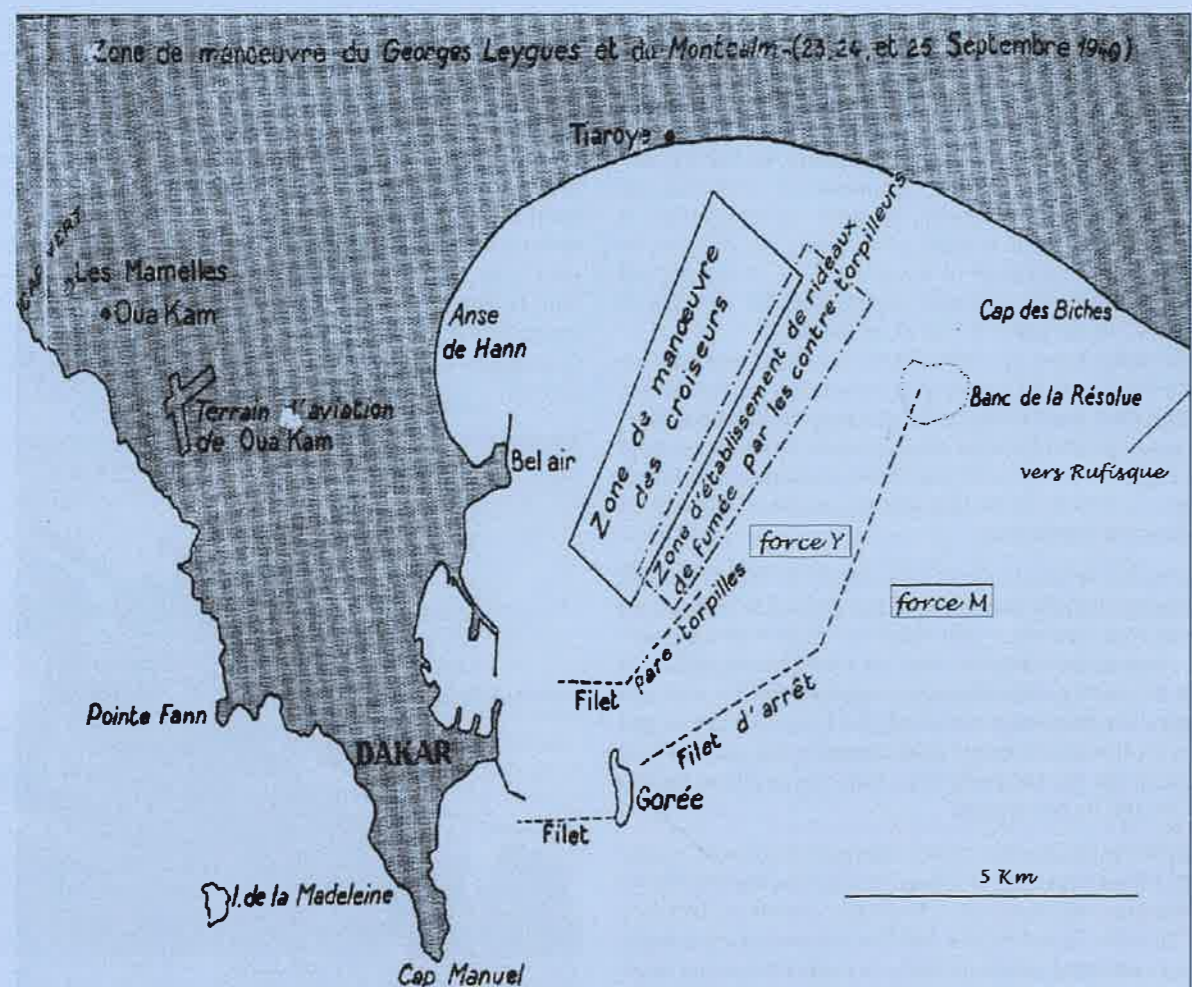
Il détache son corps de bataille au nord pour se rapprocher des transports français, bondés par les « Free French » et insuffisamment protégés. Le sous-marin dakarois Ajax ne s'est pas montré mais il paraît raisonnable aux officiers d'état-major de penser qu'il a pris une route de chasse pour se mettre à l'affût.

Le Westernland et le Pennland, détournés de leur route sous le coup de la menace nouvelle, sont repérés en route, au large de la Pointe Rouge. Mais même en faisant route « machines sur le pont » les 2 transports ne peuvent plus être au rendez-vous des avisos FNFL, déjà en vue de Rufisque où le soleil se couche vers 18h00. De son côté, l'amiral Lacroix ne croit plus au débarquement pour aujourd'hui, en conséquence à 17h20, il ordonne le demi tour à ses 2 croiseurs menacés par des avions britanniques, servis par la brume qui se dégage en altitude. Cette décision gomme une funeste rencontre pour les avisos FNFL, bien seuls à l'est de la baie face aux 2 croiseurs de 7500 tonnes!

En prenant fin à 17h20, la mise en place du dispositif de débarquement à Rufisque a utilisé tous les marins des forces navales françaises libres, sans exception. Ce sont en particulier les fusiliers marins (200 avec les conducteurs du Train), transférés à bord des avisos FNFL, en qualité d'éléments précurseur, qui devront assurer le débarquement du gros des troupes de Monclard.

C'est une mission faisable si les troupes coloniales à terre fraternisent dès la prise de contact ; elle est impossible à la moindre opposition de leur part. De Gaulle décide d'envoyer sa marine à Rufisque. Les transports et l'escorte sont loin d'être à pied d'œuvre.

A 17h25, l'avis escorteur Commandant Duboc, le premier à se présenter dans le port pour une manœuvre d'accostage au wharf n°3, est pris à partie par la batterie de 95 du phare de Diokoul. Quinze obus sont tirés faisant 3 morts et 4 blessés graves sur l'avis. A quelques centaines de mètres derrière, l'avis Commandant Dominé est pris sous le feu, lui aussi. Les salves de riposte du Savorgnan de Brazza au 138 font taire le 95.



Zone d'opérations des 2 côtés des filets protecteur

Après un court moment d'accalmie, les mitrailleuses d'une compagnie du 3e bataillon du 7e RTS, affectée ici depuis juillet, se font entendre lorsque les baleinières du Savorgnan sont mises à l'eau pour débarquer les fusiliers de l'enseigne de vaisseau Amyot d'Inville et les conducteurs du lieutenant Dulau.

A terre, le groupe Bois Lambert rassemblée à nouveau, est arrivé dans l'après-midi, juste à temps pour prendre contact avec des hommes de la garnison du phare. Ils n'ont obtenu aucune certitude quant à l'attitude des officiers - absents - face au débarquement.

Les tirs de 95 et des mitrailleuses répondent à l'interrogation des agents : il y a des morts et des blessés des deux côtés ; ici aussi leur mission est maintenant sérieusement compromise.

A 17h51, c'est l'échec, les avisos du capitaine de corvette Roux se retirent sous la protection d'épais nuages de leurs fumigènes. De Gaulle vient de signifier par message la fin du plan Charles. La journée du 23 qui avait commencé plein d'espoir se termine par un acte de renoncement. Les Français Libres ne peuvent mener à bien et sans violence, le ralliement des Français de la forteresse Dakar. L'œuvre pacifique n'est plus possible ; désormais les morts et les blessés des deux bords barrent la route à la volonté de réconciliation de quelques rescapés « éclairés ». C'est le choix de la persévérance qui s'impose désormais aux Français Libres, choix éclairé par une lueur : la Polynésie Française s'est ralliée aujourd'hui.

A 19h10, Cunningham rend compte à Churchill de la mauvaise tournure des événements. Espère-t-il en recevant l'ordre de se retirer, s'éviter la situation redoutée et inconfortable qui avait été celle de Somerville à Mers El Kebir ? Il est fixé dès 22h14 : « Puisque nous avons commencé, il faut aller jusqu'au bout. Ne vous laissez arrêter par rien » ordonne l'ancien Premier Lord de la Mer.

De Gaulle adresse dès 22h07, au général Ismay, chef d'état-major impérial, un communiqué, à l'intention de la presse qui précise que

« le général de Gaulle a retiré ses troupes et ses navires, ne voulant pas être une cause de lutte entre les Français ».

Les avisos FNFL et les transports s'éloignent maintenant au large. Peu avant minuit, Cunningham fait adresser un ultimatum à Boisson lui intimant de remettre ses pouvoirs au général de Gaulle avant 06h00 du matin, dernier ultimatum avant qu'il ordonne les frappes. La réponse du gouverneur est diffusée à 03h40 ; elle n'est pas surprenante : « la France m'a confié Dakar. Je défendrai Dakar jusqu'au bout ».

4 - 3 Les batailles navales du 24 et 25 septembre

Le 24, les hostilités démarrent à 06h50, la DCA du Malin abat un avion d'observation anglais.

L'état-major de Boisson prend la décision d'écarter par remorqueurs la poupe du Richelieu pour rendre battantes ses tourelles et couvrir ainsi la zone Sud-Ouest de la baie.

Sur ordre, toutes les unités de la force navale britannique, au pas de tir, ont « mis à bloc » le pavillon bleu n°7 qui ordonne le « prêt à faire feu ». C'est le « halier bas » du pavillon qui déclenchera un feu d'enfer sur le port.

A partir de 07h00, des Skuas attaquent le Cap Manuel et le Richelieu avec des bombes de 500 livres. Sans résultat. Plus tard, 6 Swordfish bombardent à nouveau le bâtiment de ligne. Trois d'entre eux sont abattus par la chasse dakaroise. Les codes britanniques sont récupérés, ils vont servir maintenant - aux spécialistes de Boisson - à brouiller les fréquences de travail des avions.

A 09h37, la visibilité s'est améliorée, le « halier bas » du pavillon bleu déclenche des salves d'une centaine d'obus de 380 pendant 34 minutes ! La force YANKEE riposte avec imprécision. Prisonniers derrière le filet, les bâtiments doivent leur survie à des évolutions erratiques pour rendre ardu le travail de pointage des canonnières anglaises.

Le bombardement britannique ne touche aucune cible militaire mais fait de nombreuses victimes civiles. Le Barham est touché par du 240, la tourelle de Gorée a tiré 27 obus dans sa direction. Pendant ce temps, de Gaulle à bord du Westernland fait reprendre les émissions radio vers Dakar où il « adjure encore une fois les Français de Dakar de s'unir à lui sans délais » ; « d'éviter la destruction de Dakar ».

En écho à cette harangue conciliatrice, le sous-marin Ajax qui avait choisi un cuirassé pour proie, donne un coup de périscope de trop. Trahi par son outil de vision et par le sonar ASDIC, il est vigoureusement attaqué. Trois explosions de grenades sous-marines l'obligent à faire surface ; les hommes rescapés, prisonniers, sont retenus à bord du Cumberland qui les fera mettre en prison à Freetown dès son arrivée.



Destroyer en manœuvre erratique à grande vitesse

Le torpilleur dakarois Le Hardi va être à l'origine de la plus forte canonnade de la journée. Venu récupérer l'équipage d'un avion abattu, le bâtiment intrus est engagé à 16 kilomètres de distance par l'artillerie de la Force M qui se voit aussitôt contrebattue par les canons à longue portée de la Force YANKEE et des batteries à terre. L'échange va durer trois quarts d'heure, tandis que le Hardi fait route vers le port, où des navires marchands frappés à quai, de plein fouet sont en piteux état : le Porthos a été « servi » pour la deuxième fois ; le Tacoma chargé de fûts d'huile, en feu, en proie à un incendie d'une rare violence, est condamné à se consumer. Plus de 150 gerbes encadrent le Richelieu ! La furie s'arrête à 13h30.

A 14h15, au large, l'équipage de l'avisos Commandant Duboc procède à une triste cérémonie dans le Sud Sud-Ouest de l'île de Gorée : le capitaine de corvette Jacquelin de la Porte des Vaux fait immerger trois de ses hommes tués à Rufisque (aspirant Crémel ; quartiers-maîtres Broudin et Dupuis), « morts au combat pour la liberté de la France, tués par des Français ». Le conducteur Bell qui assiste à la cérémonie confie dans cet instant d'immense tristesse, où le mot de réconciliation est vidé de son sens : « quand on voit ça à 18 ans, cela fait mal ».

A 15h34, neuf Swordfish attaquent les croiseurs dakarois. Peu de dégâts sur les bâtiments mais deux aéronefs abattus n'apporteront plus sur l'Ark Royal.

La bataille est terminée pour la journée. A cette heure une baleinière quitte le Westernland pour le Barham. A bord, le Général, le général Spears et le lieutenant de Courcel se rendent, sur mer soulevée par le clapot, à la conférence des 4 officiers généraux. Les ordres sont clairs « arrêter les bombardements mais poursuivre le blocus » « préparer une tentative nouvelle en marchant sur la Place par les terres ». Les interlocuteurs se sont accordés. A la nuit tombée, le général de Gaulle quitte le Barham dans sa baleinière à rames, sous le regard d'une partie de l'équipage lui rendant « tristement les honneurs ». Que d'espoirs évanouis dans la brume de Dakar !

Le 25, la nuit portant conseil ? Cunningham qui s'est rappelé l'exhortation de Churchill « ne se laisser arrêter par rien », informe le Chef de la France Libre que les dernières observations aériennes révèlent

que les chances de succès de l'opération M ne sont pas aussi compromises qu'on pouvait le penser et qu'avec une visibilité exceptionnelle, le combat pourrait reprendre.

De Gaulle fait émettre à nouveau des messages radio pour proposer le ralliement et contre l'effusion de sang entre Français.

Peu après l'aube, un groupe de chasseurs Curtiss décolle de Ouakam. Ils ont pour mission de neutraliser les hydravions embarqués qui « apprécient » les tirs des cuirassés et des croiseurs anglais. Les hydravions sont à poste quinze minutes environ avant l'ouverture du feu. Le Walrus de réglage du Resolution est abattu alors qu'il se mettait en place. Les contre-mesures anti-guidage dakaroises, vieilles de quelques jours, consistent à brouiller les fréquences et faire des rideaux de fumée dès que l'hydravion anglais se montre.

En rade, le sous-marin Béveziers de 1500 tonnes, commandé par le lieutenant de vaisseau Lancelot, franchit le filet pour se mettre en position de torpillage sur la route de tir des fleurons de la flotte M qui suivent toujours le même rail de navigation depuis la veille, pour éviter les coups de la batterie des Mamelles.

Le gibier de Lancelot est le plus gros, c'est le cuirassé Résolution. Préoccupés par les tirs de 152 du Richelieu, les veilleurs se laissent surprendre par une gerbe de 4 torpilles lancées peu après 09h00. Le temps de parcours des torpilles qui a été calculé de manière juste se termine par des explosions qui ouvrent une brèche de 140 m² à bâbord avant. Machine noyée, donnant de la bande, le cuirassé évite le naufrage en jetant à la mer ses munitions de 380. Le Béveziers grenadé 4 fois, s'éloigne à petite vitesse, à l'immersion de 25 m. Le « Sister » ship du Resolution, le Barham, à la peine lui aussi, est l'objet de l'attention du Richelieu qui le gratifie, à la distance de 22 Km, d'obus de 380 tirés de sa seule tourelle encore valide.

A 09h15, le Richelieu est atteint non gravement par un 380 du Barham. Peu après, l'hydravion Walrus de l'Australia qui a guidé les tirs du Barham est abattu par un Curtiss. Le tir du cuirassé britannique se dérègle puis cesse. Le Richelieu touche à nouveau, au 380 le Barham, tandis que l'Australia est atteint par 2 obus de 152. Les 2 cuirassés sont devenus inopérants. Une opération de remorquage est mise en place. C'est la remorque du Barham qui ramènera le Resolution à Freetown.

4 - 4 La fin de l'opération Menace

L'amiral Cunningham est convaincu que l'heure est venue pour lui de se retirer.

Un message de Churchill daté du 25 septembre à 13h27 confirme cette résolution « Nous avons décidé que l'opération entreprise contre Dakar devait être abandonnée. Vous devez vous retirer immédiatement ».

C'est seulement vers 17h00 qu'à bord du Westernland, rejoint par le Devonshire, que l'on apprend par signaux lumineux, la décision de Londres de mettre fin à l'opération Menace.

Les Français Libres tournent le dos à Dakar, avec l'amertume de l'échec.

Dans la cabine du commandant d'Argenlieu, le Général s'interroge : et maintenant ?

Il a déjà exprimé sa conviction à la fin de la réunion des généraux sur le Barham « Quoi qu'il arrive, la France Libre continuera ». La cruelle épreuve de Dakar brûle en chacun, mais les hommes qui avaient choisi de le suivre doivent être informés de sa réponse et chacun aura alors la liberté du choix : poursuivre avec lui ou se retirer. La France Libre est âgée de 3 mois.

Le Westernland mouille en rade de Freetown. Le 28 septembre à 09h00, de Gaulle réunit tous les officiers dans le salon, y compris d'Argenlieu et Perrin en civières.

Le style du Chef de la France Libre : un court préambule de 5 phrases en une minute puis le développement d'une voix ferme, déterminée

pour exposer les raisons qui l'ont amené à cesser toute participation à l'affaire de Dakar. Résolument tourné vers l'avenir le Général a esquissé, à grands traits, les missions qu'il allait confier à ses hommes pour un seul but : délivrer la France à partir d'ici, en Afrique, et « lui rendre la parole ».

Ensuite de Gaulle rejoint le Pennland où là aussi, il avait fait réunir les officiers et leur dit : « un chef militaire n'a pas de compte à rendre à ses subordonnés. Cependant étant donné la situation spéciale où nous nous trouvons, et la nature exceptionnelle des liens qui nous unissent, j'estime de mon devoir de vous donner les raisons de la décision que j'ai prise après Rufisque d'interrompre les opérations de débarquement. Et ces raisons vous allez les redire à vos unités respectives, à tous vos hommes, car je vous considère aujourd'hui non comme supérieurs mais comme leurs représentants devant moi » Puis à la grande surprise il ajoute « chacun a le droit de n'être pas d'accord avec moi pour poursuivre, chacun est libre ».

La presse internationale des 27, 28 et 29 septembre n'est pas tendre avec le Chef de la France Libre. La propagande de Vichy triomphe sans retenue.

Dans une lettre qu'il écrit à Mme de Gaulle, il dit « tous les plâtras me tombe sur la tête, mais mes fidèles me restent fidèles », « aucun n'a voulu me quitter ».

Le refus de Dakar qui a tué, blessé, fait prisonnier, 18 compagnons, impose aux autres un nouveau devoir : convertir en gagnant des batailles, en faisant savoir à la France que dans les années à venir des soldats, des aviateurs et des marins vont inexorablement buter l'Allemand hors de l'Hexagone.

À l'escale de Freetown, le 28, ni Boislambert, ni Bissagnet ne sont là. Ils ont été arrêtés juste au moment où ils allaient passer la frontière de Gambie ; Brunel, Akoum et Campistron ont eu plus de chance. Prisonniers particuliers, les 2 compagnons ont rejoint les aviateurs Français Libres, pris à Ouakam, le 23. Dans les geôles de Boisson, rien ne sera épargné à ces « déserteurs » qu'il conviendra naturellement de condamner à mort. De Gaulle trouvera les moyens de pression qui les sortiront de la prison de Clermont-Ferrand en 1941, à l'exception de Boislambert qui devra attendre 1943 pour s'évader. Le Général le serrera dans ses bras lorsqu'il viendra à nouveau à Carlton Gardens pour reprendre du service.

4 - 5 Cap sur Douala

Les permissionnaires pour Freetown ont dû attendre une semaine pour aller à terre : la première escale française libre ! Permission par quart, un jour sur quatre. Une escale sans histoires.

À bord du Westernland, aux salons, les activités de loisir sont occupées par le bridge, la belote ou le poker ; c'est selon le goût. Le piano est souvent mis à contribution par les Anglais et puis de temps en temps par le commandant Koenig venu du Pennland aider le colonel Pigeaud sur ordre de De Gaulle. Si les doigts anglais sont plutôt « jazzy », ceux de Koenig le porte vers la sonate ou le nocturne.

Sur rade se détache la silhouette du mastodonte Résolution penché par 10° de gîte.

Comme prévu dès le 27 septembre, de Gaulle se rend à Lagos au Nigeria, par aéronef de l'Ark Royal, pour y rencontrer le général de Larminat, nommé par lui, gouverneur général de l'Afrique Equatoriale Libre. Il y est bien sûr question de l'avenir immédiat de la France Libre et de l'Afrique Equatoriale Française Libre. Larminat apporte au Général la réponse de l'Afrique : l'inébranlable loyauté de ses militaires et civils est à la hauteur de celle des « soldats » de l'opération Menace.

Le 3 octobre en matinée, la flotte française appareille pour Douala et Pointe Noire. Elle sera sous protection des bâtiments britanniques jusque dans le Golfe de Guinée.

Un mouillage d'attente a été fixé devant Victoria, petit port du Cameroun britannique, le Pennland et le Westernland ne pouvant pas remonter le Wouri. L'avis Commandant Duboc est détaché du groupe pour aller à Lagos où le général de Gaulle l'attend. C'est le capitaine de corvette Bourguines qui a l'honneur de porter la marque du Chef de la France Libre et de le conduire à Douala par le fleuve Wouri.

La route des Français Libres se dessine, le Cameroun, une terre française dirigée par le gouverneur Leclerc, les attend. Après Dakar, la première halte se fait à Victoria : un symbole ?

NB Un officier de la coloniale en position à Rufisque lors de l'opération « Menace » ayant rejoint les Forces Françaises Libres à Brazzaville raconte « Nous étions décidés à nous rallier aux premiers débarqués. Nous nous sommes levés quand les F.L. ont mis le pied sur la jetée, mais ils ont réembarqué... »



Insigne du BM 21

Fin 1938, devant les menaces que le gouvernement italien fait courir sur les possessions françaises en Mer Rouge, après la conquête de l'Éthiopie, l'envoi de renforts est décidé. Le 1er bataillon du 8e régiment de tirailleurs sénégalais est ainsi constitué en « 1^{er} bataillon de marche de la Côte française des Somalis ». Sous les ordres du chef de bataillon Georges Raynal et de son adjoint, le capitaine Lanlo¹, il embarque fin décembre à bord du Sphinx et du Chantilly, à Marseille, à destination de Djibouti.

Débarquée le 10 janvier 1939 à Djibouti, l'unité devient aussitôt « 1^{er} bataillon du régiment de tirailleurs sénégalais de la Côte française des Somalis », et est envoyée à la frontière pour monter la garde dans les environs d'Ali Sabieh, sur la route et la voie ferrée qui mène d'Addis-Abeba à Djibouti. Quand l'Italie déclare la guerre à la France, le 10 juin 1940, le bataillon pénètre en Éthiopie.

Il a avancé de quelques kilomètres quand, le 17 juin, le général Legentilhomme, commandant supérieur des troupes françaises en Côte des Somalis dénonce, à Djibouti, dans son ordre général n° 4, les pourparlers d'armistice engagés par le gouvernement français et appelle ses troupes à continuer le combat aux côtés de l'Empire britannique. Le bataillon se rallie avec enthousiasme à l'appel.

Si le général Legentilhomme, à la tête d'environ 8 000 hommes de troupe active² a manifesté sa volonté de poursuivre la lutte, conforté par l'arrivée à Djibouti du colonel de Larminat le 14 juillet, les autorités, et d'abord le gouverneur Hubert Deschamps, hésitent à franchir le cap de l'illégalité, et les colons voient d'un mauvais œil une entreprise qui leur semble risquée. Le général Legentilhomme ordonne au bataillon de bloquer à la frontière éthiopienne le général Germain, envoyé par Vichy pour appliquer les conditions de l'armistice dans la colonie. Mais, mis en minorité au sein du Conseil administratif de Djibouti,

Le bataillon de marche n° 21

et malgré la menace, lancée par les Britanniques le 19 juillet, de couper toutes les sources d'approvisionnement du territoire, il est supplanté par le général Germain, investi par Vichy des pouvoirs civils et militaires, qui fait son entrée dans la ville le 25 juillet. Le lendemain de l'annonce de son remplacement par le général Aymé par la radio de Vichy, le 1er août, Legentilhomme passe à Zeilah la frontière du Somaliland. Le 4 août, n'ayant plus à craindre une intervention des Français, les troupes italiennes envahissent ce territoire, défendu par quelques unités britanniques qui doivent bientôt l'évacuer.

Le territoire de la Côte française des Somalis est alors cerné par les possessions italiennes. Le 2 septembre, Pierre Nouailhetas, un anglophobe notoire, prend les fonctions de gouverneur, à la place de Deschamps. Demeurée sous l'autorité de Vichy, la colonie accepte les conditions de l'armistice, même si les forces militaires restent intactes. Mettant alors leurs menaces à exécution, les Britanniques établissent, à partir du 1^{er} octobre, un blocus du golfe de Tadjoura, plus ou moins efficace, selon les périodes. De septembre 1940 à décembre 1942, sous la férule des autorités vichystes, la population – 2 000 Européens, 7 000 soldats et 70 000 autochtones – connaît les privations et le rationnement, et toute forme de dissidence est combattue. Quelques ralliements succincts viennent renforcer, durant cette période, les Forces françaises libres de la Côte française des Somalis, qui ne comptent que 360 hommes, dont seulement 52 Européens, en janvier 1942, avec 32 ralliements, notamment, entre avril et octobre 1941, et assurent le blocus terrestre du territoire après la conquête de l'Afrique orientale italienne³.

Regroupé à Djibouti en septembre 1940, le régiment de tirailleurs sénégalais de la Côte française des Somalis est dissous le 15 octobre, et le 1er bataillon est transformé en bataillon formant corps, le bataillon de tirailleurs sénégalais n° 1, sous les ordres du commandant Raynal et de son adjoint, le capitaine Taupin. Outre le lieutenant Oursel, officier des détails, et le médecin-lieutenant Moret, le lieutenant Labarsouque commande la 1^{ère} compagnie, le capitaine Pelletier la 2^e compagnie, le capitaine Sambron la 3^e compagnie et le capitaine Coffinier la compagnie d'accompagnement. Le débarquement allié en Afrique du Nord, le 8 novembre 1942, laisse espérer un temps un ralliement pacifique de la

colonie à la France combattante, vite déçu par l'attitude jusqu'au-boutiste des autorités, qui demeurent fidèles à Vichy. Révolté par cette passivité, alors que la nouvelle du ralliement de l'Afrique occidentale française parvient à Djibouti le 24 novembre, le bataillon décide de s'évader du territoire et de rejoindre le Somaliland. Le soir du 27 novembre, un détachement comprenant trois compagnies du BTS n° 1^{er} et six batteries du groupe d'artillerie coloniale du lieutenant-colonel Hannequin⁵ quitte Djibouti. Les accompagnent un détachement de transport dirigé par le lieutenant Messenger, un peloton hors rang emmené par le capitaine Le Hoanec, un service de l'artillerie commandé par le lieutenant Souleau, deux détachements d'isolés d'autres corps sous les ordres des capitaines Lanlo et Calvet, et un détachement de DCA commandé par le sergent-chef Vauclair⁶. Au total, le détachement comprend 39 officiers, 252 sous-officiers, 270 hommes de troupe et 868 indigènes. Il fait mouvement vers le village de Loyada, où il passe la frontière, et atteint Zeilah le lendemain. Le lieutenant-colonel Raynal prend alors contact avec le détachement Somali des FFL du lieutenant-colonel Appert, commandant des Forces françaises libres de l'Est africain. Au total, c'est, avec le BTS n° 4 (futur bataillon de marche n° 24), 1 800 hommes qui ont passé la frontière pour rallier la France combattante.

Le lendemain, ils sont rejoints par le capitaine Oursel, les lieutenants Munch et Marnay, ainsi que six sous-officiers européens, qui ont choisi de passer individuellement la frontière après l'échec du ralliement de la 2^e compagnie du BTS n° 1, stationnée dans le village de Holhol.

Le 3 décembre, le détachement arrive à Dire Daoua, en Éthiopie, où il est rebaptisé « Groupe mobile de la Côte française des Somalis ». Tandis que le capitaine Oursel est nommé officier de liaison auprès du commandement britannique, le capitaine Coffinier devient commandant adjoint du groupe et les deux groupes d'isolés sont regroupés en un détachement unique sous les ordres du capitaine Calvet. Tandis que le PC du groupe est installé au consulat de France, le détachement motorisé et le détachement Calvet occupent le camp de la cimenterie, les trois compagnies du BTS n° 1 et le groupe d'artillerie coloniale, le camp d'Urso.

Mis à la disposition du général de Gaulle, par l'ordre n° 1 du 17 décembre 1942, le groupe prépare le ralliement de Djibouti,

Bibliographie 4 « Dakar »

- Mémoires de guerre – l'Appel – Charles de Gaulle
- Les premiers soldats du général de Gaulle – Général Saint Hillier
- Dakar 1940 – Henri Dominique Segretain
- Les fers de l'Espoir – Hettier de Boislambert
- Chroniques irrévérencieuses – Edgard de Larminat
- La marine française et la guerre 1939-1945- Philippe Masson
- Souvenirs de guerre – Thierry d'Argenlieu
- L'honneur et les rebelles de la Marine Française

alors que les pourparlers engagés avec les autorités vichystes traînent en longueur. Le 22 décembre, un tract en faveur du ralliement, signé « *Chancel* » (du nom du délégué de la France combattante dans l'Est africain et l'Éthiopie, Ludovic Chancel), est lancé sur Djibouti, suivi le lendemain d'un tract anonyme. Le 25, des éléments du groupe quittent Dire Daoua en train pour Daouenlé, poste éthiopien près de la frontière de la Somalie française, où ils retrouvent le détachement Somali d'Appert, parti de Giggiga le 23. Enfin, le 27, un troisième tract, signé « *Raynal* », est lancé sur Djibouti.

Finalement, prenant la tête d'une colonne franco-britannique, le matin du 26 décembre, deux compagnies des FFL pénètrent en Somalie française à Ali Sabieh, s'emparent du chemin de fer et progressent jusqu'aux abords de Djibouti. Deux jours plus tard, mis devant le fait accompli, le général Dupont, commandant de l'artillerie de la Côte française des Somalis, chargé des pouvoirs civils et militaires, signe à Chebele (petite gare sur la ligne du chemin de fer franco-éthiopien à 15 kilomètres de Djibouti) le protocole de ralliement et remet les pouvoirs civils à Ludovic Chancel. Le lendemain, les troupes des Forces françaises libres entrent dans Djibouti.

Avec le ralliement de la Côte française des Somalis, c'est plusieurs milliers d'hommes qui peuvent rejoindre le combat. Dans ce cadre, le BTS n° 1 est réorganisé, avec la nomination du chef de bataillon Dives, ancien commandant du BTS n° 2, le 3 février, en remplacement du lieutenant-colonel Raynal, avec le capitaine Sambron comme adjoint, et le capitaine Oursel à la tête de la 2^e compagnie, en vue de rejoindre le Proche-Orient. Le bataillon compte onze officiers, 49 sous-officiers européens, 41 indigènes, 17 soldats européens et 728 indigènes, soit un effectif de 835 hommes. Par ailleurs, l'état-major du lieutenant-colonel Raynal, qui comprend cinq officiers, deux sous-officiers et treize soldats, lui est rattaché. Parti en train d'Urso le 8 février, le BTS n° 1 arrive à Djibouti le lendemain et embarque sans délai à bord du S/S Mariposa, paquebot américain. Après une escale à Aden le 10, il arrive à Suez le 13 et, de là, rejoint en train le camp de El Tahag, qui est atteint le 15.

Là, le bataillon se réorganise pour devenir une unité motorisée. Il comprend dorénavant trois compagnies de fusiliers-voltigeurs et une compagnie lourde divisée en six sections : pionniers, transmissions, mortiers, Brenn-carriers, antichars et administration, sous le nom de « *bataillon de marche n° 21* ». Surtout, il est intégré, avec le BM 24 (ancien BTS n° 4) et le BM 22 (ancien bataillon de tirailleurs sénégalais

de la Côte française des Somalis), qui est attendu de Djibouti, à la 4^e brigade française libre du lieutenant-colonel Raynal. Équipé partiellement avec du matériel britannique, le bataillon reçoit une instruction dans les spécialités de conducteur de véhicules, de mécanicien, de dépanneur et de motocycliste tout autant qu'au combat, aux manœuvres ou au tir.



Le général Legentilhomme

En juillet 1943, la 4^e brigade fait mouvement vers la Tripolitaine, où est basée la 1^{ère} division française libre. Parti le 13, le BM 21 rejoint Zavia, à l'ouest de Tripoli, le 26.

En Lybie, le bataillon connaît de nouveaux bouleversements, qui modifient en profondeur sa composition. Le 7 août, le chef de bataillon Dives part en permission à Casablanca, et son adjoint assure l'intérim. Puis, le commandant étant affecté dans une autre unité, le capitaine Fournier prend le commandement du BM 21, le 9 août, le lieutenant Coutin lui succédant à la tête de la 1^{ère} compagnie de fusiliers-voltigeurs. Par ailleurs, le 16 août, la compagnie lourde est fractionnée en trois unités distinctes, la compagnie antitanks du capitaine Foubert, la compagnie chenillée du capitaine Oursel et la compagnie d'administration du sous-lieutenant Martinat. Enfin, 575 des « *Sénégalais* » d'Afrique occidentale française du bataillon, éloignés de leur pays depuis cinq ans, sont rapatriés le 20 août et remplacés par des tirailleurs d'Afrique équatoriale française de la colonne Leclerc, suivis par 80 autres le 17 octobre. Dans le même temps, de nombreux cadres et hommes de troupes français, comprenant des évadés de France

par l'Espagne comme des militaires des unités d'Afrique du Nord, viennent renforcer l'effectif.

Le 15 septembre 1943, le bataillon fait mouvement vers la Tunisie et s'installe à Nabeul le 18. Là, la 4^e brigade est transformée sur le type du « *régiment nord-africain* », avec un état-major, une compagnie hors rang, une compagnie antichars, une compagnie de canons d'infanterie créée le 18 octobre et placée sous les ordres du capitaine Foubert, enfin, trois bataillons : les bataillons de marche n° 21 et 24, et le bataillon d'infanterie de marine et du Pacifique, qui prend la place du BM 22, dissous, le 19 octobre.

Pour le BM 21, placé sous le commandement du capitaine Fournier et de son adjoint, le capitaine Muller, il comprend désormais trois compagnies de fusiliers-voltigeurs (capitaines Coutin, Marnay et Marois), une compagnie blindée (capitaine Le Gall) et une compagnie d'accompagnement (capitaine Oursel). La compagnie de fusiliers-voltigeurs comprend trois sections de fusiliers-voltigeurs (avec 9 fusils-mitrailleurs et 2 fusils antichars) et une section lourde (2 fusils antichars, 2 fusils-mitrailleurs et un mortier de 81). De son côté, la compagnie d'accompagnement se compose d'une section de fusiliers-voltigeurs portés (avec 12 fusils-mitrailleurs sur jeep), d'une section antichars (avec 2 canons de 75 et 1 canon de 6 livres) et d'une section de 3 groupes de 2 mortiers de 81.

Le 24 octobre, le capitaine Le Gall devient officier de renseignements et de transmissions, et prend le commandement de la compagnie de commandement du bataillon.

Enfin, durant tout le séjour à Nabeul, le bataillon est équipé en matériel américain, avec une instruction poussée, des exercices de tirs, des manœuvres.

Au début d'avril 1944, la 1^{ère} DFL doit être engagée sur le front italien, au sein du corps expéditionnaire français du général Juin. Le 11 avril 1944, les véhicules du bataillon sont dirigés sur Bizerte. Quant aux hommes, ils embarquent à Tunis, le lendemain, à bord d'un train qui les conduit à Bône. Après quelques jours de bivouac à cinq kilomètres de la ville, le bataillon embarque, le 17, à bord du MS Christiaan Huygens, qui transporte 3 000 hommes – c'est-à-dire la 4^e brigade, moins la CCI, et une batterie d'artillerie.

Quittant le port de Bône le soir du 18, le navire rejoint le golfe de Naples, dans la matinée du 20 et rejoint son cantonnement à Trentola, à vingt kilomètres au nord de Naples.

Le soir du 3 mai, la brigade fait mouvement vers le nord, installant son bivouac sur la route de San Clemente à Le

Vaglio, à quatre kilomètres du front. Après une reconnaissance dans son futur secteur, le 6, la brigade est engagée en première ligne le 7.

L'offensive démarre le 10 mai à 23 heures. La 4^e brigade est chargée d'attaquer sur les pentes entre la vallée du Liri à droite et le Girofano à gauche. Le BIMP avance à gauche, le BM 24 à droite, suivi par le BM 21, qui reste en réserve. Une nuit, le bataillon essuie un bombardement en montant sur sa base de départ, au cours duquel le sous-lieutenant Zafiropoulo, de la 2^e compagnie, trouve la mort.

Après l'échec de cette première tentative, la 1^{ère} DFL lance une seconde attaque le matin du 13 mai. En première ligne, le BM 21 tient la droite de la brigade, le BM 24 à sa gauche et le BIMP en réserve.

Profitant du brouillard matinal, le bataillon progresse en colonnes au bas des pentes pour réduire les nids de résistance ennemis. Lors d'un de ces multiples accrochages, le sergent-chef Ehrard, l'un des plus anciens cadres du bataillon, qu'il a rejoint en 1938 avec le grade de caporal, trouve la mort. Au milieu de l'après-midi, l'unité atteint son dernier objectif, sur la crête dite des « *Jumelles* », face au village de San Andrea. Profitant alors de l'épuisement des ressources de l'ennemi, très éprouvé par les derniers combats, les lieutenants Muller et Tabuteau mènent, avec l'aspirant Rostand, une reconnaissance jusque dans le village, où ils capturent une soixantaine d'Allemands. Après la rupture de la ligne Gustav, la 4^e brigade poursuit sa progression, avant de passer en réserve. A Pontecorvo, le bataillon est engagé sur le flanc droit de la division, participant avec la 13^e demi-brigade de Légion étrangère à la réduction du Monte Leucio et à l'avancée vers Madone della Silva.

Après la traversée de Rome, le 13 juin, le bataillon connaît une phase également très dure, à partir du 15 juin, au nord du lac Bolsena. Partant d'Acquapendente, il progresse difficilement à travers la montagne, grimpant le Monte Rufeno puis descendant vers le hameau de Celle Sul Rigo. Lors des combats, le lieutenant Rouyer est tué et l'aspirant Beadle blessé. Enfin, le 18 juin, le BM 21 arrive à hauteur du Monte Calcinayo, occupé par la 1^{ère} compagnie du lieutenant Marnay et la 3^e compagnie du lieutenant Marois, à sa gauche.

Soumis au feu de l'ennemi sur un front étiré, le bataillon connaît une brève accalmie quand un épais brouillard vient recouvrir les crêtes. Toutefois, profitant de la brume, les chasseurs parachutistes allemands lancent une brutale contre-attaque à 14 h 30, afin de prendre d'assaut les positions de la 1^{ère} compagnie ; des tentatives d'infiltration, menées de tous

côtés, les opposent également aux autres unités du bataillon. Lors des combats, la 1^{ère} compagnie perd une vingtaine de cadres, avec la mort du capitaine Coutin et des adjutants Kali et Escusa ; les deux derniers officiers de la compagnie, les lieutenants Tabuteau et Chiari, sont blessés, et il ne reste bientôt plus que deux sous-officiers indemnes.

Malgré les pertes, la compagnie parvient finalement à repousser l'attaque, soutenue par les armes d'appui du bataillon, puis par l'ensemble de l'artillerie divisionnaire. Comme le brouillard se dissipe, les autres compagnies du bataillon et les blindés de la division pressent les flancs de l'ennemi, qui finit par décrocher. A 16 h 30, le sommet du Calcinayo est réoccupé. Deux jours après cet ultime combat, au cours duquel le bataillon a subi des pertes sensibles, il est le relevé par le bataillon Pons du 5^e régiment de tirailleurs marocains. Le 22 juin, la 1^{ère} DFL se regroupe près du lac Bolsena. Installé dans la région de Montefiascone, le bataillon se réorganise, avec la nomination du capitaine Le Gall à la tête de la 1^{ère} compagnie.

Le matin du 26 juin, le bataillon arrive à Anzio, où il embarque sur trois Liberty Ships, à destination de Naples, que les véhicules rejoignent par la route. Le lendemain, les hommes prennent leur cantonnement à Trentola, où ils avaient déjà été installés en avril. Réorganisé, l'effectif comprend désormais 27 officiers et aspirants, 67 sous-officiers européens, 62 hommes de troupe européens et 581 « *Indigènes* », soit un total de 735 hommes.

Avec l'ensemble de la division, le bataillon doit prendre part au débarquement de Provence. Quittant son bivouac le 7 août, il embarque en fin de journée à bord d'un paquebot britannique, le Staffordshire. Le matin du 13 août, le paquebot quitte le golfe de Tarente. C'est alors que les hommes apprennent que l'objectif de l'opération se trouve entre Toulon et Cannes. Dans la soirée, les chefs de corps et les capitaines reçoivent les cartes de la zone de débarquement.

Le soir du 16 août, le convoi de la 1^{ère} DFL arrive devant la plage de Cavalaire. A partir de minuit, les hommes débarquent à bord de Landing Craft Infantry, des péniches de grande dimension pouvant contenir jusqu'à 200 hommes, à une vingtaine de mètres du rivage. Regroupé à deux kilomètres de Cavalaire, le bataillon fait mouvement, le matin du 18, par la route du littoral en direction d'Hyères.

Installé le 19 à l'ouest de La Londe-les-Maures, en réserve du BM 24, il subit quelques tirs d'artillerie de l'ennemi, installé à un kilomètre, dans les Salins d'Hyères. Le lendemain soir, il suit une compagnie du BM 24 qui progresse le long

d'une voie ferrée vers le sud d'Hyères, tandis que le reste de ce bataillon avance par l'est et le BIMP par le nord.

A la tombée de la nuit, la tête du bataillon atteint le Gapeau, dont le pont a sauté. Tandis qu'à gauche, la compagnie du BM 24 est bloquée par l'ennemi, la 3^e compagnie franchit la rivière à gué. A 22 heures, un tir de barrage allemand sur les deux compagnies fait une dizaine de blessés parmi les hommes de la 3^e compagnie, dont deux sous-officiers européens, et l'adjudant-chef Velutini est tué. Reprenant sa progression vers 23 heures, le BM 21 avance en deux colonnes de part et d'autre de la voie ferrée. Le BIMP et le BM 24 étant bloqués dans leur marche, le bataillon est autorisé à passer en première ligne et dépasse la compagnie du BM 24, le chef de bataillon et la 3^e compagnie en tête, suivis de la 1^{ère} compagnie puis de la compagnie d'accompagnement et de la 2^e compagnie, en arrière-garde.

Le 21 août, à une heure du matin, la 3^e compagnie arrive à hauteur de l'École d'agriculture d'Hyères, où elle bouscule les défenses ennemies, tuant deux hommes et en capturant 19. Puis le bataillon s'installe défensivement en poste avancé dans les maisons bordant la voie ferrée à hauteur de l'école, la 2^e compagnie au nord, la 1^{ère} à l'ouest, la 3^e au centre, avec la compagnie blindée, et au sud. Très en pointe, par rapport au reste de la 4^e brigade, l'unité subit les tirs de l'ennemi pendant la nuit ; l'artillerie ennemie fait une dizaine de blessés, parmi lesquels le sous-lieutenant Laffite et le sergent-chef Violain.

Dans la matinée, tandis que le BM 24 et le BIMP lancent de nouvelles attaques à la droite du bataillon, il envoie quelques patrouilles, avant de reprendre, dans l'après-midi, sa progression le long de la voie ferrée, par compagnies successives, la 2^e compagnie en tête. Ses objectifs sont l'usine à gaz, la gare et le quartier de la Croix de Fer, au sud d'Hyères.

Arrivée à la gare du sud par la grande avenue, la 2^e compagnie est accueillie par des tirs d'armes automatiques, de mortiers et d'artillerie qui font 21 tués et blessés dans ses rangs en moins d'une heure. La gare est occupée de vive force en fin de journée, mais la progression est stoppée, l'ennemi tenant toujours les hauteurs qui dominent la ville et les parties sud et sud-ouest de la gare. Le bataillon s'installe alors en position défensive, la 2^e compagnie dans le quartier de la gare, la 1^{ère} compagnie le long de la voie ferrée, face au jardin public, à l'est, tandis que la 3^e compagnie est chargée de s'emparer de l'usine à gaz, au sud-est, sous les tirs de mitrailleuses 20 mm Flak, qui prennent en enfilade l'avenue principale et la voie ferrée.

A 19 heures, le bataillon apprend que des patrouilles ennemies venant des Salins ou venant de nids de résistance non réduits, attaquent les échelons arrière. A l'Ecole d'agriculture, le médecin-chef fait intervenir les hommes d'un groupe de mortiers, pour chasser l'ennemi, qui menace le poste de secours ; huit ennemis sont tués, un Français blessé. Près du Gapeau, une équipe de brancardiers comprenant deux tirailleurs et dix prisonniers sous les ordres du sergent-chef Mattei, est prise à partie au retour d'une mission d'évacuation. Les tirailleurs parviennent à regagner le bataillon, mais une partie des prisonniers s'enfuit et le sergent-chef Mattei, parvenant à échapper à l'ennemi, qui l'avait capturé, disparaît en tentant de rejoindre le bataillon⁹.

Après une nuit sans incident, le matin du 22, la 4^e brigade reçoit l'ordre de progresser vers l'est. Le BM 24 à sa droite et le BIMP en réserve, le BM 21 doit suivre l'axe Hyères-La Moutonne-Le Pradet.

En fin de matinée, le bataillon reçoit l'ordre d'accélérer son mouvement vers Le Pradet pour épauler les fusiliers-marins, accrochés par l'ennemi, qui tient les crêtes à l'ouest du village. A midi, le capitaine Oursel s'installe au Pradel, où de violents tirs d'artillerie endommagent deux camions et occasionnent quelques pertes parmi les hommes. A l'est du village, le BM 21 se déploie, la 2^e compagnie longeant la route, avec pour mission d'occuper Le Pradet, tandis que la 1^{ère} doit s'emparer de la côte 71,4, aux lisières sud du village et que la 3^e est chargée de tenir la route du nord, à hauteur de la côte 78,7, pour faire face aux attaques aux automoteurs de l'ennemi, qui prennent le bataillon en écharpe depuis les crêtes du village de La Garde. En fin d'après-midi, l'ensemble du bataillon est au contact de l'ennemi, cependant que la prise de La Garde par le BIMP soulage le flanc droit.

Pendant la nuit, une patrouille de la 3^e compagnie, guidée par deux prisonniers, pousse une reconnaissance vers le fort de Carqueiranne, 2,5 km au sud du Pradet, où il obtient la reddition de 131 ennemis. Vers 1 h 30, elle revient avec neuf prisonniers supplémentaires. De son côté, le bataillon compte, au terme de cette journée 6 tués, dont un gradé de la 2^e compagnie, 23 blessés (dont trois gradés européens et 6 « indigènes ») et un disparu.

Le 23, en début d'après-midi, la progression vers l'ouest reprend, avec pour mission de s'emparer du pont de la Clue. Ayant pour mission de progresser au sud le long de la côte, la 3^e compagnie avance en commun avec la 2^e, tandis que la 1^{ère} reste en réserve. Prise sous le feu d'armes automatiques, elle parvient à rejoindre la

2^e, mais sa progression est bloquée par le fort du Pin de Galle.

L'artillerie ne pouvant régler son tir sur ce fort, qui est dans un creux, les mortiers de la compagnie d'accompagnement prennent en charge l'opération, avec un plein succès ; un obus met le feu au dépôt de munitions, qui explose, faisant également sauter deux des quatre pièces de 88 mm. Tandis que la 3^e compagnie s'empare de l'objectif, la 2^e compagnie reprend son mouvement vers le pont de la Clue.

Dans la région du pont, malgré une préparation d'artillerie d'une demi-heure, la progression des 1^{ère} et 3^e compagnies est ralentie par un canon automatique tirant sur le flanc gauche. Vers 15 heures, la 1^{ère} est envoyée en réserve de la 2^e, qui peine également à progresser dans un terrain difficile, où l'ennemi dispose de nombreux nids de résistance.

Deux heures plus tard, la 3^e compagnie parvient finalement à s'emparer des positions dominant à l'ouest le carrefour et le pont. Au terme de la journée, le bataillon a tué environ 50 ennemis et fait 84 prisonniers, pour un tué (le sergent Durou, de la 3^e compagnie) et quatre blessés de son côté.

Le lendemain, après une importante préparation d'artillerie, la 1^{ère} compagnie, appuyée par les feux de la 2^e compagnie et de la compagnie d'accompagnement, s'empare, à 10 h 30 de la côte 62,8, où l'ennemi tient un poste avancé ; 40 hommes sont capturés, ainsi qu'un important butin. Par ailleurs, de nombreux prisonniers sont ramenés par des patrouilles envoyées pour nettoyer le secteur.

Peu après, le PC du bataillon obtient la reddition du fort de Carqueiranne. Deux officiers et 121 sous-officiers et soldats sont faits prisonniers, un important matériel de détection d'avions et de sous-marins capturés, ainsi que huit mitrailleuses, un canon de 75 et huit pièces de DCA.

Alors qu'elle tente de reprendre sa progression, la 3^e compagnie est stoppée par les tirs ennemis du fort Sainte-Marguerite, qui lui causent quelques pertes, malgré une intense préparation d'artillerie.

A défaut de le prendre de vive force, on décide, vers midi et demie, de négocier une reddition. Faute de vivres et de munitions, la garnison se rend à 15 heures au colonel Raynal, en échange d'une attestation qu'elle s'est défendu jusqu'à la limite de ses moyens. 22 officiers, dont trois officiers supérieurs, et 701 sous-officiers et hommes de troupes sont faits prisonniers, avec armes et bagages, ainsi que 80 blessés.

Après la prise de Toulon, le bataillon

rejoint par les véhicules organiques pénètre le 28 à Maussane, où de nombreux jeunes volontaires contractent un engagement, avant de partir, dans la soirée, en direction d'Arles. Le lendemain matin, le personnel et le matériel traversent le Rhône sur bac, avant de rejoindre Saint-Gilles dans l'après-midi. Puis le bataillon suit le mouvement de la 4^e brigade, poussant vers Nîmes, avant de remonter vers le nord par Lyon puis Dijon, en direction de Belfort.

Engagé de nouveau le 26 septembre en direction de Ronchamp, au nord-ouest de Belfort, il s'empare, après un rude combat en rase campagne, du village de Clairegoutte, puis deux sections de la 3^e compagnie prennent Frédéric-Fontaine, qu'ils tiennent malgré une violente contre-attaque, le tout au prix de nombreuses pertes. Puis, remontant vers le nord, à partir du 29 septembre, il prend part, avec les blindés, à la traversée de la forêt de Champagny et à la prise du village d'Eboulet

Quand Ronchamp tombe enfin, le bataillon, placé depuis le 2 octobre sous le commandement du capitaine Fournier, s'installe en position défensive, au contact de l'ennemi, qui tient encore Champagny, à l'est. Là, les tirailleurs africains, confrontés au froid et à la neige, sont peu à peu remplacés, au cours du mois d'octobre, par de jeunes engagés volontaires métropolitains et des FFI.

Le 18 novembre, l'offensive reprend, avec pour objectif de libérer Belfort et de pénétrer en Haute-Alsace. Contournant Belfort par le nord, le BM 21 progresse vers l'est, s'emparant de Champagny le 19 et de Lachapelle-sous-Chaux le 21. Arrivé le 25, avec une colonne de fusiliers-marins, à Rougemont-le-Château, il se fait ensuite dépasser par la 5^e division blindée, qui entre en Alsace

Le chef de bataillon Fournier étant nommé le 27 novembre chef d'état-major de la 4^e brigade, le capitaine Oursel prend le commandement du bataillon le lendemain. Puis, le 29, la brigade est placée en réserve générale, avec ordre de se regrouper dans la région de Vesoul ; à l'est de la ville, le PC du bataillon est cantonné à Noroy-le-Bourg, les 2^e et 3^e compagnies à Cerre-lès-Noroy, la compagnie d'accompagnement à Autrey-lès-Cerre et la 1^{ère} compagnie, plus au nord, à Calmoutier.

Au début de décembre, la 1^{ère} DFL est retirée d'Alsace et envoyée en cantonnement au sud de la Charente, pour prendre position sur le front de l'Atlantique, devant Royan. Le personnel fait le trajet en train, tandis que les véhicules organiques font le déplacement en convoi par la route. Tandis que le PC de la 4^e brigade est installé à Segonzac, le PC

du bataillon et la compagnie blindée s'établissent à Cartelègue, la compagnie d'accompagnement à Saint-Paul et la 2^e compagnie à Reignac le 16 décembre. La 1^{ère} et la 3^e compagnies, de leur côté, parties vers Lyon dès le 8, rejoignent par la suite la 4^e brigade par Limoges.

Toutefois, le 16 décembre, Von Rundstedt lance une offensive dans les Ardennes. Ayant reçu l'ordre de rejoindre le front, le bataillon part le 26 et rejoint par la route Strasbourg le 31, malgré le froid et les routes gelées. La 1^{ère} DFL doit relever la 2^e division blindée au sud de la ville.

Le 1^{er} janvier 1945, la brigade prend position le long du Rhin, le BM 24 à Boofzheim et Obenheim, le BIMP à Herbsheim et Rossfeld, face au sud. Quant au BM 21, il est placé en réserve le long de l'Ill et du canal de décharge de l'Ill au Rhin, su 11 km, avec pour mission de surveiller le Rhin, la 1^{ère} compagnie à Erstein, la 2^e à Kraft et la 3^e à Osthouse. Enfin, des FFI tiennent Plobsheim et Nordhouse, au nord du secteur.

Le 4 janvier, devant les menaces pesant au nord de Strasbourg, le bataillon se déploie face au nord, avant de reprendre ses positions initiales le 6, devant l'agitation de l'ennemi dans la poche de Colmar.

Le 7 janvier, partant du sud, des colonnes blindées ennemies dépassent les points d'appui du BM 24 et du BIMP, parvenant en fin de matinée devant le pont d'Osthouse, tenu par la 3^e compagnie du capitaine Muller, qui leur bloque le passage. Déviant alors vers la droite, elles passent devant Erstein et atteignent le pont de Kraft, où la 2^e compagnie du capitaine Lafaurie tient bon, appuyée par les armes lourdes de la compagnie d'accompagnement et de l'artillerie de la brigade.

Après l'échec devant Kraft, l'ennemi maintient une forte pression, du 8 au 16 janvier, sur les trois points d'appui du bataillon, surtout à Kraft, où la garnison est soumise à de violents bombardements. Dans le même temps, les Allemands nettoient la zone comprise entre l'Ill et le Rhin qu'ils ont conquise dès le premier jour, en attaquant les points d'appui du BIMP et du BM 24. Toutefois, après la prise d'Obenheim, le 10 janvier, devant l'impossibilité de rompre les lignes de défense française, l'offensive s'éteint d'elle-même.

Après l'arrêt de l'offensive allemande est décidée la réduction de la poche de Colmar, encore aux mains de l'ennemi. Le 18 janvier, la 3^e division d'infanterie algérienne relève le bataillon, qui s'installe, en lieu et place du BM 4, à Sélestat, dont l'ennemi tient les débouchés est et sud et arrête toutes les reconnaissances lancées par le bataillon pour dégager la ville.

Le 30 janvier, le bataillon quitte Sélestat,

où il est remplacé par les Tabors, et se porte vers le sud en direction de Illhausern, avec pour mission de s'emparer d'Elsenheim, plus à l'est. Après de durs combats dans le bois de Wustmatten le long de la Blind, il finit par occuper, avec les fusiliers marins et les chars de la 2^e DB, Elsenheim et Ohnheim, le 31. Puis, dans la nuit du 31 janvier au 1^{er} février, la 1^{ère} compagnie du capitaine Gory participe, avec le 2^e escadron du 1^{er} RFM et des tanks destroyers du régiment blindé de fusiliers marins de la 2^e DB, à la prise du pont et du village de Marckolsheim, faisant de nombreux prisonniers.

Le lendemain, les troupes françaises et américaines pénètrent dans Colmar, abandonnée par ses défenseurs. Prenant ses quartiers devant Marckolsheim, le BM 21 assure la garde au Rhin, avant d'être relevé, le 15 février, par le 2^e bataillon du 126^e régiment d'infanterie américain et mis au repos à Sélestat, où il est cantonné dans la caserne des gardes mobiles.

En mars, la 1^{ère} DFL est transférée sur le front des Alpes. Tandis que les véhicules organiques partent le 9 vers le sud-est, le personnel fait le trajet en train. Les deux convois se retrouvent le 13 à Cannes, où ils s'installent. Le PC du bataillon est logé dans la villa Font de Veyre, les 1^{ère} et 3^e compagnies, avec la compagnie d'accompagnement, au palais Vallombrosa et la compagnie blindée à la villa Victoria.

Le 26 mars, le bataillon fait mouvement sur Tourette Levens, au nord de Nice, où le PC et la compagnie blindée installent leurs cantonnements, tandis que la 2^e compagnie est cantonnée sur sa gauche à Aspremont, la compagnie d'accompagnement en avant à Plan de Tourette Levens, enfin, la 1^{ère} et la 3^e en arrière à Falicon et à Moulin de Tourette. Là, les hommes sont soumis à une instruction et un entraînement physique poussés pour préparer les opérations de montagne.

Après l'arrivée, le 29, de cent mulets menés par des maquisards italiens, une reconnaissance est lancée, le 3 avril, au Mont des Terres Rouges et, le lendemain, à Lantosque, où le bataillon se positionne le 5. Il est accueilli par la compagnie d'éclaireurs-skieurs du lieutenant Morel et, dans la soirée, prend contact dans la forêt de Turini, avec la 1^{ère} compagnie du bataillon de marche nord-africain du lieutenant Faivre. Enfin, le 6, des renseignements sont pris sur le secteur de la cime du Diable au col de Ross, où le bataillon devra intervenir, cependant que cinquante mulets viennent renforcer l'unité.

Le 9 avril, le gros du bataillon grimpe vers ses bases de départ, la 1^{ère} compagnie demeurant en réserve de la 4^e brigade à Lantosque. Chargée de couvrir à gauche l'attaque principale de la division contre

l'Authion, la 3^e compagnie escalade péniblement le mont Pela et la pointe de Rugger, à 1976 mètres, occupant à midi la cime de Tuor, qui domine l'ouvrage fortifié du col de Rauss, tandis que la compagnie d'éclaireurs-skieurs a rejoint le col de Rauss en pitonnant sur les Capelets. A 17 heures, après un tir de neutralisation précis de la 4^e compagnie de canon d'infanterie du capitaine Foubert, la 3^e compagnie et un détachement d'assaut enlèvent l'ouvrage bétonné, faisant quelques prisonniers ; le reste de la garnison s'est enfui. Le 11 avril, à 5 heures, les Allemands tentent une contre-attaque qui échoue.

Puis le bataillon reçoit l'ordre de tenter une opération de diversion contre l'ouvrage fortifié de la baisse de Saint-Véran, pour soulager le BIMP, en difficulté sur l'Authion. A deux heures, la 2^e compagnie du capitaine Lafaurie tente un coup de main et parvient à atteindre la première casemate. Toutefois, devant la position dominante de l'ouvrage, qui rend toute progression extrêmement difficile, elle ne peut déboucher et doit se replier vers une position moins découverte. A 10 heures et demie, le détachement d'assaut et une section du BM 21 attaquent l'éperon de la Forca par Mille Fourches, au sud-est, et enlèvent le fort à 13 heures, faisant plusieurs prisonniers. Puis le bataillon descend par les lignes de crête et occupe, le 13 avril, l'ouvrage de la baisse de Saint-Véran, évacué par l'ennemi dans la nuit.

Les jours suivants, le bataillon, renforcé de la compagnie d'éclaireurs-skieurs, poursuit son action, par une succession de manœuvres combinant attaques frontales et débordements par les flancs. Il atteint la cime de la Causega le 15, le plateau de la Ceva et la cime de Coss le 16, la cime de Pézurbe, qui domine la vallée de la Roya, et le village de Maurion le 17, enfin le point d'appui de Cabanere le 18.

Après une première tentative le 17, les Allemands tentent le 18 une violente contre-attaque, en rangs serrés, contre les éléments de la 1^{ère} compagnie, qui tiennent la cime de Pézurbe sous les ordres du lieutenant Robi-Arqueros. Après un violent bombardement, ils débordent par le nord, mais la 1^{ère} compagnie s'accroche et refoule les chasseurs de montagne ennemis, qui subissent de lourdes pertes. Une nouvelle tentative est stoppée par l'artillerie le 19.

Toutefois, éloigné de ses bases, le bataillon est dans une situation critique et épuisé après dix jours de combat. Dans la nuit du 19 au 20, le 2^e bataillon de la 13^e demi-brigade de Légion étrangère le relève, d'abord à la cime de Pézurbe, où une compagnie s'installe, tandis que la 1^{ère} compagnie du BM 21 cantonne à Campeï, le temps que la

Légion renforce ses positions. A l'aube du 20 avril, une nouvelle contre-attaque allemande surprend les légionnaires à Pézurbe, avant d'être stoppée à Campeï par la 1ère compagnie du BM 21, après une lutte au corps à corps très rude au cours de laquelle le capitaine Gory est grièvement blessé (il faudra plus de vingt heures de brancardage sur des pistes de montagne pour le porter lui et les autres blessés jusqu'à la pointe des Trois-Communes). Après cet ultime engagement, le bataillon retourne vers l'Authion. Le 2 mai, le bataillon fait mouvement sur la frontière italienne. Parti en camions de Nice le matin du 3, il franchit les Alpes par la vallée de la Tinée et le col de la Lombarde et rejoint la vallée de la Stura di Demonte. Le PC s'installe avec la compagnie blindée et la compagnie d'accompagnement dans le village de Gaiola, sur la route de Borgo San Dalmazzo, la 3^e compagnie en arrière à Moiola, le 2^e au nord à Rittana et la 1ère en avant à Roccasparvera, où ils accueillent l'annonce de la victoire, le 8 mai.

Le 2 juin, la 4^e brigade est relevée par des éléments de la 36^e division d'infanterie américaine. Quelques éléments du 18^e régiment d'infanterie arrivent à Gaiola. Après un retour vers Nice, le BM 21 rejoint Brie-Comte-Robert, dans la région parisienne, le 11 juin. Après le défilé du 18 juin 1945 à Paris, le bataillon est installé à La Queue-en-Brie en juillet puis à Saint-Denis en octobre, avec le nom de 3^e bataillon du 1^{er} régiment d'infanterie coloniale. Le 16 octobre 1945, son action lors de la bataille de l'Authion vaut au bataillon d'être cité à l'ordre de l'armée :

« Brillante unité qui, sous les ordres du capitaine Oursel, a confirmé au cours des opérations du massif de l'Authion ses qualités exemplaires d'ardeur offensive, d'ardeur manœuvrière et de ténacité déjà fortement affirmées en Italie, à Toulon et en Alsace. Renforcée de la compagnie d'éclaireurs skieurs du 3^e Régiment d'Infanterie alpine, commandée par le lieutenant Montel, a progressé pendant dix jours, au prix des plus grandes difficultés de terrain, de ravitaillement et de liaison, et surmonté toutes les résistances d'un ennemi décidé à tenir coûte que coûte. Après avoir occupé le 10 avril la cime de Raus et la cime de Tuor, a enlevé le même jour l'ouvrage du col de Raus, a participé le 12 avril à la conquête du fort de la Forca et des positions de Plan-Caval. Demeuré en ligne après la relève des autres bataillons de la Brigade, a nettoyé la vallée de Cairos et conquis successivement la pointe de Scandail, la cime de Pezurbe et brisé en ce point deux contre-attaques ennemies les 18 et 19 avril. A rempli ainsi une mission essentielle au succès de la Division.

Sources bibliographiques :

Journal de marche opérationnel du BM 21 « Bataillon de marche n° 21 », Annuaire de la 1^{ère} DFL, 1972
Edgard de Larminat, Chroniques irrévérencieuses, Paris, Plon, 1962
Bernard Oursel, « BM 21 », Revue de la France libre, n° 309, 2^e trimestre 2000
Roger Lamy, « Les Bataillon de marche Somali », Revue de la France libre, n° 47, avril 1952
Colette Dubois, Djibouti, 1888-1967, héritage ou frustration ?, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 173-219
La Bataille d'Obenheim, Fondation du BM 24-Obenheim, 2004 « Astuce »
Colmay, « Les Fusiliers marins en Alsace », Revue de la France libre, n° 71, septembre-octobre 1954 (deuxième partie)
La 1^{ère} DFL, épopée d'une reconquête, juin 1940-mai 1945, Paris, Editions Arts et Métiers graphiques, 1946

¹ La 1^{ère} compagnie est sous les ordres du capitaine Dulbecco, la 2^e compagnie sous ceux du capitaine Bruschi, la 3^e compagnie sous ceux du capitaine Pelletier et la compagnie d'accompagnement sous ceux du capitaine Marchand.

² Voir les Récits de la mer Rouge et de l'Océan Indien, par l'amiral Henri Labrousse, volume 10, Commission française d'histoire militaire, collection « Etudes d'histoire maritime », 1992, chapitre XIX : « le Blocus de Djibouti pendant la Seconde Guerre mondiale ». 10 000 hommes selon les Chroniques irrévérencieuses de Larminat, p. 100, et 6 830 selon Louis-Gilles Pairault, « Le Verrou de la mer Rouge : l'armée et la Côte française des Somalis, 1884-1977 ».

³ Louis-Gilles Pairault, « Le Verrou de la mer Rouge : l'armée et la Côte française des Somalis, 1884-1977 », Revue internationale d'histoire militaire, Vincennes, n° 82, 2002

⁴ Il s'agit de : la 1ère compagnie du capitaine Fournier, la 3^e compagnie du capitaine Sambron et la compagnie d'accompagnement du capitaine Foubert.

⁵ Sous les ordres du lieutenant-colonel Hanneton et de son adjoint, le capitaine Laroche, partent la 1^{ère} batterie du lieutenant Aubert, la 4^e batterie du capitaine Chamorand, la 5^e batterie du capitaine Favin, la 7^e batterie du capitaine Favin, la 7^e batterie du capitaine

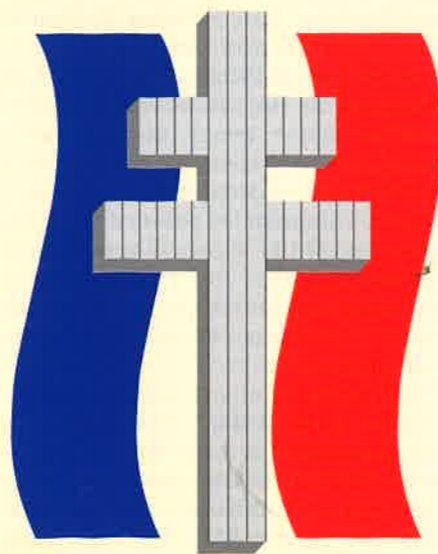
Meiffre, la 8^e batterie du capitaine Lufflade et la 9^e batterie du capitaine Mercier.

⁶ Parmi les membres des détachements d'isolés, on compte le lieutenant-colonel Roux et le lieutenant Guillon. Par ailleurs, le détachement comprend un service de santé sous les ordres du médecin-commandant Le Bihan, composé du commandant Ristorcelli, du capitaine Goëtz, du capitaine Peyrusse et du lieutenant Collomb.

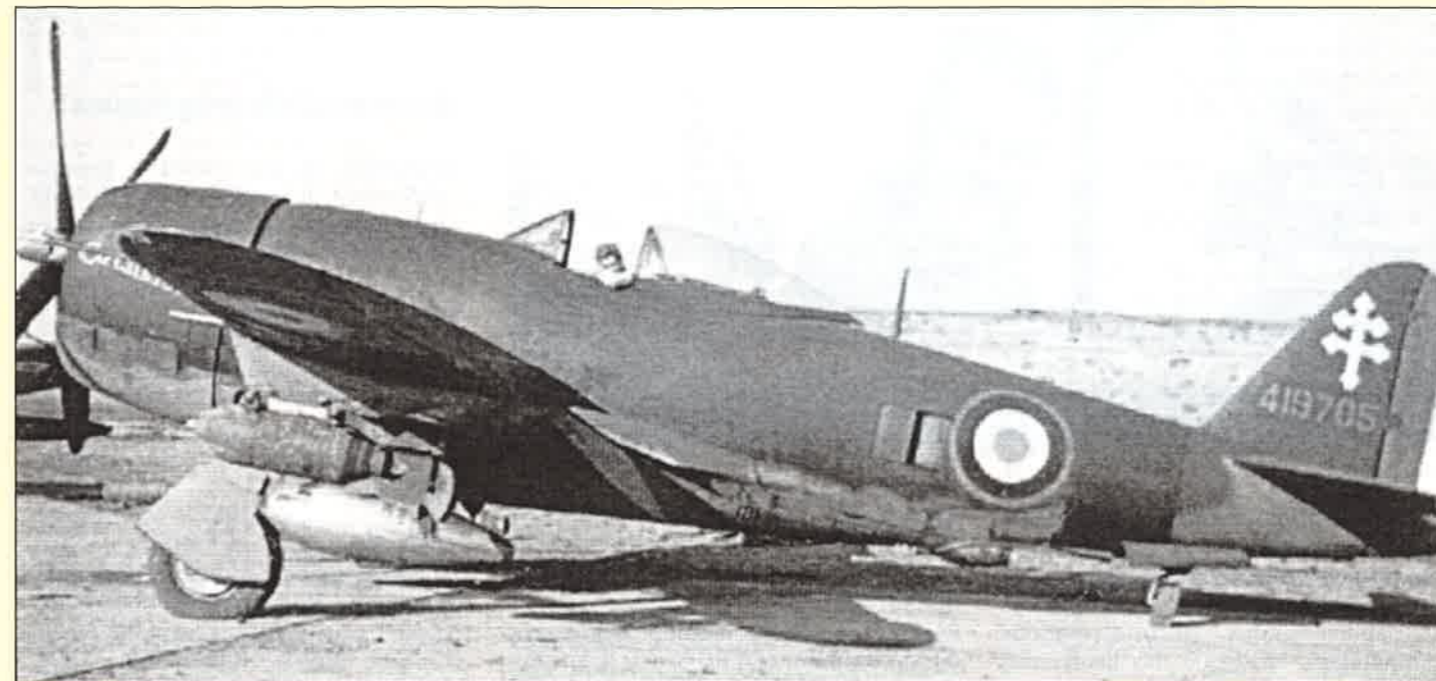
⁷ Le groupe comprend la compagnie d'accompagnement du BTS n° 1, douze hommes du détachement motorisé, sous les ordres de l'adjudant Dunand, un officier et vingt hommes du groupe d'artillerie coloniale, enfin, un officier et vingt hommes du détachement des isolés.

⁸ Le lieutenant-colonel Raynal, le capitaine Coffinier (son chef d'état-major), le capitaine Baron, le capitaine Labarsouque et le médecin-commandant Le Bihan.

⁹ Au total, les pertes du bataillon (du 20 août, 19 heures, au soir du 21) s'élèvent à 72 hommes dont 15 tués (3 sous-officiers européens, 7 soldats et 5 gradés « indigènes »), deux disparus et 55 blessés (12 officiers et sous-officiers européens, 10 gradés « indigènes » et 33 soldats). Côté ennemi, 29 hommes ont été faits prisonniers et environ 20 tués.



Le groupe « Ardennes »



P47 du III/3 Ardennes

Sept groupes, plus ou moins renommés composent les Forces aériennes françaises libres : les groupes de chasse « Alsace », « Île-de-France » et « Normandie », resté dans l'histoire sous le nom de « régiment Normandie-Niemen » ; les groupes de bombardement « Lorraine » et « Bretagne » ; enfin, les groupes de reconnaissance « Artois » et « Picardie ». En dehors de ces groupes, le personnel FAFL a servi dans d'autres groupes, de manière isolée dans des squadrons de la



Jean Demozay

Royal Air Force, ou de manière plus importante dans des formations de l'armée de l'Air reconstituée, après la fusion de l'Armée d'Afrique et des Forces françaises libres, le 1er août 1943. Le groupe « Ardennes » appartient à cette seconde catégorie. Elevé au grade de Wing Commander (lieutenant-colonel) de la RAF en janvier 1943, Jean Demozay, alias Morlaix, quitte le théâtre d'opérations anglais et le commandement du 91 squadron, qu'il occupe depuis le 11 juillet 1942. Détaché auprès de la mission Catroux, qui est chargée de préparer la fusion des Forces françaises libres avec celles de l'Afrique du Nord, il se voit confier en juin le commandement de l'Aviation française au Levant. C'est à son initiative que se forme le projet de constitution d'un nouveau groupe de chasse. En juillet 1943, une soixantaine de pilotes, « gaullistes » suivant la terminologie de l'époque, à l'entraînement inégal, les uns brevetés, les autres n'ayant pas encore volé, sont rassemblés au sein d'une école de pilotage. En août, celle-ci se subdivise en une école élémentaire « capitaine Ferrand », et une école de perfectionnement « capitaine Régimensi ». De cette dernière sont issus, à l'automne 1943, les éléments qui ont constitué le groupe « Ardennes ». S'exprimant en 1993 sur la création du groupe, Jean Demozay a écrit qu'elle « fut décidée », avant la fusion des Forces françaises libres avec

l'Armée d'Afrique, « par le Général de Gaulle lui-même, en accord avec le commandement de la Royal Air Force au Moyen-Orient. Cette unité devait être servie avant tout par du personnel, pilotes et spécialistes, qui avait rejoint la France Libre ». Appartenant par conséquent « à une unité de la France Libre, les avions de l'Ardennes Squadron ont porté la Croix de Lorraine sur leur empennage ». A la suite d'entretiens franco-anglais, le général Tedder, commandant en chef des forces aériennes de Méditerranée, donne son accord dans une lettre adressée le 10 octobre 1943 au général Bouscat, chef d'Etat-major général de l'armée de l'Air, pour la formation d'un squadron de chasse français formé en Syrie et équipé de douze Hurricane IIC.



Le général Arthur Tedder à son bureau du Caire en 1942



Max Vinçotte

Il est chargé de missions de couverture des côtes de Syrie et de Palestine.

A la mi-novembre, le groupe débute son entraînement sur Hurricane, après l'arrivée du capitaine Max Vinçotte, nommé commandant, ainsi que des lieutenants Michel Gruyelle et Paul Boudier, placés à la tête des deux escadrilles qui le composent. Les mécaniciens français du groupe « Normandie » ayant été remplacés par des Russes et repliés vers le Moyen-Orient en octobre 1943, ils sont, pour la plupart, mutés d'office au groupe « Ardennes », où ils retrouvent des appareils dont ils ont déjà l'expérience.

Le 1^{er} janvier 1944, le groupe de chasse « Ardennes » est créé administrativement. Équipé de ses Hurricane, il fait mouvement le 1^{er} février vers Saint-Jean-D'acre, où il est rattaché au 209 Group RAF. En avril 1944, le groupe gagne plusieurs terrains algériens pour relever le groupe II/3 qui part en Corse. Ce dernier lui laisse de vieux Curtiss P40 et P39, bientôt remplacés par des P47. En juin, le groupe

repassa sous administration française. Temporairement affecté à la 4^e escadre de chasse, il se voit alors accoler la numérotation III/3 à son nom.

Puis, le 16 septembre, le groupe « Ardennes » fait mouvement vers la base de Salon-de-Provence. A la même époque, les Hurricane sont remplacés par des Thunderbolt. Stationné à Ambérieu en octobre, puis à Luxeuil-les-Bains en janvier 1945 et à Dole-Tavaux en février, il participe aux opérations dans les Vosges et en Alsace. Il apprend la fin de la guerre à Colmar.

471 hommes, pour le moins, ont été affectés au groupe « Ardennes » entre octobre 1943 et mai 1945, dont 109 pilotes. Plus de la moitié appartenait aux FAFL, parmi lesquels plusieurs évadés de 1940, comme Gérard Savarit, Jacques Drabier ou René Moine.

Une quarantaine de pilotes FAFL, à leur sortie d'école (élémentaire ou de perfectionnement), ne furent pas affectés au groupe « Ardennes » et rejoignirent d'autres unités, qu'il

s'agisse des groupes « Bretagne » et « Picardie » ou des GC I/3, II/3, I/5, I/7, II/7, etc.

Sylvain Cornil-Frerrot

Sources bibliographiques

Bertrand Hugot, « Le Groupe Ardennes », dans Gazette de l'Amicale des Forces aériennes françaises libres, n° 63, octobre 2008, pp. 11-19, avec une liste du personnel FAFL du groupe « Ardennes ».

Escadron de chasse 3/3 « Ardennes », site Internet du Ministère de la Défense, 2008

« Jean Demozay-Morlaix », Revue de la France libre, n° 293, premier trimestre 1996

Gaston E. Levi-Tilley, « Le Colonel Jean Demozay alias Morlaix », Icare, n° 133, deuxième trimestre 1990, p. 25
Guy Frank, Wintzenheim 1939-1945 : la guerre, la Résistance, la Libération, Colmar, Jérôme Do Bentzinger, 2004, 293 pages.

¹ Le général Arthur William Tedder (1890-1967) commande la RAF au Moyen-Orient de 1941 à 1943, avant de prendre la tête des forces aériennes alliées de Méditerranée. Il est nommé Marshal of the RAF en 1945 et 1st Baron Tedder of Glenguin en 1946.

² Officier de l'Armée d'Afrique en congé d'armistice d'octobre 1940 à mars 1943, le général René Bouscat (1891-1970) est nommé chef d'état-major général de l'armée de l'Air le 1^{er} juillet 1943 et général d'armée aérienne le 10 octobre.



L'Ordre de la Libération

lance un appel au don pour la rénovation de son Musée ...

Le Musée de l'Ordre de la Libération, situé dans l'Hôtel national des Invalides, présente d'importantes collections consacrées à la France Libre, à la Résistance et à la Déportation, à travers l'exemple des Compagnons de la Libération.

Jamais rénové depuis la création du musée il y a 40 ans, le bâtiment nécessite une restauration urgente des sols. Le coût des travaux (310 000 euros) ne permet pas à l'Ordre de la Libération de les financer.

C'est pourquoi un dossier de demande de mécénat a été constitué. Si vous souhaitez soutenir cette rénovation, vous pouvez vous procurer un dossier en téléphonant au 01 47 05 28 30 ou adresser vos dons ou contributions par chèque à l'ordre de « l'agent comptable de l'Ordre de la Libération » à la Chancellerie.

Chancellerie de l'Ordre de la Libération

51 bis bd de La Tour Maubourg 75700 PARIS Cedex 7 - 01 47 05 28 30 - chancellerie@ordredelaliberation.fr

La Brigade SAS prépare Overlord

Dans le numéro de décembre 1994 de la revue Mars & Minerva, the Journal of the Special Air Service, le général McLeod raconte son arrivée à la tête de la brigade SAS. Ancien de la Royal Military Academy de Woolwich, Sir Roderick William McLeod (1905-1980) a passé l'essentiel de sa carrière dans l'artillerie, commandant notamment le 1st Air Landing Light Regiment en Afrique du Nord et en Sicile, quand il est nommé commandant en second de la 1^{re} Parachute Brigade en 1943. Peu après, il prend la tête du Special Air Service Brigade.

J'avais suivi jusqu'en 1943 une carrière militaire traditionnelle (chasse, polo) ou, plus exactement, vie de garnison, école de guerre¹, etc. Au printemps, je rejoignis les troupes aéroportées et la série noire commença. J'entendis parler alors de ces armées privées qui s'étaient formées en Afrique du Nord et je rencontrais plusieurs de ces personnages hauts en couleurs et curieusement habillés dans les oliveraies de Sousse et dans les bars de Bari.

A la fin de l'année, j'appris qu'au lieu de devenir l'honnête commandant en second de la 1^{re} brigade parachutiste, je prenais le commandement des troupes SAS. En me remettant d'un tel choc, je demandais : « Qui, quoi et où ? ». Mes recherches ne révélèrent que quelques Français perdus en Ecosse et un certain Paddy Maine et ses SAS rentrant d'Italie. A l'état-major des troupes aéroportées, j'appris que pour ajouter à la confusion il y avait un squadron belge en Ecosse et que Bill Stirling et le 2nd SAS pourraient bien rappliquer plus tard. Ian Collins jouait le rôle de sage-femme et supervisait la naissance de l'état-major des SAS. Esmond Barring et Pat Hart s'étaient attelés à la tâche et en quelques semaines passées dans de confortables appartements à Victoria le nouveau bébé arriva à Sorn Castle dans l'Ayrshire. Rien dans ma carrière antérieure ne m'avait préparé au commandement d'une unité aussi peu orthodoxe.

Paddy Maine et le 1st SAS étaient « tout à fait francs ». Ils disaient oui à tout ce qu'on leur demandait ; ils n'avaient pas d'état d'âme, ils étaient toujours enjoués et hospitaliers. Ils considéraient mon état-major comme un mal non nécessaire à prendre avec bonne humeur à condition qu'il ne se mêlât pas de ce que le régiment croyait devoir faire.

Après deux ans dans le désert et en Italie, habitués à se débrouiller seuls, même s'il fallait faire cinq cent miles en jeeps pour voir s'il n'y avait pas dans quelque dépôt ce dont ils avaient besoin, les règles de l'intendance et du matériel furent pour eux une surprise fort désagréable². Ils ne changèrent rien à leurs habitudes mais comptèrent sur mon état-major pour calmer les autorités.

Les Français étaient « formidables ». Le commandement dans sa grande sagesse avait installé leurs deux bataillons dans un camp où les cuisines et le mess étaient communs. Un des bataillons était composé d'hommes qui s'étaient évadés de France et dont beaucoup avaient en chemin souffert dans les prisons espagnoles :

c'étaient des gaullistes convaincus. L'autre bataillon recruté en Afrique du Nord après le débarquement allié avait suivi une voie plus facile. Les deux unités ne se mêlaient pas facilement. De plus l'une était commandée par un « grand chasseur blanc » du Tchad, un dur qui avait perdu un bras au cours d'une rencontre avec du gros gibier, tandis que l'autre avait à sa tête un homme à la personnalité moins forte.

Ils prenaient leur entraînement un peu à la légère. Il était difficile de convaincre ces types splendides que la rivière à saumons ne devait pas être utilisée pour l'entraînement au lancer de grenade ; leur destruction de la voie ferrée conduisant aux mines de charbon causa un mécontentement considérable en haut-lieu. Les relations entre mon état-major et le commandement territorial d'Ecosse étaient parfois très tendues. Mais une fois en France, ils firent leur boulot et je n'aurais pu souhaiter un soutien plus loyal de leur part.

Les Belges étaient « magnifiques ». Tous parlaient anglais et certains, engagés au Canada, parlaient fort peu français ou flamand. Ils faisaient ce qu'on leur demandait. Leur discipline était admirable et mon état-major les adorait. Leur chef, Eddie Blondeel, était un des meilleurs chefs de corps auxquels j'aie jamais eu affaire.

Les ordres étaient reçus différemment par ces trois groupes. D'une façon générale, les Belges faisaient ce qu'on leur disait, les Britanniques faisaient ce qu'on leur demandait si cela leur convenait, les Français perdaient l'ordre ou prétendaient ne l'avoir jamais reçu. Avec le temps, les

choses s'arrangèrent et mon état-major mit au point des techniques adaptées pour traiter avec ces équipes mal assorties et profondément individualistes. Puis le 2nd SAS arriva et nous dûmes le convaincre que le service en Grande-Bretagne n'était pas aussi libre et facile qu'outre-mer. Il était bien compréhensible qu'il préférât l'indépendance de son action en Méditerranée aux inévitables restrictions de service imposées par l'appartenance à une brigade dépendant elle-même de l'état-major des troupes aéroportées.

Le commandement d'un ensemble aussi disparate était un énorme casse-tête. Mon état-major et moi-même furent considérés au début comme un mal inutile ; j'aime à penser qu'en fin de compte et avec certaines réticences nous finîmes par être acceptés comme un mal nécessaire, mais malgré tout nous demeurâmes un mal.

Ces difficultés furent atténuées par la force de caractère et l'enthousiasme des hommes que j'ai eu l'honneur de commander. Ils étaient pénétrés du seul but de débarquer en France et de gagner la guerre. Mon travail consistait à leur donner les moyens d'atteindre leur objectif et je consacrai beaucoup de mon temps à clamer les propriétaires de la région, à présenter des excuses à la Marine lorsque ses établissements étaient l'objet de raids sans préavis, à rendre visite au commandement d'Ecosse pour lui expliquer que certains manquements étaient pour la bonne cause.

Il est plus facile de devoir appuyer sur le frein de temps en temps que d'avoir à user de l'éperon. Mais les SAS avaient besoin d'être tenus.

¹ Il est nommé au Staff College de Camberley, dans le Surrey, en 1938.

² Allusion au raid de David Stirling, Paddy Mayne et quelques complices SAS sur un dépôt d'unités australiennes et indiennes où ils prélevèrent fauteils, tables, mobiliers, éléments ornementaux et autres matériels, de quoi être confortablement installés au camp de Kabret où ils étaient cantonnés dans des conditions de confort très élémentaires.

Alerte générale au PC central du réseau Gallia à Lyon

« Ce document est une copie d'un rapport rédigé par le commandant Raymond Herzog, agent du réseau Gallia (pseudonymes : « Herbelin » puis « Rivière ») immatriculé 01 200 ex. 46, chef du secrétariat central du réseau à Lyon à la suite d'arrestations opérées par la Gestapo le 4 août 1944. Il est paru dans le n° 28 du bulletin d'information de l'Amicale Mémoire du Réseau Gallia. Les mots entre crochets explicitent les mots en initiales ou ne présentant pas une clarté suffisante pour le lecteur. »



Raymond Herzog

Rapport de 01 200 sur l'arrestation du PC, le vendredi 4 août 1944 et sur les faits s'y rapportant.

Vers fin juillet, une ou deux visites bizarres avaient eu lieu au domicile de Pierre¹ à Grenoble, à la suite desquelles Madame Pierre² était venue à Lyon. Vers le 31 juillet, 1^{er} août, l'appartement de Pierre à Grenoble avait été visité par la G[estapo] ou la Milice, qui avaient enlevé différentes choses et où il est possible que la bonne ait parlé ou que l'on ait trouvé des adresses.

Le vendredi 4 août, vers 11 h 30, j'ai vu Énée³ qui m'a fait part d'une légère inquiétude car il avait rendez-vous au PC le matin avec Pierre qui n'était pas venu ; nous avons convenu qu'entre 16 h et 17 h 30 il enverrait Danielle⁴ à son bureau pour me fixer sur Pierre et que s'il n'était pas venu il faudrait déménager le PC.

Je n'ai pas vu Danielle comme convenu et commençais à être inquiet ; le soir je me renseignai au domicile personnel de Danielle, qui à 22 h n'était pas rentrée. J'y retournai le samedi matin à 7 h, même résultat. J'étais malheureusement fixé. Pierre avait dû être arrêté dans la nuit du jeudi au vendredi matin et l'adresse du PC avait été trouvée. Énée et Danielle avaient été certainement arrêtés au PC et tout ce qui s'y trouvait pris. Quelles adresses se trouvaient au PC, je l'ignore.

Un AL [agent de liaison] partait aussitôt pour Paris prévenir Alfred⁵.

Dès 7 h 30, j'étais dans un endroit où je devais pouvoir rencontrer Caron⁶ pour le prévenir immédiatement, connaissant ses relations avec Pierre. On me prévint que depuis le jeudi on n'avait pas vu Caron ni personne de son équipe. Plus tard, le samedi après-midi, j'appris que la liaison

avec Caron était interrompue depuis le jeudi matin. La liaison a eu le tort de ne pas signaler ce fait au PC à la liaison de vendredi 11 h 30. Cette faute est excusable car l'immeuble du PCL [PC de Lyon] avait eu la visite du PPF⁷ le vendredi matin, sans dommage, mais les contacts des AL [agents de liaison] avaient été désorganisés de ce fait.

Le samedi à 9 h, je vis l'AL qui m'apprit que la liaison du PC du vendredi soir n'avait pas eu lieu ni naturellement celle du samedi matin.

J'estimai aussitôt que mon devoir, bien que n'étant pas au courant du travail du PC était de prendre provisoirement le commandement en faisant l'impossible pour empêcher le désastre d'augmenter et pour conserver toute la cohésion entre les services, pour que dès l'arrivée d'AL, le réseau puisse refonctionner normalement.

Les premières mesures qui s'imposaient étaient celles de sécurité. Dès 10 h 30, le samedi 5 juillet une note était adressée à tous les services intérieurs leur prescrivant de prendre toutes les mesures de sécurité en supprimant notamment les bureaux, locaux et boîtes connus du PC ou d'un de ses membres ; toutes les mesures devaient être prises pour conserver le contact avec la liaison. A 15 h, une note était envoyée à tous les services étrangers avec lesquels le réseau est en relation (tout au moins ceux que je connais) leur annonçant l'accident et leur demandant de prendre les mesures de précaution mais en conservant le contact avec nous. Je leur demandai de prévenir les services avec lesquels ils étaient en relation.

Dès samedi soir une note pour chacune des nos régions (Est/ Sud-Est / Sud-Ouest / Sud / Centre / Ouest / Paris ZN et les réseaux rattachés) était remise à la liaison avec ordre d'assurer, d'accord avec Kriss⁸, le départ d'urgence de ces notes. Les AL sont partis dès qu'ils avaient un train et dès mardi et mercredi ceux de Molyneux⁹, Lanvin¹⁰, Schiaparelli¹¹ étaient rentrés de leur mission accomplie.

Je prescrivis aux services turbulents GP [Groupes de protection] et OPE¹² notamment qu'aucune opération active ne devrait être entreprise momentanément. Entretemps, un TG [télégramme] était envoyé au chiffre (Alouette¹³) pour être transmis d'urgence à L.¹⁴, il a été envoyé à Bouleau II¹⁵, mais non transmis, ce que j'appris le mardi.

Dans la journée de samedi, j'ai eu des

contacts personnels avec la liaison (particulièrement vulnérable en raison de ses attaches avec Pierre) Pascal¹⁶, Ravinet¹⁷, Fidèle¹⁸, Kriss, Ulysse¹⁹ etc. Le samedi vers 11 h la G. [Gestapo] se rendit au domicile de Pascal mais sans résultat.

Le samedi à 15 h, les bureaux du secrétariat étaient déménagés, le soir ceux du 2^e Bureau l'étaient également et les archives mises à l'abri. Le dépôt de matériel de B.²⁰ était déménagé dans la nuit de samedi à dimanche et mis à l'abri. Samedi soir, un petit dépôt d'armes de Kriss était également déménagé.

Samedi après-midi, je fis faire une rapide enquête au PC Des renseignements obtenus, il ressort que la G. [Gestapo] a dû venir le vendredi 4 vers l'heure du déjeuner, s'installer au bureau et attendre la venue de Danielle et d'Énée, leur départ s'est effectué sans bruit et la plupart des voisins n'ont rien vu ni entendu. Samedi à 18 h, le bureau était encore occupé par la G. [Gestapo] qui avait établi une souricière sans résultat.

Samedi et dimanche, j'essayai de faire prendre contact avec différentes personnes en rapport avec la G. [Gestapo] mais sans résultat : trois d'entre elles ne sont pas à Lyon et la 4^{ème} quittait Lyon pour huit jours le lundi matin et n'a pas pu s'occuper de rien.

Dimanche soir, Xavier²¹ m'a signalé qu'un inspecteur de la Brigade Spéciale²² lui avait dit qu'un PC de SR venait d'être pris avec 10 arrestations. Je pense qu'il s'agit de notre PC et de Caron²³. Je l'ai chargé de voir d'urgence cet inspecteur et d'obtenir tous les renseignements possibles. Je pense d'après les faits que Caron a été arrêté entre le mercredi soir et le jeudi matin.

J'ai chargé Kriss de faire une enquête au domicile du PC et de celui de Pierre. Il est possible que notre chiffre ait été trouvé au PC Aussi dès dimanche j'envoyai une note à Verlaine²⁴ en lui demandant de bien vouloir assurer sous son chiffre notre trafic de TG.

Et en remettant un TG [télégramme] à expédier de toute urgence pour informer, par une deuxième voie, la Centrale de ce qui était arrivé. Je demandai que L. [Londres/BCRA] préviennne A.²⁵ et toutes nos régions au cas où les notes ne pourraient parvenir.

Lundi, j'eus de nouveaux contacts avec les liaisons, Tango²⁶, Fidèle ainsi que Ric²⁷. D'après tous les rapports qui m'ont été



Henri Gorce-Franklin

faits, toutes les mesures prescrites ont été prises, le contact est maintenu entre les services intérieurs et extérieurs. Tout fonctionne normalement mais au ralenti. Mardi, je chargeai Ravinet de faire faire une enquête au domicile du Colonel [Lanoyerie] et à Champagne²⁸ de Collin²⁹ (région Caron) dont j'avais l'adresse. Ravinet m'informa que le dépôt de B. est complètement déménagé et installé avec Bébert à quelques kms, les radios vivent avec lui. J'interdis cette réunion, Bébert³⁰ devant rester seul avec le matériel.

J'avais appris le mardi que différents agents de Caron se trouvaient à la campagne ayant quitté Lyon. Je donnai aussitôt instruction de les contacter au plus vite et de faire venir l'un d'eux d'urgence à Lyon pour l'interroger et savoir enfin ce qui était advenu des éléments de cette région.

Félix (Rumeur)³¹ avait été chargé de faire mardi après-midi en tenue de milicien une descente au PC (Grenoble) pour examiner les locaux et faire parler les voisins.

Malheureusement, Félix se rendit vers 12 h dans un café 81, rue Louis Blanc où il rencontra notre AL Charles³². Vers 12 h 30, ils ont été arrêtés par 4/5 individus se disant de la Résistance. D'après une rapide enquête que je fis faire immédiatement, il s'agissait bien de la Résistance et Charles était parti avec eux sans avoir été malmené.

J'avisai immédiatement WWW³³ en le priant de faire le nécessaire. Malheureusement, jeudi à 16 h Ric m'annonce que Félix avait tenté de s'évader en se précipitant dans le canal de Jonage et avait été abattu de trois coups de mitraillette et avait disparu dans le canal. Charles est encore prisonnier.

Dès mercredi, j'ai chargé Ravinet de faire une enquête sérieuse au PC.

Mercredi matin, Lavande³⁴ me transmet un message remis à un de ses agents par une dame sortie samedi de Montluc [prison de Lyon]. Message émanant d'Énée ainsi conçu : « Toutes boîtes grillées, prévenez brigadier cycliste ». Personne ne sait qui est ce brigadier cycliste. Je demande à Lavande de demander des renseigne-

ments complémentaires à cette dame sur nos internés.

Mercredi matin, j'ai eu un entretien particulièrement amical avec Verlaine qui assurera notre trafic TG [télégramme] sous son chiffre et qui me remet une somme de 500 000 francs.

Mme Énée avait reçu de l'AL [agent de liaisons] du Nord-Est venu à Lyon le courrier destiné à Paris, mais qu'il n'avait pu remettre faute de contact. Mme Énée me le fait parvenir par Ravinet.

Énée avait laissé chez lui une somme de 75 000 francs destinée à payer ses agents. Cette somme a été remise à cet AL [agent de liaisons] qui repartait dans le Nord, une somme importante lui étant due. Toutes les indemnités de nos agents qui n'avaient pas encore été réglées le sont au fur et à mesure des demandes. Seul le service social est complètement en panne, car je suis dans l'ignorance totale de ce nouveau service. Je prévient que ceux qui en auraient besoin recevaient une avance.

Mercredi soir, j'obtiens par l'intendance de police les renseignements suivants concernant Pierre :

« Le Colonel de Lanoyerie et sa femme ont été arrêtés le vendredi 4 juillet à 8 h 15 à leur domicile 42 rue de l'Université³⁵ par la G. [Gestapo]. Le commandant Pouly³⁶ est désigné comme expert et sinistré de l'avenue Berthelot [siège de la Gestapo lyonnaise]. »

Mercredi soir, j'appris que l'ancienne BU [boîte d'urgence] (antérieure au 4/8) donnait à tous ceux qui venaient se présenter l'adresse de la nouvelle BU ainsi que son mot de passe. Je prescrivis aussitôt l'abandon immédiat de cette BU, son remplacement par une autre et en informai tous les usagers. J'envoyai un TG [télégramme]. Ce même mercredi soir, je reçus le rapport concernant Collin. Collin et sa femme n'ont pas dû être arrêtés, mais Mme Geffroy³⁷ chez qui ils habitaient a été arrêtée. Tout le stock de vivres et les armes pour l'UCR [Unité de Combat et de Renseignement] ont été saisis.

Jeudi matin, je vis Lucien³⁸, adjoint de Bouleau II³⁹.

Tout leur matériel est à l'abri ainsi que le personnel. Ils ont à nouveau des emplacements de travail et sont prêts à transmettre aussitôt réception d'un code et des plans. La liaison régulière est assurée. Je recommandai la plus grande prudence du personnel et interdis qu'il vive avec Bébert au dépôt de matériel.

Ils ont quelques TG [télégrammes] qui m'ont été transmis, je les ferai parvenir à Verlaine pour être transmis sous son chiffre.

Jeudi à 12 h, je vois Ric et Nestor⁴⁰. Le 2^{ème} Bureau⁴¹ se réinstalle dans un nouveau local et dès samedi fonctionnera normalement. Le contact est rétabli avec tous ses agents sauf un.

Mes services personnels, secrétariat, fichier, identité, sécurité, ont été immédiatement déménagés, tous les papiers mis à l'abri. Danielle qui avait été pendant un an avec moi connaissait en effet mes bureaux et les adresses de deux dactylos (celles qui avaient le fichier).

Bien que sans bureau, ces services ont continué à fonctionner et à assurer l'exécution de leur travail. En raison de l'accident Caron, j'ai fait commencer un courrier LAH 2⁴² avec les informations qui me parviennent.

Jeudi soir, Michel⁴³ me fait parvenir le rapport suivant complétant les renseignements déjà obtenus sur l'arrestation de Pierre :

« L'arrestation a été opérée par 3 hommes en civil dont un était armé d'une mitraillette. Le samedi 5 août vers 9 h 45 deux voitures sont venues et les occupants ont déménagé le linge ainsi que les valeurs se trouvant dans l'appartement. Depuis, personne n'est venu. »

Le vendredi 11 août, Ulysse me communique les renseignements suivants venant des contacts avec la G. :

- Aucun des prévenus n'a subi de mauvais traitements (ce doit être exact suite aux renseignements que j'ai eus par le service social).

- L'instruction de l'affaire se poursuit et il faut compter encore 8, 10 jours. A première vue, le cas de M^{me} Pierre est peu important et une libération pourra être envisagée après l'instruction.

- Le cas de Danielle bien qu'un peu plus sérieux pourrait permettre d'envisager une mesure semblable.

- Au contraire, le cas de Pierre et d'Énée est très grave, surtout celui de Pierre, en raison de tout ce qu'il avait chez lui.

- D'après la conversation avec la G., les prévenus seraient en principe maintenus



La prison de Montluc

à Lyon et rien ne serait fait pour envenimer cette affaire. Des conversations doivent avoir lieu sous 8, 10 jours, lors de la clôture de l'instruction.



Le domicile du commandant Pouly, rue de l'Université, à Lyon



Cahier contenant des renseignements sur les troupes d'occupation rerouvé à la Libération au domicile d'Adrien Pouly

Le samedi 12 août à 10 h, je suis prévenu que M^{me} Cavieux¹¹, femme d'un de nos agents arrêté voici 3, 4 mois, a été arrêtée le matin à 7 h 15 à son domicile. Elle figurait sur les listes qui devaient être remises au service social du réseau. A 11 h 30, je

confirmai par note à tous les services de prévenir à nouveau toutes les personnes figurant sur ces listes en leur conseillant de quitter leur domicile. Je prévins aussitôt le SS [Service social] des MUR [Mouvements Unis de la Résistance] qui doit s'occuper des enfants Cavieux.

Des contacts par l'intermédiaire d'Ulysse ont eu lieu à diverses reprises avec la G. au cours des journées des samedi 12, dimanche 13, lundi 14 et mardi 15.

Une somme de 30 000 frs a été versée moyennant quoi, j'ai eu la promesse que l'instruction durerait au moins encore une quinzaine de jours sans qu'il y ait de sévices, que l'affaire serait minimisée, que les prévenus resteraient à Lyon à moins d'un ordre d'évacuation absolument général ou d'un ordre les concernant personnellement.

Le contact est gardé.

Le mercredi 16, Xavier me fait parvenir un rapport complémentaire sur l'arrestation du PC. Il ressort qu'Énée et Danielle étaient au bureau quand la G. est venue les arrêter. Il fournit divers renseignements concernant un déserteur allemand qui serait à la base de l'arrestation. Les faits sont exacts et concernent Caron comme je l'ai appris par la suite.

Le mercredi 16, je vis M^{me} Énée.

Les colis sont remis à Montluc.

Le jeudi 17, je rencontre par hasard M^{me} F., chez qui Janin avait un de ses points de chute important et où je m'étais rendu le samedi 5 août.

J'apprends alors les détails suivants sur l'arrestation Caron, due à une imprudence certaine :

« La dactylo du PC avait hébergé pendant quelques jours chez elle un Alsacien, soldat déserteur allemand. Cet homme lui avait été adressé par son mari, vivant à Autun, je crois. Cet Alsacien avait été mis en rapport avec Janin qui lui avait proposé de le faire travailler. Il connaissait donc l'existence du service et de la dactylo qui y travaillait. Cet Alsacien aurait été arrêté par les Allemands, en tant que déserteur (à moins qu'il n'ait été qu'un indicateur) et aurait aussitôt indiqué les noms et le domicile de la dactylo en spécifiant qu'elle travaillait pour la Résistance. »

La dactylo a été arrêtée le jeudi 3 août, à 7 h 15, chez elle. Elle a donné aussitôt l'adresse du PC Caron, où la G. se présentait à 10 h.

Janin, Laurent¹⁵ et Cavalier¹⁶ y ont été arrêtés et les archives prises, sans que l'on sache ce qui s'y trouvait. Un AL venu de Grenoble se présentait au PC à 14 h et était arrêté. Il semble qu'il n'y a pas eu d'autres arrestations dans la région.

La visite chez Collin eut lieu le lendemain, vendredi 4 août à 8 h sans résultat. Tout le personnel de Lyon s'était égaillé. M^{me} F. est en contact avec certains d'entre eux et me les présentera demain samedi.

Je verrai aussitôt les possibilités de faire repartir le secteur.

La G. se présentait le jour même à 14 h au domicile personnel de Janin et arrêtait M^{me} Janin dont on est sans nouvelles depuis.

Werther¹⁷ qui s'était engagé après la Libération dans les FFI a été arrêté sur ma demande et traduit devant la justice. L'enquête est en cours, le juge enquêteur doit requérir la peine de mort.

Les contacts avec la G. continuent et le mardi 22 août, je fis une proposition ferme pour la libération de Pierre, Énée, M^{me} Pierre et Danielle. Il fut demandé 300 000 frs par l'officier de la WH qui s'occupait de l'affaire, promettant que M^{me} Pierre et Danielle ne seraient ni touchées, ni déportées et resteraient à Lyon, et que Énée et Pierre ne seraient pas fusillés.

Cette somme fut versée immédiatement par l'entremise de M. Millvill¹⁸ qui avait mené les négociations depuis le début. La promesse fut tenue en ce qui concerne M^{me} Pierre et Danielle.

Quant à Pierre et Énée, ils avaient déjà été assassinés.

¹ « Pierre », « Mont Blanc », « Kléber », pseudonymes du colonel Lanoyerie, chef de la région Est à Grenoble, fusillé à Saint-Genis-Laval le 20 août 1944.

² « Madame Pierre » désigne Suzanne Lanoyerie, épouse du chef de région, secrétaire, agent n° 10 205.

³ « Énée », alias le commandant Robert Guillaud, agent n° 01 250, chef du 2^e Bureau à l'état-major du PC central à Lyon, fusillé à Saint-Genis-Laval le 20 août 1944.

⁴ « Danielle », alias Juliette Frigière, agent n° 01 201, secrétaire, 2^e Bureau à l'état-major du PC central à Lyon.

⁵ « Alfred », alias le colonel Henri Gorce-Franklin, agent n° 00 200, chef du réseau Gallia.

⁶ « Janin », « Caron », pseudonymes d'Henri Israël, agent n° 12 200, adjoint du colonel Lanoyerie, fusillé à Bron.

⁷ « PPF » : le Parti populaire français, mouvement fasciste français de Jacques Doriot, partisan de la collaboration avec l'ennemi sous l'Occupation.

⁸ Le nom de l'agent « Kriss » n'est pas identifié.

⁹ « Molyneux » désigne à la fois la région Sud-Est du réseau de Gallia (PC à Valence) et le chef de cette région.

¹⁰ « Lanvin » : région Centre du réseau Gallia.

¹¹ « Schiaparelli » : région Nord-Ouest du réseau Gallia.

¹² « OPE. » : ce service n'est pas identifié.

¹³ « Alouette », alias Edith Gorce, agent F2 n° 03 200, chef du service « Code » au PC central à Lyon, épouse du chef de réseau.

¹⁴ « L. » désigne Londres et plus précisément le BCRA.

¹⁵ « Bouleau II » est un Centre d'antenne.

¹⁶ « Pascal », alias Mathieu Crostes, agent n° 05 223, service Identité-Protection au PC central à Lyon

¹⁷ « Ravinet », alias Jean Ricard, agent n° 09 103, service Identité-Protection au PC central à Lyon.

¹⁸ « Fidèle », alias Joseph Bonnefoux, agent n° 05 202, BU (boîte d'urgence), devient chef des liaisons en Zone Sud.

¹⁹ « Ulysse », alias Yvon Elie Argellies, agent n° 09 120, service Identité-Renseignement, chef de bureau au Cabinet du Préfet du Rhône « n'hésitant pas à faire rentrer toute une nuit un photographe dans le Cabinet du Préfet de Région pour photographier des documents de la plus haute importance ».

²⁰ Le château de Rozières, à Brignais, était le PC du contre-espionnage et du stockage de matériel du réseau Gallia.

²¹ « Xavier », alias Xavier Ricard, agent n° 09 103.

²² La « Brigade Spéciale » désigne ici un élément des Milices révolutionnaires françaises de Vichy.

²³ Le nom de « Caron » n'est pas identifié.

²⁴ « Verlaine » désigne un autre réseau.

²⁵ « A. » désigne Alfred, alias Henri Gorce-Franklin, le chef du réseau Gallia.

²⁶ « Tango », alias Eugène Sylvestre, agent n° 05 221, chef des liaisons au PC central à Lyon.

²⁷ « Ric », alias Pierre Pasquier, agent n° 01 254, secrétaire du PC central puis chef de secteur à Lyon.

²⁸ Le nom de « Champagne » n'est pas identifié.

²⁹ « Collin », alias Lucien Cohen, agent n° 12 201, chef de secteur.

³⁰ « Bébert », alias le caporal René Marotel, agent n° 01 259, renseignement, secrétariat du PC central à Lyon.

³¹ « Félix », « Rumeur », pseudonymes de l'adjudant René Teulière, agent n° 13 111, chef de secteur.

³² « Charles », alias, Charles Magnette, agent de liaisons immatriculé 05 213.

³³ Le nom de « WWW » n'est pas identifié.

³⁴ « Lavande », alias M. Prost, agent d'une UCR (Unité de combat et de renseignement).

³⁵ Adresse du commandant Pouly en 1944.

³⁶ « Pouly », alias le commandant Adrien Pouly est arrêté le 4 août 1944 à son domicile, 42 rue de l'Université, dans le 7^e arrondissement de Lyon, avec le colonel Lanoyerie et son épouse.

³⁷ Madame Lucie Geoffroy, née Lebreton, alias « Isabelle », immatriculée 12 201, abri.

³⁸ « Lucien », alias Lucien Froissard, agent n° 02 205, service dessin au PC central à Lyon (félicitations de la Centrale de Londres pour son travail de dessinateur).

³⁹ « Bouleau II », l'un des Centres d'antenne dont le réseau Gallia se servait pour envoyer ses messages par onde au BCRA, à Londres.

⁴⁰ « Nestor », alias le commandant Galimard, agent n° 01 260, secrétaire du commandant Herzog au PC central à Lyon.

⁴¹ Le « 2^e Bureau » appartient ici au PC central à Lyon.

⁴² La signification n'en est pas identifiée.

⁴³ « Michel », alias Roger Amouricq, agent n° 08 204, chef des groupes de protection (GP) au PC central à Lyon. Il a participé à l'évasion du général de Lattre de Tassigny.

⁴⁴ M^{me} Cavieux est l'épouse de Pierre Cavieux, alias « Wimpy », immatriculé 05 205, agent de liaisons au PC central à Lyon.

⁴⁵ « Laurent », « Rollion », pseudonymes de Laurent Maurice, agent de liaisons au PC central à Lyon, immatriculé 09 234.

⁴⁶ « Cavalier », alias, le colonel Maurice Crégut, agent de renseignement au PC central à Lyon immatriculé 14 200.

⁴⁷ « Werther » ou « Walfer », alias Frédéric Siegfried, interprète allemand sous les ordres du lieutenant Bernard Eugène (matricule 12 200) fusillé à Saint-Genis-Laval.

⁴⁸ L'identité exacte de M. Millvill n'est pas connue.



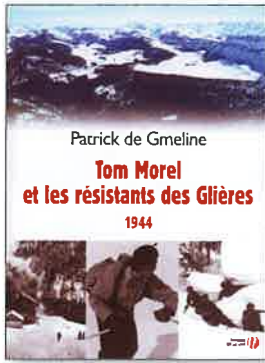
CRAVATE DE LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE

La nouvelle cravate de la Fondation de la France Libre est disponible. Vous pouvez l'acquérir en retournant le bon de commande suivant ou nous écrire sur papier libre à l'adresse de la Fondation, 59 rue Vergniaud 750013 PARIS, accompagné du chèque correspondant

Nom.....prénom.....
Adresse.....
Code postal.....Ville.....
désire acquérirexemplaire(s) de la nouvelle cravate de la Fondation de la France Libre au prix unitaire de 20 € franco de port et d'emballage

Tom Morel et les résistants des Glières

Cet album, qui fait suite à la biographie « *Tom Morel, héros des Glières* », (voir le n° 28 de la revue de la Fondation de la France libre) du même auteur, retrace en photos (notamment celles de Raymond Perrillat, le photographe du maquis) cet épisode glorieux de la Résistance en Haute-Savoie. Février 1944. A plus de 1 500 mètres d'altitude, le plateau des Glières entre dans l'histoire. Réfractaires au STO et résistants haut-savoyards vont affronter forces de Vichy et troupes allemandes avec un seul objectif : préparer la libération de la France avec les armes parachutées par les Alliés sur les Glières. Ils sont commandés par le lieutenant Théodose Morel, dit « *Tom* » dans l'Armée secrète, officier du 27^{ème} bataillon de chasseurs alpins d'Annecy. Celui-ci va se révéler l'âme des Glières entre le 31 janvier et le 10 mars 1944. Ce jour-là, il est abattu traîtreusement, et remplacé par le capitaine Maurice Anjot, qui mène le combat final.



Tom Morel et les résistants des Glières Patrick

Patrick de Gmeline

Editions presses de la cité, 158 p. - 25 €

Drôle de guerre

Après l'anthologie de l'Os à moelle (1938-1940) parue avec succès en 2007, ce deuxième volume des œuvres de Pierre Dac couvre la période de l'Occupation et de l'immédiat après-guerre. Juin 1940, Quand les Allemands pénètrent dans Paris, Pierre Dac a déjà fui la capitale. Grâce à Henri Jeanson, il savait qu'il figurait sur une liste noire. Rien d'étonnant : de son vrai nom André Isaac, Pierre Dac est juif et il n'avait cessé de se moquer de Hitler dans les colonnes de l'Os à moelle. Recherché, Pierre Dac n'a qu'une idée : rejoindre de Gaulle. Il va mettre trois ans... Il est accueilli par l'équipe française de la BBC. « *Ici Londres, les Français parlent aux Français...* ». Le 30 octobre 1943, une voix familière fait son apparition sur les ondes de la BBC : Pierre Dac, après bien des vicissitudes, venait enfin de rallier l'Angleterre et la France libre. Au micro de « Radio Londres » et dans les pages de l'hebdomadaire France, il allait fustiger, en textes et en chansons, l'occupant nazi et les collaborateurs. Une fois la paix revenue, il ressuscite l'Os à Moelle sous le titre de l'Os libre, qui comptera 102 numéros jusqu'en octobre 1947. Dans un pays en reconstruction miné par l'instabilité politique et les pénuries, Pierre Dac et ses complices s'en donnent à cœur joie et portent sur les événements leur regard de loufoques. Cette anthologie regroupe les textes de Londres et les meilleurs articles de l'Os libre situés dans leur contexte historique. Le choix des textes et la présentation sont de Jacques Pessis.



Drôle de guerre

Pierre Dac

Editions Omnibus 1184 p. - 28 €

Relire Foch au XXI^{ème}

Relire Foch au XXI^{ème} siècle paraît, à priori, n'avoir qu'un intérêt historique. Plus d'un siècle s'est écoulé depuis la parution de ses ouvrages fondamentaux : Des Principes de la guerre (1903) et De la Conduite de la guerre (1904). Ses Mémoires ont été publiés, à titre posthume, en 1931. Ses notes, discours, articles de la décennie 1918-1928 ne semblent être que des écrits de circonstance. Depuis, la guerre a changé trois fois de nature : la Deuxième Guerre mondiale s'est terminée par l'emploi de l'arme nucléaire : la Guerre froide a été caractérisée par l'Equilibre de la terreur ; les guerres de décolonisation ont débouché sur un terrorisme international écartant l'emploi massif de forces armées. Trois arguments plaident cependant pour la relecture, par les praticiens de la guerre... et autres, de l'œuvre de Foch saisie comme un tout. Il a pensé la guerre sans l'avoir jamais faite : la doctrine a donc précédé la pratique. Il a conduit les armées alliées à la victoire de 1918. Sans renoncer à son enseignement théorique, il l'a adapté sous la pression des faits, mais aussi dans la logique de sa méthode fondée sur l'analyse de la spécificité de chaque cas et non sur l'application de modèles préétablis. André Martel a terminé sa carrière comme titulaire de la chaire « *Histoire de la Défense* », à l'Institut d'Etudes Politiques d'Aix-en-Provence. Après avoir enseigné en Tunisie, il a fondé, en 1968, le premier Centre d'Histoire militaire et d'Etudes de Défense nationale à l'Université Paul Valéry (Montpellier III) qu'il a présidée de 1975 à 1981. Il est colonel de réserve de l'ABC-C.



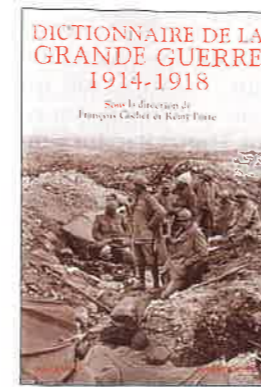
Relire Foch au XXI^{ème}

André Martel

Editions Economica 98 p. - 15 €

Dictionnaire de la grande guerre

La guerre de 1914 fut la « *dernière guerre aux mesures humaines, écrivait Dorgelès, le courage valait une arme, les combattants se sont affrontés poitrine contre poitrine* ». Mais c'est aussi la première guerre où s'est révélée l'horreur du siècle à venir. « *Je sentais l'Homme mourir en moi, écrivait Drieu La Rochelle. La guerre n'est plus la guerre* ». Ce Dictionnaire de la Grande Guerre apporte un éclairage nouveau et exhaustif sur le long conflit qui fit entrer l'Europe dans un cycle de tragiques métamorphoses. Quatre années interminables qui s'achèvent le 11 novembre 1918, quand les bugles sonnent enfin le cessez-le-feu et que les Poilus sortent des tranchées sans plus pouvoir parler. Sont présents dans cet ouvrage les hommes, anonymes ou glorieux, les batailles, les territoires et les nombreux théâtres d'opérations, mais aussi les armements, les matériels et les conditions de vie, les notions d'engagement et de contrainte, d'insoumission, de fraternisation, de patriotisme. L'on y croise des généraux, des Poilus, des gueules cassées, des écrivains et des poètes – dont un grand nombre morts au champ d'honneur, comme Alain-Fournier, Péguy ou Psichari -, mais aussi des journalistes, des hommes politiques, des industriels, des scientifiques. François Cochet et Rémy Porte ont dirigé la rédaction de ce volume, qui a mobilisé les meilleurs chercheurs aussi bien en France qu'à l'étranger. La diversité des auteurs, la qualité de leur réflexion, leur longue fréquentation des archives, tout concourt à faire de ce Dictionnaire un outil indispensable pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire européenne du XX^{ème} siècle. Quelques mois après la mort du dernier Poilu, alors que ces événements s'effacent lentement de la mémoire collective, voici un ouvrage, unique en son genre, pour ne pas oublier. Ce Dictionnaire a été rédigé sous la direction de François Cochet et Rémy Porte. Dans la même collection, il est déjà paru un « *Dictionnaire de la Résistance* » et un « *Dictionnaire de la France libre* » est en préparation.



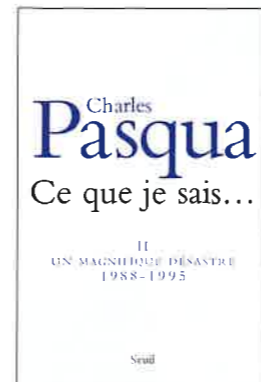
Dictionnaire de la Grande guerre

Collection Bouquins

Editions Robert Laffont, 1184 p. - 31 €

Ce que je sais II

De 1988 à 1995, Charles Pasqua a mené bien des combats pour que le gaullisme qu'il défend triomphe au sommet de l'Etat. Entre Jacques Chirac et Edouard Balladur, il a joué un rôle essentiel. Il a été aussi le témoin le plus direct de leurs déchirements. Il fait, ici, le récit des dérives d'une droite transformée en nef des fous, loin du gaullisme qui est sa référence. Les citations placées en début de l'ouvrage le montrent d'excellente façon. « *La France n'a jamais été aussi forte que lorsqu'elle a su se hisser au-delà du destin auquel elle paraissait promise. Siècle après siècle, ce que l'on a appelé le génie français a fait d'elle un exemple et une source d'inspiration pour le monde. Chaque fois que l'affaiblissement de notre pays semblait définitif, il s'est trouvé un de ses enfants pour repousser l'inéluctable. J'ai toujours refusé de transiger ou de renoncer afin d'entretenir la flamme pour que demain quelqu'un se lève.* » « *Puisque tout recommence toujours, ce que j'ai fait sera, tôt ou tard, une source d'ardeur nouvelle après que j'aurai disparu.* » Charles de Gaulle dans Mémoires d'espoir.



Charles Pasqua a dédié ce livre à

A tous ceux qui, dans la guerre comme dans la paix, ont suivi les enseignements du général de Gaulle,
A tous mes compagnons qui m'ont toujours manifesté leur soutien et leur amitié,
A tous ceux qui croient en la France et qui, à leur tour, combattront pour elle,
Avec ma foi dans l'avenir.

Nous aurons le plaisir d'organiser un dîner-débat au club début 2009.

Ce que je sais

Un magnifique désastre 1988-1995

Charles Pasqua

Editions du Seuil, 345 p. - 20 €

Vital Bahuaud

Il est né le 20 juin 1921 à Frossay (Loire-Atlantique). S'était engagé pour la durée de la guerre le 20 octobre 1939 et est affecté au 6ème Cuirassiers. Après l'armistice, il est muté au 6ème spahis algériens en tant que brigadier-chef. Le 30 juin 1943, il rejoint les Forces françaises libres où il opte pour le 3ème bataillon d'infanterie de l'Air (futur 3^{ème} SAS).

Après avoir été breveté parachutiste en Angleterre, nommé sergent, il est parachuté dans la Saône en août 1944. La guerre terminée, il s'engage à nouveau dans des unités parachutistes pour participer aux combats en Indochine, puis en Afrique du Nord. Nommé sous-lieutenant le 1er octobre 1954, il terminera sa carrière en janvier 1965 avec le grade de capitaine honoraire.

Décédé le 11 septembre 2008, ses obsèques ont eu lieu à Bayonne entouré de sa famille et de ses camarades de la France libre, avec la participation du 1er RPIMA, régiment de tradition des parachutistes français libres du « *Special Air Service* ».

Pierre Bertaut

Pierre Bertaut, né le 13 avril 1920 à Tourlaville est décédé le 29 octobre 2008. Après ses études secondaires, il entre à l'arsenal de Cherbourg où travaille son père. C'est ainsi qu'avec lui, le 18 juin 1940, il peut embarquer sur un navire en partance pour l'Angleterre.

Engagé le 1er juillet 1940 dans les Forces françaises libres, il est affecté comme 2ème classe à la 101ème compagnie du Train. Avec cette unité, il fait le parcours Douala, port Soudan, Erythrée où il combat jusqu'au 8 mai 1941. Après la prise de Massawa (18 000 prisonniers), il rejoint la Palestine, puis l'Égypte. A la suite de la bataille d'El Alamein, il participe, avec la 1ère DFL, aux combats de Tunisie et il est nommé maréchal des logis le 1er février 1943. Après avoir fait partie du corps expéditionnaire français d'Italie (CEFI), nommé maréchal des logis chef, il débarque en Provence le 16 août 1944 et il est grièvement blessé à La Crau. Evacué sur l'Afrique du Nord, après sa guérison, il décide de poursuivre son activité militaire. Nommé adjudant le 20 décembre 1946, il est breveté élémentaire d'artillerie et sa carrière va l'amener en Indochine, en

Allemagne, en Afrique Noire. Elle se termine après 28 ans de service avec le grade de capitaine.

Il quitte l'uniforme pour intégrer l'éducation nationale et assurer la responsabilité de surveillant général du collège d'enseignement technique de Vial Leloup Bouhier à Nantes. Sa retraite prise, en souvenir de son passé de Français libre, il prendra, pendant de longues années, des responsabilités dans l'Association qui les rassemble, dans la région de Toulon (Ouest Varois).

Officier de la Légion d'honneur, Pierre avait reçu la Croix de guerre, la Croix de guerre TOE, la Médaille de la Résistance et le Bronze Star Metal.

Louis Henri Bertho

Louis Henri Bertho, né à Saint-Nazaire le 20 mai 1917 est décédé le 5 août 2008.



Entré à l'école des mousses de Brest sur l'Armorique, il termina sa spécialisation de timonier en 1935. Embarqué sur le « *Suffren* », puis sur le contre-torpilleur « *Léopard* », il participe, à ce titre, à l'opération « *Dynamo* » pour rapatrier, de Dunkerque sur l'Angleterre, un maximum de soldats alliés et reçoit la Croix de guerre et l'Ordre du régiment.

A bord du Léopard, le 18 juin 1940, il fait partie de ceux qui refusent la défaite et veulent continuer le combat. Avec son navire qui rejoint la Grande-Bretagne et s'engage dans les « *Forces navales françaises libres* » (FNFL). Après différents embarquements sur le « *Vaillant* », le « *Courbet* », « *l'Arras* », la « *Moqueuse* », il va, pendant 8 mois, servir sur les vedettes rapides, puis sur les chasseurs 10, 5 et 13 en tant qu'officier en

second, en particulier lors du débarquement en Normandie.

La guerre terminée, il navigue à bord de paquebots sur les lignes d'Australie et d'Extrême-Orient. Ayant gardé un profond souvenir de son engagement dans la France libre, Henri Bertho a eu une importante activité associative au moment de sa retraite, en particulier à la section de Nantes des anciens des Forces Navales Français libres. Il s'est éteint à l'âge de 91 ans.

Gérard Bertho

Paul Bonaldi

Fils d'officier, Paul Bonaldi est né le 19 mars 1917 à Castiglione en Corse, il s'engage dans les troupes coloniales le 18 novembre 1936. En service au Tchad, en 1940, il refuse l'armistice et rejoint la France libre le 26 août 1940, au moment du ralliement du territoire du Tchad. Avec la colonne Leclerc et le régiment de tirailleurs sénégalais du Tchad (RTST), il participe brillamment à l'opération de Koufra début 1941, puis aux campagnes du Fezzan et de Tripolitaine (1942-1943), et de Tunisie où il est cité pour sa brillante conduite.



En juillet 1943, au Maroc, il est affecté au 3ème bataillon du régiment de Marche du Tchad (RMT) de la 2ème division blindée du général Leclerc. Débarqué en Normandie avec la 2ème DB et il prend part à toutes les opérations de la campagne de France depuis Ecouché en Normandie jusqu'à Sélestat en Alsace. Il se distingue notamment dans les Vosges à la tête de pont de Chatel, à Igney et à l'attaque du village d'Anglemont. Peu de temps après, il est promu aspirant et

Jacques Buchart

Jacques nous a quittés le 17 septembre 2008, après un long calvaire, il était paraplégique depuis plus de 30 ans, suite à un accident.



Il avait rejoint la France libre en 1943. Campagnes de Bretagne, Loire, Belgique, Hollande. Il était Chevalier de la Légion d'honneur, Médaille Militaire, Ordre du Mérite, Croix de guerre, 4 citations, dont 2 Palmes. Un hommage lui a été rendu le 17 septembre devant une nombreuse assistance dont une importante délégation d'anciens combattants, j'étais le seul SAS présent, il est vrai qu'il était pour moi, comme un frère. Je renouvelle mes sentiments d'affection à son épouse et à toute sa famille.

Roger Hourdin

chef de section et s'illustre de nouveau à Grussenheim (Haut-Rhin). La 2ème DB ayant pénétré en Allemagne, il sera l'un des rares à entrer dans le nid d'aigle d'Hitler à Berchtesgaden. Sous-lieutenant à la fin de la guerre, Paul Bonaldi est décédé le 13 janvier 2008 à Marseille où il est inhumé. Compagnon de la Libération, il était officier de la Légion d'honneur et Médaille militaire. Il avait reçu la Croix de guerre avec 4 citations et la Military Metal.

André Bouchi-Lamontagne



Le capitaine de vaisseau Bouchi-Lamontagne est né le 25 avril 1919 à Toulon. Elève officier de la marine marchande, il est mobilisé en septembre 1939 et suit le cours des chefs de quart à Brest.

En juin 1940 il est nommé officier en second sur le dragueur Roule qui sert d'appât aux troupes allemandes pendant leur progression le long des côtes normandes, afin de permettre au cuirassé Courbet de repérer leurs tirs et de les bombarder. A l'arrivée de l'ennemi, il quitte Cherbourg et rejoint Portsmouth en Grande-Bretagne. Il rallie immédiatement la France libre, est promu aspirant et suit un stage d'asdic supérieur avant d'embarquer sur le contre-torpilleur Léopard engagé dans la bataille de l'Atlantique; j'étais alors élève-aspirant et à ses côtés lors des premiers combats victorieux du Léopard contre les sous-marins allemands.

En mai 1941, il est instructeur à l'École navale FNFL, chargé de la formation des jeunes élèves officiers.

Amiral Emile Chaline

En 1942, il est officier de manœuvre puis second du patrouilleur Reine de Flots, et assure avec succès escortes et patrouilles en Afrique et en Méditerranée. En 1943 et jusqu'en mai 1945, il est à bord de l'avisos Moqueuse et participe au débarquement de Provence. A la fin des hostilités, il commande le D 363 en opérations de dragage en Manche et devant les poches de l'Atlantique.

Il quitte le service actif en février 1949 titulaire de la Croix de guerre avec de nombreuses citations. En tant que capitaine au long cours, il sert à la Compagnie des Transports Océaniques et à la Cie générale transatlantique jusqu'en 1951, quand il entre à la compagnie du canal de Suez comme officier de port à Port-Saïd. A la nationalisation du canal, il sert à la Compagnie Thompson comme chef des services généraux. Il prend sa retraite en 1982, commandeur du Mérite maritime, pour aborder une troisième carrière, celle de vice-président et trésorier général de l'association des FNFL où inlassablement il va se dévouer sans limites pour nos camarades. Sa générosité naturelle et son honnêteté exemplaire l'amènent à s'occuper spontanément des plus démunis des FFL, à se pencher avec discrétion sur les misères cachées, apporter aux uns et aux autres un soutien matériel mais aussi une aide morale. Sa disponibilité de tous les instants font qu'il répondait toujours présent pour toutes les missions même impossibles. Sa patience inlassable et sa rigueur ont permis l'édition du tome 5 de l'Historique qui a nécessité le recueil des données sur 14735 marins FNFL. Le commandant était talentueux dans tous les domaines qu'il abordait, je perds un collaborateur irremplaçable. Sa mort signifie également la fin de notre Association officiellement sublimée depuis le 18 juin 2000 mais que nous faisons subsister grâce à son implacable énergie. J'ai été heureux de lui remettre personnellement la cravate de la Légion d'honneur et la plaque de Grand officier de l'ordre national du Mérite, mais surtout, avant que son corps ne soit livré à la Science comme il l'a souhaité dans la droite ligne qu'il avait choisie du don de soi, de pouvoir lui rendre au Val de Grâce en présence de sa famille et de notre porte-drapeau un dernier hommage au nom de tous ceux qu'il a si bien servis.

**Faire un legs
à la Fondation aujourd'hui,
c'est penser à ce qu'elle
sera demain et la protéger
pour longtemps**

François Desmaisons

Né le 10 janvier 1926 à Paris est décédé le 7 août 2008 en son domicile de Golfe Juan (06). Etudiant en Angleterre, il s'engage à Londres en 1941 dans les Forces Françaises libres et, admis à l'école des cadets de la France libre. Il en sort comme aspirant d'infanterie coloniale. Affecté à l'EM de la 2^{ème} DB comme officier de liaison, il fait campagne avec cette unité jusqu'à Paris. Fin août 1944, il est affecté, pour la Pointe de Grave, au bataillon de marche Somali comme chef de section. Il est cité à l'Ordre du Régiment à la prise de Soulac et décoré par le général de Gaulle en avril 1945.

Démobilisé en septembre 1945 comme officier de réserve, il poursuit ses études universitaires avant de faire carrière à Paris au journal New-York Herald Tribune devenu plus tard International Herald Tribune.

général de Gaulle en passant par l'Espagne et subit un long séjour dans les camps d'internement. Libéré, il s'engage en Afrique du Nord dans la 1^{ère} DFL.

Avec son unité, il participe à tous ses combats, en Italie avec le CEFI jusqu'à Tivoli, puis au sein de l'armée B. Après le débarquement du 15 août sur les côtes de Provence et les dures batailles pour Toulon, ce sera la marche victorieuse des hommes du général Brosset dans la vallée du Rhône, jusqu'à Lyon, Macon, Autun.

A l'hiver, Etienne Emery va participer aux durs combats livrés dans les Vosges et en Alsace avant d'être lancé dans une ultime et difficile bataille, dans le massif montagneux de l'Authion, en direction de Turin. La victoire obtenue, il est démobilisé en octobre 1945 ayant reçu pour sa conduite valeureuse la Croix de guerre avec deux citations, la Médaille des évadés et la Croix des combattants valeureux.

Emile Julien Fray



Il est né le 29 mars 1922 à Roc Saint-André (Morbihan) est à 18 ans étudiant dans un collège dans l'île de Guernsey lorsque le combat cesse en France. Il regagne Londres et signe, le 5 juillet 1940, son engagement dans les Forces françaises libres.

Affecté à la 2^{ème} compagnie du 501^{ème} régiment de chars de combat, il participe à tous les combats de son unité en Afrique et au Moyen-Orient, avant de retrouver le sol de la patrie avec la 2^{ème} DB en Normandie.

Son char, le « Montereau » ayant été détruit lors des combats de la forêt d'Ecouves, c'est sur le « Montereau 2 » qu'il arrivera à Paris, puis à Strasbourg et à Berchtesgaden.

Démobilisé, ayant épousé Mary, sa fiancée anglaise, il fera une carrière d'ingénieur outre-manche. Il est décédé le 21 juin 2008 à Hayling Island. Pour sa conduite au combat, il avait été fait Chevalier de la Légion d'honneur et avait reçu la Médaille militaire et la Croix de Guerre.

Pierre Poli Marchetti



Il nous a quitté le 24 septembre 2008. Né à Montpellier le 29 décembre 1918, il était le fils du général d'aviation Poli Marchetti, premier général de cette arme à cinq étoiles. C'est lui qui avait reçu Lindbergh lors de son arrivée triomphale au Bourget.

C'est tout naturellement que Pierre s'engage le 14 septembre 1939, pour la durée de la guerre au Bataillon de l'air 107. Affecté à l'école de pilotage de Vichy, nommé sergent, il est démobilisé après l'armistice, le 14 septembre 1940.

En 1942, il rejoint le réseau de résistance alliance où par décision de la DGER du 10 juin 1944, il reçoit le grade de sous-lieutenant. Après la libération de Lyon, il s'engage dans les rangs du 3^{ème} RCP / 3^{ème} SAS qui a opéré depuis la mi-août dans le département. Affecté à la 1^{ère} compagnie, il est parachuté en Hollande lors de l'opération Amherst. Démobilisé le 1^{er} septembre 1945, Pierre a été décoré de la Légion d'honneur et de la Croix de guerre.

Etienne Emery

Notre camarade Etienne Emery, délégué de la Fondation pour la région de Cannes, nous a quittés le 10 juillet 2008.



Né le 18 janvier 1921 dans les Charentes, il est appelé aux chantiers de jeunesse à Argelès-Gazost. En 1942, après un court voyage en zone occupée pour revoir ses parents, il décide de rejoindre les forces du

Pierre Padovani

Né le 3 janvier 1921. Après le débarquement des alliés en Afrique du Nord, Pierre Padovani rejoint le Special Detachment Britannique qui effectue des missions derrière les lignes.

S'étant engagé dans les Forces Françaises libres, il est affecté au BM4 avec lequel il prend part, après la Tunisie, aux combats en France, ce qui lui vaudra plusieurs citations.

Après de multiples fonctions dans les services diplomatiques et plus spécialement en Tchécoslovaquie, il aura une très grande activité au sein des associations. A ce titre, il fera partie du Comité d'Action de la Résistance, mais aussi pendant de longues années du Comité directeur de l'Association des Français libres. Ayant de grandes qualités de juriste, il participera très activement à la rédaction des statuts de la Fondation de la Résistance d'abord, de la Fondation de la France libre ensuite.

Pierre Padovani que la maladie avait, depuis de longs mois, éloigné de son activité amicaliste, s'est éteint le 8 octobre 2008 à Paris.

Aimé Teisseire



Né le 18 décembre 1914 à Puget-Théniers, Aimé Teisseire s'engage en 1934 dans l'infanterie coloniale, affecté au 8^{ème} régiment de tirailleurs sénégalais, puis à la déclaration de guerre en 1939, au 3^{ème} régiment

d'infanterie colonial et en avril 1940, au 6^{ème} régiment d'infanterie coloniale mixte sénégalais. Un mois plus tard, c'est avec cette unité qu'il se distingue dans les combats des Ardennes, étant nommé, le 1^{er} juin, sergent-chef à titre exceptionnel. Blessé le 20 juin, il est fait prisonnier et hospitalisé à Nancy. Il s'évade le 15 août et, franchissant la ligne de démarcation, rejoint l'armée d'armistice à Fréjus et tente en vain de rallier les Forces françaises libres.

Muté en Afrique du Nord, en 1942, il fait partie du régiment de marche du Tchad, au sein de la 2^{ème} DB du général Leclerc au Maroc. Au cours des combats en Normandie, l'adjudant-chef Teisseire s'illustre à la tête de sa section. Le 24 août, lors des engagements aux abords de Paris, il est blessé. Evacué, il s'évade de l'hôpital pour rejoindre son unité. Après les combats dans les Vosges et en Moselle, il est promu au grade de sous-lieutenant, le 25 septembre. Une nouvelle fois blessé, il refuse sa convalescence pour participer à la fin de la campagne d'Alsace, puis à celle d'Allemagne jusqu'à Berchtesgaden. Après la guerre, il sert en Indochine où il reçoit trois citations, puis est affecté successivement à la Réunion, à Madagascar, au Cameroun et en Algérie. Décédé à Nice le 28 juin dans sa 94^{ème} année, Aimé Teisseire, Compagnon de la Libération était Grand Officier de la Légion d'honneur.

Ange Zélic



à gauche, à Tunis en 1945

Ange Zélic, né le 8 février 1922 à Trieste est décédé le 6 novembre 2008 à Meuzac. Il avait rejoint les Forces françaises libres après la campagne de Syrie et été affecté au groupe Lorraine, puis Alsace. Ayant opté pour les parachutistes de la France libre, il fait partie du contingent qui quitte Rayak et Beyrouth pour rejoindre la Grande-Bretagne via Alger. Affecté au 1^{er} bataillon d'Infanterie de l'air, sa bonne connaissance de l'anglais le fait transférer au 1^{er} SAS britannique faisant partie de la brigade SAS commandée par le général Mac Leod. C'est avec un stick du 1^{er} SAS qu'il est parachuté, le 11 juin 1944, dans le Morvan sous les ordres du major Bill Fraser pour la mission « Handsworth ».

Les opérations de France terminées, il rejoint le 2^{ème} RCP / 4^{ème} SAS pour participer à l'opération des Ardennes (mission Franklin), puis à celle de Hollande (mission Amherst) en avril 1945. Pour tous ses combats, Ange Zélic avait reçu la Légion d'honneur, la Médaille militaire et la Croix de guerre.

Pierre Zivy

Né à Douai le 5 juin 1910, le docteur Pierre Zivy est à Paris après juin 1940. Interne des hôpitaux, il aide des aviateurs alliés à échapper aux Allemands. Menacé par la Gestapo en décembre 1942, il leur échappe presque miraculeusement et parvient à s'évader par l'Espagne. Il rallie la France Libre le 12 décembre 1942 et sert dans le service de santé de Camberley.

Après le débarquement, il joue un rôle important dans l'organisation des services hospitaliers pour les FFL blessés ou malades. Il est cité à l'ordre du régiment en mai 1945.

Il est décédé le 7 janvier 2008 à Paris, à l'âge de 98 ans.

Charles Jaeger

DECES

Madame ANGLES-DAURIAC, Rémyse,

le 6 novembre 2008 à Nice (06)

BALENSI Paul,

le 24 novembre 2008 à Paris (75)

Madame Paul BERNARD (Mary),
le 28 octobre 2008 à Paris (75)

BERTAUT Pierre,
le 29 octobre 2008 dans le Var (83)

BONALDI Paul,
le 13 janvier 2008 à Marseille (13)

BOUCHI-LAMONTAGNE André (FNFL)

le 15 novembre 2008 à Paris (75)

BOURDON Pierre,
le 1^{er} octobre 2008 à Angers (49)

CECCARELLI Albert (FNFL),
le 1^{er} décembre 2008

à l'Isle-sur-la Sorgue (84)

CLAMON Paul,

le 25 août 2008 à St Germain-en-Laye (78)

CHAUFFOUR Jean-Pierre (FAFL),
le 25 septembre 2008 à Draveil (91)

CORDILLOT Pierre,
le 30 septembre 2008 à Villeneuve-l'Archevêque (89)

DESMAISONS François,
le 7 août 2008 à Gofe Juan (06)

EMERY Etienne,
le 10 juillet 2008 à Cannes (06)

FRAY Emile-Julien,
le 21 juin 2008 à Hayling Islans (G.B.)

GOETZ François,
le 10 octobre 2008 à Paris (75)

KINSKY de WCHYNIC et TETOV Radslav

le 12 octobre 2008 à Zdar, république Tchèque.

Madame LAPEYRE Yvonne,

le 24 novembre 2008 à Bayonne (64)

Madame LECABLE Isabelle (SFF),
le 23 novembre 2008

à Nourmoutier (85)

PADOVANI Pierre,
le 8 octobre 2008 à Paris (75)

Madame POZNANTER Henri,
le 25 novembre 2008

à Villiers-le-Bel (95)

ROSENZWEIG Alfred,
le 25 octobre 2008 à Strasbourg (67)

TEISSEIRE Aimé,
le 28 juin 2008 à Nice (06)

TORELLI René,
le 27 octobre 2008 à Marseille (13)

ZELIC Ange (SAS),
le 6 novembre 2008 à Meauzac (82)

Ordre national du mérite

- Chevalier
- Monique Olivieri (délégué du Val-de-Marne)

Palmes académiques

- Chevalier
- Christophe Bayard (délégué de l'Orme)



DVD La France Libre
« Une évocation.... »

En vingt minutes de projection, vous pouvez découvrir le principal des combats menés par tous ceux qui se sont battus, en répondant à l'appel du général De Gaulle, sous les plis du drapeaux tricolore frappé de la croix de Lorraine.

Je passe commande deDVD **La France Libre « une évocation »** au prix unitaire de **10 € port et emballage** compris. Ce DVD est à m'expédier à l'adresse suivante :

Nom..... Prénom.....

Adresse.....

Code Postal..... Ville.....

Ci-joint, un chèque de €

Les soirées du club

Dîner débat de l'Académie du Gaullisme



Le 10 septembre, premier dîner-débat depuis la disparition de Jacques Dauer, son fondateur, l'académie du Gaullisme recevait Monsieur Liêm Hoang-Ngoc, économiste keynésien. Le thème du débat fut :

« De Gaulle, le libéralisme et la pensée unique ».

De g. à d. Messieurs Gilles Bachelier, Liêm Hoang-Ngoc et Georges Aimé.

Le général Robert Bresse reçoit la médaille de l'ESSEC

Ou, quand le curé de La Rochefoucauld épingle le directeur du Musée de l'Armée. Le club ESSEC a été ravi d'accueillir le 11 septembre le général Robert Bresse, directeur du Musée de l'Armée aux Invalides. Diplômé de Saint-Cyr Coëtquidan, breveté d'État-major, licencié en histoire, breveté de l'École supérieure de guerre, il a été chargé de mission pour les relations avec le monde universitaire et a suivi une formation aux techniques de management et d'audit, puis aux mécanismes et procédures financières de l'Union Européenne. Il a aujourd'hui la responsabilité de la modernisation du musée de l'Armée (ATHENA) et également la charge de la gestion de l'église St Louis des Invalides et de la garde du tombeau de Napoléon 1^{er}. Il est Officier de la Légion d'honneur et Officier de l'Ordre National du Mérite.



de g. à d. Georges Caïtuoli, Robert Bresse, père Olivier-Marie et Bernard-Louis Pflimlin

Nous avons eu l'idée de lui faire remettre la médaille de l'ESSEC par Olivier Regnault de Premesnil (ESSEC 78) plus connu sous le nom du Père Olivier-Marie, chanoine de la Congrégation de Saint-Victor, prieur de l'Abbaye de Montbron en Charente, curé-doyen de La Rochefoucauld, auteur de « Curé de campagne », vicaire épiscopal auprès de l'évêque d'Angoulême. Il est issu d'une vieille famille de tradition militaire : père lieutenant-colonel de cavalerie, deux grands-pères généraux et polytechniciens. Quant à ses quatre arrière-grands-pères, trois étaient généraux et le quatrième amiral ! Il a rompu avec la tradition, c'est la première génération dans sa famille sans militaire depuis Louis XIV.

La « cérémonie », à la Fondation de la France libre, sous le regard du général de Gaulle en présence du colonel Bertrand-Louis Pflimlin, conseiller chargé des questions stratégiques au cabinet du Secrétaire d'État à la Défense, de Georges Caïtuoli, vice-président de la Fondation de la France libre, et de Max Velasquez Diaz, ambassadeur du Honduras.

Le général Bresse a évoqué avec Georges Caïtuoli ses souvenirs de parachutiste et l'a remercié pour les conseils et l'aide précieuse qu'il a apportés pour la modernisation du musée de l'Armée afin de le faire passer d'un musée d'objets à un musée d'histoire, toutes les salles étant concernées par cette rénovation.

Décoration

De Sarnez

Le 25 septembre 2008, Olivier de Sarnez, président des Médaillés de la Résistance a été fait officier de la Légion d'honneur par Yves Guéna, président de la Fondation de la France libre.



Hubert Faure (FFL)

Le commandant Hubert Faure (FFL) ancien du commando Kieffer (fusiliers marin) qui fit le débarquement à Ouistreham le 6 juin 1944 reçoit la cravate de commandeur de la Légion d'honneur des mains du président Yves Guéna au Club de la France le 21 octobre 2008.

Le Beaujolais nouveau est arrivé



Notre ami Jean-Pierre Gaultier, entouré de sa famille et amis a célébré son anniversaire, gâteau et bougies étaient de la fête ...

Fidèle à la tradition, le Club de la France libre a fait le meilleur accueil au Beaujolais nouveau cette année encore.

La partie musicale avait été confié à Philippe Dugué et notre chef Jean-Charles nous a régalié avec un délicieux pot-au-feu.



Beaucoup d'ambiance dans le coin des Retraités militaire.



a la table de la 1^{re} DFL, toujours très représentée nous reconnaissons Wadislav, Blandine et Marcel Barkany porte-drapeau venu spécialement de Bordeaux.



La France libre à El Alamein



Le groupe autour de la maquette de la guerre du désert

Un petit groupe de « participants » de la Fondation a visité l'Egypte du 16 au 27 octobre. Notre première destination fut bien évidemment El Alamein, lieu de pèlerinage pour les Français libres.

Dans l'immense cimetière du Commonwealth (plus de 7000 tombes), parfaitement entretenu, nous avons déposé une gerbe au monument du soldat inconnu, et fleuri les tombes françaises avant de visiter le Musée de la guerre qui contient une intéressante collection d'uniformes, de souvenirs et de peintures illustrant la bataille et à l'extérieur des tanks, des canons et du matériel provenant du champ de bataille.

A quelques Km à l'ouest, surplombant la mer, une forteresse de grès, c'est le cimetière des soldats allemands et aussi une haute tour élancée, c'est celui des italiens.

Retour à Alexandrie pour la découverte du mammoth architectural du XXI^{ème} siècle la Bibliotheca Alexandrina L'édifice s'inspire de celle d'antan, créé au début du III^{ème} siècle avant J.C. et qui avait renfermé plus de 700 000 textes. Elle peut accueillir 8 millions d'ouvrages. www.bibalex.org. Nous avons fait une excursion dans la petite ville de Rashid (Rosette), célèbre pour sa pierre et pour nous français pour les amours du général Memou avec une belle égyptienne...

Après un passage au Caire nous partons à l'assaut de Djebel Musa (mont Sinaï). Pour y accéder, deux itinéraires : le sentier des chameliers et les marches du repentir (3750 marches). Le sommet offre des vues spectaculaires sur les vallées encaissées et les montagnes déchiquetées des alentours. Aucune photo ne peut rendre la beauté de ses paysages.

Glade



Les tombes des Français ont été fleuries par Marguerite Leroy (dont le mari était aux transmissions du BIM avec la 1^{ère} DFL) qui était venu avec des fleurs bretonnes.



Le bâtiment évoque un énorme disque ancré dans le sol, tel un second soleil se levant au-dessus de la Méditerranée. Les murs extérieurs gravés de lettres, de pictogrammes, de hiéroglyphes et de symboles géants de tous les alphabets connus, évoquent l'antique richesse du savoir.



La tombe du Colonel Amilakvari.

Demain au Club

Dîner-débat de L'Académie du Gaullisme

Réservation : ☎ 06 81 24 15 95

• **Mercredi 17 décembre 2008**

Jacques Myard
Maire de Maisons Laffitte député UMP des Yvelines
« La crise financière, pour le retour des Etats »

• **Jedi 22 janvier 2009**

S.E.M. Rogelio Sanchez-Levi
Ambassadeur de la république de Cuba
« Cuba 1959-2009 »

• **Jedi 26 février 2009**

Michel Anfrol
L'Europe et l'Amérique d'Obama

En préparation :

- En février
 - Une soirée russe
 - Plusieurs dîner-débat
- Les dates ne sont pas encore définitives

Un Parking pour la Fondation 10, rue Wurtz



à moins de 200 mètres du Club, face à la chapelle

2 € de l'heure

(le temps d'un déjeuner ou d'un dîner)

TZIGANES, PUSZTA, CAVALIER Escapade en Hongrie



Circuit en étoile au départ de Budapest
du 2 au 7 juin 2009

Budapest

Godolló, palais hongrois de l'impératrice Elizabeth "Sissi"
Village de Hollókő (classé au patrimoine mondial par l'Unesco) :
visite, déjeuner chez l'habitant
La ville de Kecskemet, ses monuments baroques et Art nouveau,
l'hôtel de ville gothique
La Puszta (plaine hongroise), déjeuner campagnard,
représentation équestre, promenade en carriole
La Courbe du Danube : Visegrad, résidence des rois d'Anjou, la citadelle,
Esztergom, siège du Primat de Hongrie, basilique de l'Assomption,
le trésor et la crypte, le village de Szentendre et ses églises serbe
EGER, ses magnifiques bâtiments baroques, son héritage ottoman
avec hammam et minaret, ses monuments orthodoxes,
visite de cave et dégustation de vin

Le prix du voyage sera de 1.650 € environ

Comprenant le transport aérien, le logement en hôtel de catégorie 4 étoiles, la pension complète, toutes les excursions en autocar et guide privé, les entrées aux musées, l'assurance rapatriement.
Supplément chambre individuelle : 280 €
En supplément : taxes d'aéroport, les assurances annulation et bagages.
Note : les dates peuvent varier de quelques jours.

A retourner au : CLUB de la FRANCE LIBRE
59, rue Vergniaud – 75013 PARIS
Parking : 10 rue Wurtz (à coté de la chapelle)
Tél. 01 53 62 81 81 - Fax 01 53 62 81 80
E mail : revue.fl@free.fr

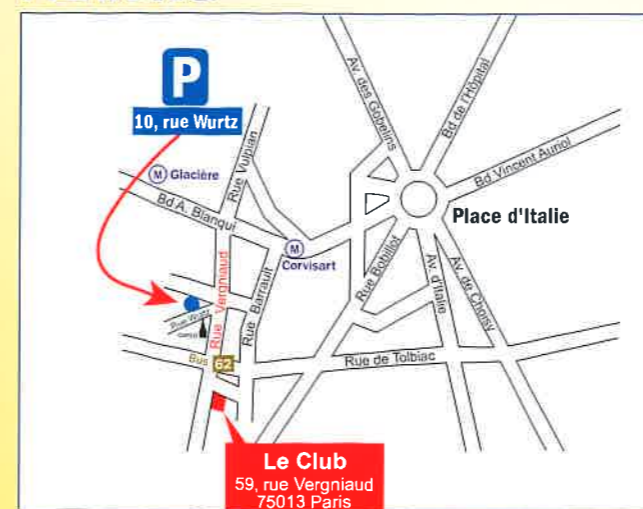
Nom : _____
Prénom : _____
Adresse : _____
Code postal : _____
Téléphone: _____ E mail : _____

Désire recevoir, sans engagement,
un programme détaillé du voyage en Hongrie

Dans l'un des derniers lieux emblématiques à Paris, le Club de la France Libre organise pour vous vos déjeuners et dîners, réunions et séminaires ...



PARKING



Club de la France Libre - 59 rue Vergniaud 75013 PARIS ☎ 01 53 62 81 81

Contact groupe : ☎ 01 53 62 81 83 📠 01 53 62 81 80 - e.mail : fondation.fl@free.fr

GROUPE DASSAULT

[future now]

Aéronautique

Développement

Recherche

Haute Technologie

Presse

Informatique

Electronique

Multimédia



GROUPE DASSAULT

Résolument tourné vers l'avenir, le Groupe Dassault prouve chaque jour son audace et sa créativité en innovant dans tous les secteurs de la haute technologie. Parce que le futur commence maintenant le Groupe Dassault invente chaque jour.

www.groupedassault.com